

LA PETITE FILLE
AUX GRAND'MÈRES

PAR
MADAME GUIZOT DE WITT

OUVRAGE
ILLUSTRÉ DE 36 VIGNETTES
PAR M. BEAU



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1874

Droits de propriété et de traduction réservés

LA PETITE FILLE
AUX GRAND' MÈRES

PAR

MADAME GUIZOT DE WITT

OUVRAGE
ILLUSTRÉ DE 36 VIGNETTES
PAR M. BEAU

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

Droits de propriété et de traduction réservés



CHAPITRE PREMIER. — La séparation. — Grenouillette. — Le crime et le châtiment de Margot.

« Réveille-toi, Marie, réveille-toi, mon enfant chérie, » disait Mme Derville, penchée sur un lit étroit, enveloppé encore de ses rideaux blancs. La petite fille dormait toujours, ses cheveux noirs bouclés épars sur l'oreiller, ses bras potelés étendus au-dessus de sa tête. La mère se baissa et la prit dans ses bras ; Marie ouvrit un instant des yeux effarés ; puis, reconnaissant sa mère, elle poussa un soupir de satisfaction et, cachant son visage sur l'épaule de Mme Derville, elle s'endormit de nouveau.

Que faire ? La mère hésitait, mais un regard jeté sur son mari la décida. Assis au coin de la cheminée, la tête dans ses mains, le robuste marin, au visage bronzé, aux larges épaules, pleurait comme un enfant. Relevant tout à coup les yeux, il vit Marie dans les bras de sa mère et tendit les mains pour recevoir à son tour la petite fille. Mme Derville traversa la chambre et lui donna Marie. L'enfant se réveilla tout à fait, elle regardait son père avec étonnement. « Pourquoi pleurez-vous ? » disait-elle. Puis, rassemblant ses souvenirs plus rapidement que ne font d'ordinaire les enfants de son âge, elle s'écria : « Ah ! c'est que vous allez partir ! » et elle se mit aussi à pleurer.

Mme Derville ne pleurait pas ; elle avait épuisé ses larmes, et il fallait soutenir le courage défaillant de son mari. Depuis huit ans, le capitaine Derville n'avait pas navigué. Après une carrière aventureuse, beaucoup de fatigues et de bons services, il s'était marié. Dieu lui avait donné trois enfants, mais il avait bientôt repris à lui un petit garçon et une petite fille, laissant seulement Marie, l'aînée de tous, qui venait d'avoir six ans lorsque son père, occupé longtemps dans un port, puis dans les bureaux du ministère de la guerre, avait été séduit par le commandement d'une belle frégate toute neuve qui partait pour la station des mers de Chine. Dans ses nombreux voyages, le capitaine n'avait jamais visité la Chine et le Japon ; il rentra chez lui tout rêveur.

Sa femme ne tarda pas à découvrir l'objet de ses préoccupations. « Je ne puis pas finir ma carrière comme capitaine de frégate, disait le marin, et je ne deviendrai jamais capitaine de vaisseau, si je reste toujours à terre. Et puis le Japon, la Chine, cela me manque ; je n'ai fait que passer en Asie, Cependant trois ans ! » Il regardait sa femme, sa petite Marie, et il soupirait.

Mme Derville soupirait aussi, mais elle reconnut bientôt que la passion de la mer s'était réveillée dans l'âme de son mari, enfermé depuis trois ans dans les murs de Paris, cloué à un bureau, huit heures par jour. La soif des aventures, le besoin des vastes espaces, du ciel à perte de vue et des pays nouveaux, l'ambition du commandement, tout ce qu'il semblait avoir oublié depuis huit ans s'était ranimé tout à coup. « Allez ! lui dit-elle ; je vous attends à la Mivoie. »

C'était en effet à la Mivoie, modeste demeure du père et de la mère de M. Derville, que le capitaine était venu installer sa femme et sa petite fille avant son départ. La mère de Mme Derville habitait le centre de la France, elle était veuve et vivait chez l'une de ses filles ; Jeanne Derville avait résolu de soigner le vieux père, la courageuse et frêle mère de son mari. Marie régnait en souveraine maîtresse à la Mivoie. C'était dans la maison où il était né, au milieu des paysans qui le connaissaient depuis son enfance, que le marin laissait sa femme et son enfant. Il avait désiré, il avait voulu le voyage qui allait les séparer, et maintenant il était sur le point de perdre courage. Il baisait les petites mains de Marie, ses cheveux, son front. « C'est dur tout de même ! » murmurait-il.

Marie ne pleurait plus ; elle était assise sur les genoux de son père, jetant quelquefois un coup d'œil sur sa mère qui achevait les préparatifs du départ. « Quand vous reviendrez, papa, vous serez amiral, n'est-ce pas ? disait-elle.

— Pas tout à fait, seulement en chemin.

— Mais vous êtes en chemin depuis longtemps, maman me l'a dit quand j'étais toute petite.

— Tu es bien grande maintenant, n'est-ce pas ?

— Oh ! très-grande, voyez plutôt ! »

Et se dressant sur ses deux pieds, appuyés aux genoux de son père, elle se regardait à la glace ; sa tête s'élevait au-dessus du front courbé du marin. « Je suis plus grande que vous, papa, » criait-elle d'un air de triomphe.

Personne ne lui répondit, elle se laissa glisser de nouveau dans les bras de son père. « Vous me rapporterez des coquilles pour ma collection, elles sont très-belles là-bas, vous me l'avez dit. Et puis... elle se penchait pour parler à l'oreille de M. Derville : Si vous trouvez un pauvre petit enfant chinois, abandonné dans un coin, vous savez, vous m'avez raconté qu'on se débarrassait comme ça des petites filles, apportez-la moi pour jouer avec moi, ça sera ma petite sœur.... »

« André, » dit Mme Derville qui avait entendu les paroles de sa fille, et qu'un amer souvenir des enfants qu'elle avait perdus gagnait tout à coup, « André, il est temps de partir, vous manquerez le train.

— J'ai encore cinq minutes, disait le capitaine, mais sa femme sentait que son courage allait lui échapper.

— Entrez tout doucement chez votre mère ; elle est levée, je l'ai entendue remuer, mais votre père a passé une mauvaise nuit. »

Depuis longtemps déjà le vieux M. Derville était retenu dans son lit par la paralysie ; sa femme ne le quittait jamais, et il n'acceptait d'autres soins que les siens. La mère n'avait pas pu mettre la main aux malles de son fils.

Elle lui tendit les bras comme il entra dans sa chambre, encore sombre ; les rideaux n'étaient pas ouverts, la lampe de nuit brûlait dans un coin. Les souvenirs du passé se réveillèrent dans le cœur du marin à la vue de ces vieux meubles qui n'avaient changé ni de place ni d'apparence, depuis son enfance ; il se laissa tomber à genoux auprès de sa mère, comme pour faire sa prière. Elle posa la main sur son front. « Que Dieu te bénisse et te garde, mon fils ! dit-elle d'une voix ferme, et qu'il te ra mène en paix parmi nous ! Ne réveille pas ton père, il a eu la fièvre cette nuit ; embrasse-le doucement ! » Lorsqu'elle eut serré son fils dans ses bras, et qu'il eut refermé la porte de sa chambre, la vieille femme resta longtemps à genoux.

Mme Derville était debout à la porte de la cour ; l'air froid du matin agitait ses cheveux légèrement en désordre, après les fatigues d'une nuit

passée dans les douloureux préparatifs du départ ; son mari tenait encore Marie dans ses bras. Sa mère n'avait pas eu le temps de l'habiller ; l'enfant était roulée dans un manteau. Elle riait et faisait effort pour sortir de leur couverture les petits pieds blancs que son père repoussait doucement, tout en dirigeant le chargement de ses malles sur la petite carriole. « Rentrez, Jeanne, disait-il de temps en temps à sa femme, vous aurez froid. » Elle secouait la tête sans répondre. Enfin tout était prêt, et d'Un geste impérieux M. Derville attira sa femme dans la petite pièce basse, carrelée et sombre qui servait de salle à manger à la Mivoie. Il la serra contre son cœur en même temps que Marie, qu'il tenait toujours dans ses bras. L'enfant, effrayée par la profonde douleur peinte sur les deux visages, ne riait plus et ne parlait pas. « Dieu soit avec toi ! » dit enfin la jeune femme très-bas, mais d'une voix résolue. Son mari ne pouvait articuler un seul mot ; il l'embrassa une dernière fois et lui tendit Marie en embrassant l'enfant qui se mit à pleurer. Son père ne se retourna pas, il courut à la porte, monta dans la carriole et partit, son chapeau abaissé sur ses yeux. Sa femme ne pouvait plus se soutenir, son courage l'avait tout à coup abandonnée ; elle se laissa tomber à genoux près de la fenêtre à petits carreaux, regardant vaguement la carriole qui s'éloignait ; puis subitement, comme ranimée par une dernière espérance, elle se releva, serra Marie dans ses bras, et monta précipitamment l'étroit escalier ! jusqu'au second. Là, par la petite lucarne d'une mansarde, elle aperçut encore la voiture qui emportait son mari. Lorsque la poussière soulevée par les roues eut disparu à ses regards, quand il n'y eut plus rien, elle se laissa tomber à terre et pleura si longtemps que Marie, saisie de peur, lasse de pleurer aussi, n'osant pas regarder sa mère qui la tenait toujours, finit par s'endormir dans ses bras. Ce fut le poids croissant de la petite tête appesantie par le sommeil qui arracha enfin la pauvre femme aux élans de sa douleur si longtemps contenue. Elle se leva en chancelant pour aller coucher Marie. « Elle aura froid ! » pensait-elle. Pour la mère, elle ne sentait ni ses membres gelés, ni sa tête brisée par les larmes et la fatigue ; les souffrances de l'âme lui faisaient oublier celles du corps.

Marie se réveilla à demi lorsque sa mère la plaça dans son lit. « Je vous aime beaucoup ! » murmura-t-elle doucement comme dans un rêve ; puis elle ajouta : « et papa aussi ! » Elle s'endormit tout à fait, mais les larmes de Mme Derville étaient devenues moins amères. Nous profiterons de ce que Marie est bien tranquille dans son petit lit et nous laissons quelques instants de

loisir, pour renseigner le lecteur sur notre jeune héroïne et sur son entourage.

La maison de la Mivoie, où nous venons de la voir avec sa famille, était petite, vieille, sombre ; les chambres étaient basses ; les fenêtres étroites, les meubles usés, mais Marie ne s'en souciait guère ; le jardin était si joli ! Ce jardin était son domaine, sa propriété. Il y avait, tout au fond d'une allée ombragée par de vieux tilleuls, une grotte en rocailles, comme on les aimait autrefois ; naguère un vieil ermite en bois l'habitait encore ; Marie se souvenait de l'avoir vu par terre dans un coin, « quand elle était petite. » Mais il avait déjà perdu un bras, sa barbe tombait en morceaux, et on avait fini par le brûler au feu de la cuisine. Marie n'avait plus retrouvé l'ermite quand elle était revenue de Paris pour s'installer à la Mivoie.

Elle avait en revanche fait connaissance avec un nouvel habitant de la grotte, bien plus amusant que l'ermite, disait-elle. Au fond de la grotte se trouvait un trou plein d'eau, alimenté par l'humidité qui suintait des vieilles pierres ; là vivait une petite grenouille verte, qu'on entendait quelquefois coasser, et qui sortait de son bassin pour sauter lentement sur le sol de la petite grotte. C'était là que Marie l'avait d'abord rencontrée ; puis, lorsque la grenouille effrayée avait repris le chemin de l'eau. Marie l'avait suivie, l'appelant de sa voix la plus douce : « Grenouillette ! Grenouillette ! » Maintenant elle prétendait que Grenouillette la connaissait et sortait de son trou à sa voix.

Marie n'avait ni frère ni sœur ; elle se souvenait à peine de ceux que Dieu lui avait enlevés ; mais elle parlait toute la journée, à n'importe qui et à n'importe quoi. Elle n'avait pas trois ans que la vieille cuisinière de sa grand'mère, impatientée de ce flot de paroles que rien ne pouvait arrêter, lui dit un jour : « Si vous n'y prenez pas garde, mademoiselle Marie, vous aurez usé votre langue avant d'avoir vingt ans, et alors vous serez muette ! » Cette menace effraya un instant Marie ; elle grimpa sur une chaise jusqu'au miroir devant lequel la cuisinière arrangeait son bonnet, et elle tira gravement la langue pour voir si des signes de vétusté commençaient à s'apercevoir. Bientôt elle poussa un cri de joie ; elle avait aperçu sous cette petite langue rose, aiguë, toujours en mouvement, les filaments qui la rattachaient au palais, et elle s'écria avec transport : « N'aie pas peur, Séraphine, quand ma langue sera usée, j'en aurai une autre, j'en vois déjà une toute petite qui pousse ! » Séraphine avait laissé retomber ses bras avec

découragement. « Deux langues ! » disait-elle d'un air désespéré. Marie parlait tout le jour sans la moindre inquiétude.

Elle causait avec sa grenouille comme avec une personne. Elle avait une chèvre, des lapins, un chat, deux chiens ; mais « par pure méchanceté, » disait le vieux jardinier qui venait une fois par semaine bêcher le potager et ratisser les allées, cette petite aime la grenouille mieux que toutes les autres bêtes du bon Dieu qui sont bonnes à quelque chose, et il ne faudrait pas songer à la tuer pour tout l'or du monde. » Pour tout l'or du monde, le vieux Nicolas n'aurait pas voulu faire du chagrin à Marie.

Malheureusement Marie avait un autre ami qui n'avait pas pour Grenouillette les mêmes égards que Nicolas. Dans la cuisine, dans la laverie, quelquefois même dans la salle à manger, et toujours dans le jardin, on rencontrait une vieille pie. Margot appartenait à la cuisinière Séraphine. Elle l'avait prise toute petite dans un nid que les gamins du voisinage avaient fait tomber du grand peuplier auprès de la fontaine du village. La pie avait grandi à la Mivoie ; les vieux maîtres de la maison qui voyaient rarement leur fils, toujours en voyage, s'étaient attachés à l'oiseau sautillant à leurs pieds. Lorsque la jeune Mme Derville était arrivée à la Mivoie pour la première fois, on lui avait présenté Margot, et c'était une des douces taquineries du grand-père envers Marie de dire à la petite-fille ; « Margot est plus ancienne que toi à la maison ! » Malgré cette rivalité, Marie aimait la pie ; c'était Margot elle-même qui allait ébranler cette amitié.

« Margot veut crever les yeux à Grenouillette, » s'écria un jour Marie tout effarée, en courant vers sa mère qui travaillait dans le jardin à l'ombre d'un vieux poirier en fleurs. « Elle lui dit des injures ; Grenouillette a peur, elle veut retourner dans l'eau, mais Margot ne veut pas la laisser passer : elle se met devant elle et lui donne des coups de bec. Je crois qu'elle voudrait la rendre borgne comme elle. » La pie avait perdu un de ses yeux dans une lutte acharnée avec le vieux chat angora Phanor. « C'est pour cela qu'elle parle tant, » disait Marie à laquelle on répétait sans cesse : « Tu parles comme une pie borgne. » Mme Derville n'aimait pas Grenouillette, elle avait même une horreur instinctive pour tous les reptiles, mais par tendresse maternelle elle se leva et suivit Marie. Grenouillette avait échappé à son ennemie, elle était rentrée dans l'eau, et la pie, perchée sur une grosse pierre au bord du bassin, frappait du bec comme si elle voulait poursuivre la vaincue dans sa retraite.

Mme Derville appela Margot, qui vint à elle en volant d'un air de triomphe ; puis après l'avoir contemplée un instant la tête de côté, comme si elle méditait une entreprise nouvelle, la pie se mit à courir du côté du jardin. Marie ne la trouva plus lorsqu'elle retourna avec sa mère à l'endroit où travaillait celle-ci. Grenouillette pouvait sortir en paix de son trou, Marie avait émietté tout son pain au milieu des pierres. « Je vous assure que Grenouillette aime beaucoup le pain, maman, disait-elle ; je n'en trouve plus jamais une miette le matin. » Mme Derville secouait la tête sans être bien convaincue, le vieux Nicolas riait. « Une grenouille manger du pain ! disait-il ; ce sont les souris et les petits oiseaux qui emportent tout ; les grenouilles mangent les insectes qui sont dans l'eau, quelquefois ceux qui sont sur terre ; des vilaines bêtes qui font du mal aux légumes. — Vous voyez bien que vous devriez aimer Grenouillette, » s'écriait Marie triomphante. Nicolas ne répondait rien. « Cette petite a toujours quelque chose à dire, » marmottait-il tout bas.

Mme Derville cherchait son fil ; elle avait posé son ouvrage pour suivre Marie, et sa bobine avait disparu pendant son absence. « Vous l'aurez laissée à la maison, maman, disait la petite fille qui courait à quatre pattes dans l'herbe, fouillant chaque touffe fleurie. Je ne trouve rien du tout. — Mais non ; je te dis que j'avais déjà cousu tout l'ourlet de ton jupon, je n'ai pas fait cela avec une seule aiguillée de fil. — Ou bien, vous l'avez dans votre poche, laissez-moi voir. » Et l'enfant se préparait à enfoncer ses petites mains crottées dans la poche de sa mère ; celle-ci se recula avec épouvante. « Je n'ai rien dans ma poche que mes clefs et mon mouchoir, » dit-elle. Marie se remit en quête de la bobine de fil dans les allées, jusque dans la grotte. On ne trouva rien ; il fallut aller chercher une autre bobine.

Le lendemain, le dé de Mme Derville avait disparu. C'était dans sa chambre qu'elle travaillait cette fois, à côté de la fenêtre ouverte. Elle avait quitté un instant sa place, sa belle-mère l'appelait ; elle avait causé cinq minutes avec le vieillard paralysé, cloué sur son fauteuil, et s'affaiblissant visiblement chaque jour depuis le départ de son fils. En rentrant chez elle, Mme André, comme on la nommait dans la maison, ne vit plus son dé qu'elle se croyait sûre d'avoir posé sur la table : On chercha partout, on accusa Marie d'avoir caché le dé de sa mère, la petite fille se fâchait. « Puisque je vous dis que non, » soutenait-elle. La mère et la grand-mère admirèrent sans hésiter le témoignage de Marie ; mais la servante,

accoutumée aux mensonges trop fréquents chez les pauvres enfants négligés ou brusqués, hochait la tête d'un air de doute.

« Mlle Marie sait où est le dé de Mme André, aussi sûr que je mettrai ce soir des choux dans ma soupe. Elle l'a caché pour jouer, et maintenant elle n'ose plus rien dire. » Marie regardait l'incrédulité de Séraphine comme une amère injure. « Si je pouvais retrouver ce malheureux dé ! » pensait-elle, et elle furetait dans tous les coins.

Un esprit malin semblait s'être emparé de la modeste maison de la Mivoie, rien n'était plus en sûreté ; après le dé de Mme André, ce furent les lunettes de Mme Derville qu'on chercha partout sans les retrouver, puis les ciseaux de Nicolas, une des boucles d'oreilles de Séraphine, qu'elle avait ôtées un soir parce qu'elles lui faisaient mal ; enfin la cuisinière, effarée, vint annoncer qu'il manquait une cuillère d'argent ; L'argenterie de la Mivoie n'était pas considérable, le compte en était bientôt fait ; la maîtresse s'assura aussitôt que Séraphine avait dit vrai. Que signifiaient tous ces vols ?

« Ce n'est pas un voleur de profession, disait Mme Derville, il ne s'amuserait pas à prendre des objets sans valeur, et il aurait emporté du coup tous mes couverts ;

— Je crois que ce sont ces gamins de Mme Robinet, disait Séraphine avec indignation, ils sont toujours à passer et repasser devant la porte ; ils traversent le jardin quand la tête leur en chante ; on a bientôt fait de prendre une cuillère par la fenêtre ; je venais justement de les laver dans la salle basse.

— Et vos boucles d'oreilles dans votre chambre, et le dé de ma belle-fille sur sa table, et mes lunettes dans mon livre, comment ces pauvres garçons auraient-ils pu les emporter quand même ils auraient voulu ? » disait Mme Derville, équitable jusque dans sa perplexité. Séraphine ne savait que répondre.

Mme Robinet elle-même venait de sonner à la porte. « Avez-vous perdu quelque chose ces jours-ci, madame Derville ? » dit-elle en entrant si rouge et si excitée qu'elle ne prenait pas même le temps de dire bonjour à sa voisine. Celle-ci la regardait d'un air stupéfait. « Plusieurs choses, dit-elle enfin.

— Des ciseaux, un couteau de poche, un étui ? poursuivait Mme Robinet toujours essoufflée.

— Les ciseaux de Nicolas, mes lunettes, le dé de Mme André...

— Et une cuillère d'argent ! ajouta Séraphine, qui n'était pas fâchée d'humilier Mme Robinet par le souvenir de l'argenterie. Les nombreux enfants de la voisine n'avaient que des couverts d'étain.

— Eh bien ! reprit Mme Robinet, mes garçons prétendent que ce matin en traversant votre jardin pour aller à l'école...

— Ils avaient laissé toutes les portes ouvertes, dit Mme Derville avec une gaieté malicieuse.

— Ce n'est pas ça, mais ils ont vu Margot qui se sauvait moitié sautillant, moitié volant, et qui emportait quelque chose de brillant. Ils ont raconté ça tout à l'heure en rentrant, et je suis venue tout de suite pour vous le dire ; nous avons bien perdu des petites choses chez nous depuis quelque temps ; je croyais que c'étaient les enfants, et je n'y prenais pas garde, mais quand ça vient aux couverts d'argent !... »

Mme Robinet s'arrêtait pour reprendre haleine, lorsque Marie entra en courant dans la cuisine. « Grand'mère, criait-elle, vous savez bien, ces vilaines bêtes toutes rondes avec une queue, qui étaient dans l'eau, et que vous appeliez des têtards, vous m'aviez dit que c'étaient les enfants de Grenouillette, et je ne voulais pas le croire ; maintenant, il y en a un qui lui ressemble beaucoup, je ne sais pas ce qu'il lui est arrivé, mais il est tout changé, il est presque aussi joli qu'elle ! »

Les yeux de Mme Robinet étaient devenus plus ronds encore que de coutume. « Tu joues avec des grenouilles, ma petite Marie ? demanda la bonne voisine stupéfaite. Tu les trouves jolies ?

Bien sûr, repartit Marie, je n'en avais qu'une jusqu'à présent, je ne comptais pas les têtards, ils étaient trop laids, et ils avaient l'air trop bêtes ; mais s'ils vont tous changer et devenir comme Grenouillette, ce sera bien amusant ! Seulement, je crois que ça met Margot en colère, elle était tout à l'heure dans la grotte, et elle cherchait partout dans les pierres, elle fourrait son bec dans les fentes, comme si elle croyait trouver Grenouillette. Il n'y a pas de danger, elle est tout au fond de l'eau.... »

Mme Robinet se retourna vivement, le désir de découvrir le voleur de la cuillère d'argent lui faisait oublier la crainte et le dégoût que lui inspirait généralement la vue seule d'une grenouille. « Si la pie était là à fourrer son bec dans les pierres, soyez sûre qu'elle a fait sa cachette dans quelque coin, madame Derville. Il faut y chercher tout de suite. »

Marie lui tendait des morceaux de sucre.



Tout le monde courait à la grotte ; Mme Derville, entraînée par le désir de retrouver les objets volés, courait comme les autres, la faible voix de son mari l'arrêta au moment où elle sortait de la maison : « Où vas-tu donc, Ernestine ? disait-il, tu me laisses seul depuis une demi-heure. » Elle revint précipitamment ; pendant qu'elle racontait au pauvre infirme les soupçons jetés par Mme Robinet sur la probité de Margot, des cris de triomphe retentissaient déjà au fond du jardin et bientôt Marie entra en courant :

« Grand-père, criait-elle, nous avons trouvé de suite la cachette, je savais bien où j'avais vu Margot se percher, c'était la cuillère qui était dessus, et

puis les lunettes de grand'mère, l'étui est tout moisi. Il y avait une quantité de choses. Mme Robinet soulevait les pierres et maman a mis sa main dans le trou, Séraphine avait peur des serpents. Maman a tout mis dans son tablier, vous allez voir. J'espère que Grenouillette n'a pas entendu tout ce bruit, elle aurait cru qu'on voulait lui prendre ses enfants.... »

Tout le monde revenait, Mme André, Mme Robinet, Séraphine, Nicolas et deux ou trois petits Robinet, arrivés on ne savait comment ni pourquoi. Mme André versa sur la table le contenu de son tablier. « Voilà la bobine de maman, » criait Marie, « et ma boucle d'oreille ! » dit Séraphine ; les ciseaux de Nicolas étaient en grande compagnie : « On dirait que Margot voulait s'établir comme coutelier, » disaient les écoliers qui retrouvaient avec joie leurs couteaux égarés. Il fallut faire une enquête dans les maisons voisines pour restituer à leurs propriétaires tous les objets que personne ne reconnaissait à la Mivoie. Les vols de Margot devaient être de longue date ; seulement, pendant quelque temps, et comme par scrupule, elle avait épargné la maison où elle avait été élevée ; la bobine de Mme André l'avait tentée, et depuis ce jour-là, elle avait emporté à droite et à gauche tout ce qui lui convenait.

« Il faut tordre le cou à cette vilaine bête, » disait Mme Robinet, dont le nécessaire à ouvrage, très-précieux à ses yeux, avait été endommagé par une résidence prolongée dans un trou humide. « Ou la tuer avec un fusil. Je puis aller chercher celui de papa, suggérait l'aîné des Robinet. Je saurai bien le charger.

— Tais-toi donc, marmottait son frère en le poussant du coude, maman devinerait que nous nous en sommes servis.

— L'accusée est condamnée à la réclusion perpétuelle, dit gravement Mme Derville. On la mettra dans une cage suspendue à la porte de la cuisine.

— Pour qu'elle ne s'ennuie pas trop, » dit Marie avec compassion. Elle n'en voulait pas tant à Margot de ses nombreux vols que de son inimitié invétérée pour Grenouillette.

« Elle ne s'ennuiera pas longtemps, » disaient les garçons en rentrant chez eux ; elle sera bientôt morte.

Hélas ! l'expérience des écoliers ne les avait pas trompés ; la pauvre Margot, accoutumée à la liberté, aux courses vagabondes, à la nourriture pillée de droite et de gauche, ne put s'habituer à sa cage ; ses plumes, d'un si beau noir, devinrent grisâtres ; sa queue traînait contre les barreaux

d'osier ; elle ne parlait et ne criait plus ; de temps en temps un petit appel plaintif, lorsque Marie lui tendait un morceau de sucre ou que Phanor se couchait au soleil, en face de la cage, comme pour narguer la prisonnière, annonçait encore un reste d'animation ; c'était tout. Un matin, Marie entra chez sa grand'mère les yeux rouges. Margot était morte dans la nuit. « J'aimerais mieux la voir encore sautiller devant moi et qu'on courût de temps en temps après les lunettes et les cuillères, murmurait le vieux M. Derville. — Après les nôtres, encore passe, dit sa femme, mais Margot volait les voisins. » Le vieillard baissa la tête : l'arrêt de Margot était juste.





CHAPITRE II. — Une partie de campagne. — Les meules de foin. L'orage. — Un retour difficile.

Marie ne jouait pas toujours ; elle prenait des leçons, beaucoup de leçons, disait-elle. « Je travaille toute la journée, » assurait-elle lorsqu'on lui demandait si elle apprenait à lire. Marie était d'ailleurs un peu embarrassée de la question ; elle *apprenait* à lire ; mais à six ans et demi la petite fille ne savait pas lire. Rien ne l'humiliait si fort que les visites à l'école, qu'affectionnait sa grand'mère. Mme Derville emmenait toujours Marie, pour lui faire voir des visages de son âge, disait-elle. Marie eût mieux aimé rester à la maison. Elle n'était pas jalouse des superbes pages d'écriture qu'étaient complaisamment les premiers élèves de la classe. « Je suis plus petite qu'eux, pensait-elle ; quand je serai grande, j'écrirai aussi bien que cela, et plus vite ; ils ont toujours l'air de faire un dessin. » Mais que d'enfants presque aussi jeunes qu'elle et qui lisaient couramment ! « Ce n'est pas joli de les entendre lire, répétait la petite fille enchantée de déprécier ses rivaux, ils ne prononcent pas comme maman ! — Mais ils savent lire, » disait sèchement la grand'mère. Marie se taisait ; elle avait contracté la funeste habitude d'inventer l'histoire qu'elle lisait au lieu de chercher les paroles de l'auteur. « Ça va plus vite, disait-elle. — Parce que tu ne sais pas lire. Je n'ai pas besoin de deviner, je vois tout de suite ce qu'il y a dans le livre, répétait patiemment sa mère. — Oh ! mais vous, maman !

» On en était venu à adopter pour livre de lecture une vieille grammaire ; Marie ne pouvait plus deviner, mais ses leçons l'ennuyaient de plus en plus.

Ses leçons de lecture seulement, parce qu'elle n'y réussissait pas. Elle aimait beaucoup la géographie. Je veux savoir le nom de tous les pays où a été papa ! » disait-elle, et elle tordait sa petite bouche pour prononcer les noms bizarres de la Chine et du Japon. « Quand papa reviendra, je pourrai causer avec lui, » répétait-elle souvent à sa mère, qui soupirait. Le capitaine devait être arrivé à son poste ; mais on n'avait pas encore de lettres de lui. La correspondance s'était naturellement ralentie à mesure qu'il s'éloignait. « Déjà sept mois ! » disait la pauvre femme dont les yeux se remplissaient de larmes. Marie l'embrassait de toutes ses forces. « Sept mois passés du temps de l'absence ! » disait courageusement Mme Derville, et sa belle-fille relevait la tête en souriant.

C'était un malheur pour Mme André que l'oisiveté comparative de sa vie. Mme Derville était trop capable, trop active encore, accoutumée depuis trop longtemps à gouverner ses affaires et quelquefois celles de ses voisins, pour que la jeune femme eût le moindre besoin, ni même le plus léger prétexte de l'aider dans sa tâche journalière. Elle habillait Marie, elle raccommodait ses vêtements et ceux de l'enfant, elle donnait à la petite fille quelques leçons proportionnées à son âge, ce qui n'était pas si long que se le figurait Marie, et le reste du jour elle rêvait ou lisait. Le vieux jardin de la Mivoie était très propre à la rêverie ; parfois Marie trouvait sa mère assise à l'ombre de son poirier favori, les mains jointes, les yeux tout grands ouverts et presque fixes. L'enfant l'arrachait bientôt à ses réflexions. « A quoi pensiez-vous donc tout à l'heure, maman, quand vous ne bougiez pas ? » demandait-elle. « A ton père, » disait souvent Mme André ; quelquefois elle se bornait à embrasser Marie. Puis elle reprenait le livre posé sur ses genoux. La jeune femme était fille d'un professeur de rhétorique dans l'un des lycées de Paris ; elle avait reçu une éducation solide ; son père avait perdu son fils unique, et il s'était consolé en élevant ses filles comme des garçons. « J'ai travaillé comme un homme, disait-elle souvent. — Ça vous servira à instruire vos garçons, » répondait la grand'mère. En attendant, toutes les leçons étaient pour Marie. « Je voudrais bien savoir si Sophie et André prennent aussi des leçons dans le ciel, » disait quelquefois Marie, très-préoccupée du séjour inconnu du frère et de la sœur qu'elle se rappelait à peine. Un jour, à Paris, sa mère l'avait trouvée occupée à dresser devant la fenêtre du petit salon un théâtre de marionnettes qu'un ami de son père lui avait donné la semaine

précédente. Le capitaine logeait au cinquième étage, on voyait un peu le ciel. « Que fais-tu là, Marie ? avait dit sa mère ; tes acteurs vont tomber dans la rue. — Je fais jouer les marionnettes pour amuser le bon Dieu qui est dans le ciel, répondit gravement l'enfant ; Sophie et André pourront aussi les voir. »

Depuis quelque temps, Marie trouvait plus souvent sa mère oisive, les yeux rêveurs, les mains inoccupées ; elle en profitait pour s'asseoir à côté d'elle, pour causer, comme elle disait. Travaillant à sa fenêtre ouverte, auprès de son mari infirme, Mme Derville souriait en entendant la petite voix claire de l'enfant, rarement interrompue par les accents plus doux de la mère. « Voilà Marie qui fatigue cette pauvre Jeanne ! disait-elle. — Est-ce que tes enfants t'ont jamais fatiguée ? demandait M. Derville. — Très-souvent. » Et la vieille femme riait, puis elle soupirait en pensant aux deux fils, à la fille qui l'avaient devancée dans la vie éternelle, et elle se levait promptement « pour empêcher Marie d'épuiser sa mère. »

La petite fille aimait beaucoup sa grand'mère, cependant elle la suivait souvent à regret. « Est-ce que je vous fatiguais, maman ? » disait-elle en se retournant. Mme André hochait la tête, accompagnant l'enfant d'un tendre regard ; mais elle ne disait pas toujours « non. »

Un matin, Marie dormait encore lorsque sa grand'mère entra dans la chambre et la réveilla doucement. « Lève-toi, dit-elle, Mme Robinet est en bas, c'est un jour de vacance, je ne sais pas pourquoi, elle va avec tous ses enfants déjeuner en plein air, au bois des Nouëttes, et elle est venue te chercher pour aller avec eux.

— Et maman ? demanda Marie, qui mettait déjà ses bas, tout en s'interrompant de temps à autre pour se frotter les yeux.

— Maman reste ici, elle est fatiguée. »

Marie fit la moue, mais elle se dépêchait. Mme Robinet attendait. La petite fille allait sortir sans faire sa prière ; sa mère la rappela, et l'enfant joignant les mains s'agenouilla toute confuse. « Moi qui allais oublier de demander à Dieu de garder papa aujourd'hui ! » disait-elle à demi-voix. Sa prière achevée, elle embrassa sa mère, et descendit en courant. Mme Robinet l'enleva dans ses bras comme une plume. « Allons vite, dit-elle, les enfants doivent nous croire perdues. « Marie eut beaucoup de peine à s'échapper des bras de la bonne dame. « Je vous assure que j'irai bien plus vite sur mes jambes, » assurait-elle. Tous les petits Robinet étaient sur la porte lorsque leur mère ramena Marie en triomphe. « Es-tu toujours aussi

longtemps à t'habiller ? » criaient-ils tous à la fois. Marie ouvrait de grands yeux. « Je n'ai jamais été prête aussi vite, disait-elle en riant, et maman a dit que j'étais mal coiffée. » Les écoliers partirent d'un éclat de rire en regardant leurs sœurs. « Louise et Césarine sont bien plus mal coiffées que toi, » dirent-ils. Le fait était évident, tout le monde grimpa dans le char à bancs qui contenait déjà les provisions, et Mme Robinet prenant en main les rênes, à la grande indignation de son fils aîné, le vieux cheval entraîna la bande joyeuse vers le bois des Nouëttes.

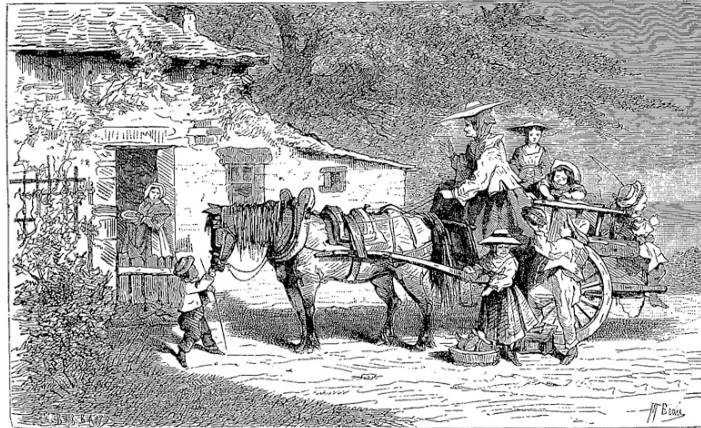
En moins d'une heure on était arrivé ; le cheval était dételé et broutait paisiblement l'herbe. L'ombre des grands arbres s'étendait au-dessus de la tête des enfants, qui riaient, couraient, sautaient les fossés et grimpaient aux arbres, les filles comme les garçons. Marie reculait seule devant cet exercice ; elle avait essayé une fois de grimper à un petit arbre au fond du jardin ; arrivée à deux pieds de terre, elle était tombée, la figure et les mains écorchées, ses égratignures l'avaient trahie, et sa grand'mère s'était fâchée, disant que ce n'était pas un plaisir de fille, si bien que Séraphine n'avait apporté que du pain sec pour le goûter. Est-ce que c'était mal, maman ? » avait demandé Marie plus étourdie des réprimandes que de la chute. « Mal, non, » avait dit Mme André en caressant sa petite fille ; « mais ta grand'mère a raison, les femmes ne grimpent pas aux arbres, et les petites filles, qui doivent devenir des femmes, font mieux de s'accoutumer le plus tôt possible aux manières de leur sexe. « Leur sexe ! » Marie répétait le mot d'un air étonné, elle ne comprenait pas bien ; puis elle s'écria : « Ah ! oui, je sais, il y a trois sexes, l'homme, la femme et l'enfant ! Vous voyez bien, maman, je ne suis qu'un enfant ! » La mère se mit à rire, mais Marie se le tint pour dit, et elle n'essaya plus de grimper aux arbres.

Mme Robinet cherchait un lieu propice pour servir le déjeuner. Il n'était pas encore dix heures du matin, mais tout le long du chemin les garçons avaient répété qu'ils mouraient de faim.

« Vous avez mangé tout à l'heure une bonne soupe aux haricots, » disait la mère ; mais la soupe était oubliée ; Louise et Césarine faisaient chorus avec leurs frères. Marie ne disait rien ; mais elle n'avait rien mangé avant de partir, tant elle s'était dépêchée à sa toilette, et son appétit était aiguisé par l'air frais du matin ; elle avait aussi envie de déjeuner que ses compagnons. Denis, l'aîné des garçons, arriva bientôt en courant près de sa mère. Maman, allons un peu plus loin, à la limite du bois ; vous serez assise à l'ombre, et nous pourrons courir dans la prairie en dessous, elle est

fauchée ; il y a au moins vingt faneurs, tout à l'heure on relèvera le foin pour le mettre en meule cet après-midi ; nous aiderons, ça sera si amusant !
»

*Tout le monde grimpa dans le char à bancs qui
contenait déjà les provisions.*



Mme Robinet gâtait un peu ses enfants ; Denis surtout faisait d'elle tout ce qu'il voulait, à ce que disaient ses frères et sœurs. On emmena le cheval et la carriole ; les garçons se chargèrent du panier de provisions. Un quart d'heure plus tard, tout le monde mangeait en riant. On était assis sur l'herbe, sans nappe, sans assiettes, sans fourchettes ; les mets sortaient à mesure du panier ; on les déposait sur une serviette au milieu du cercle des convives, armés chacun d'un couteau. Marie avait hésité un moment à attaquer la tranche de veau froid que Mme Robinet lui tendait sur un morceau de pain ; elle prit dans sa poche son petit mouchoir blanc et l'étala sur ses genoux ; les garçons commençaient à se moquer d'elle : « Il lui faut une serviette, regarde donc ! » et ils se poussaient du coude. « C'est comme ça que mangent les matelots sur le vaisseau de ton père, dit Césanne en riant, et le capitaine lui-même en a souvent fait autant. — Pas du tout, repartit Marie fort indignée ; les matelots, je ne dis pas ; mais je ne suis pas un matelot, moi, et papa mange dans sa cabine avec les officiers ; son cuisinier s'appelle le maître-coq. »

A cette déclaration de Marie, tous les garçons se roulaient par terre à force de rire. Denis mit son pied dans la salade que sa mère venait de poser sur la serviette, et il fallut que Louise allât la laver de nouveau dans le petit

ruisseau. « Cocorico ! » disait l'un ; « Kikiriki ! » répondait l'autre. « Maman, attrapez donc le vieux coq jaune pour en faire un cuisinier ; ça épargnera de la peine à Rosalie. » Marie commençait à se mettre en colère. « Je vous dis que c'est vrai, répétait-elle ; parce que vous n'avez jamais vu un vaisseau, vous riez comme des idiots ! — En as-tu beaucoup vu, toi ? » disait Césarine offensée à son tour. — Non, mais je sais ce que papa m'a raconté ! » Le retour de la salade mit fin à la querelle. Il n'y avait pas de fourchette pour la retourner ; il fallut chercher deux petits bâtons. Marie se garda bien de dire que sa grand'mère racontait souvent comment, dans sa jeunesse, les belles dames retournaient la salade avec leurs jolis doigts blancs. Elle regardait en silence les grosses mains rouges de Mme Robinet, et elle attendit tranquillement que Denis eût coupé et pelé deux jolis bâtons de noisetier.

Le déjeuner terminé, la bonne mère se chargea du soin de tout emballer de nouveau. « L'emballage ne sera pas long, disaient les enfants ; vous n'emporterez pas les os et les vieux papiers ; il reste deux assiettes, une serviette, les verres et les couteaux. — Et mon couteau à moi est dans ma poche, » disait Denis. Il l'avait nettoyé d'après le simple procédé des paysans, le plantant deux ou trois fois en terre jusqu'au manche pour l'essuyer ensuite. « Comme ça il ne se rouillera pas, » avait-il dit d'un air savant à Marie, qui se promit d'essayer le même système avec son petit couteau à manche d'ivoire, toujours rouillé et souvent égaré.

Tous les enfants s'élancèrent dans la prairie. Marie débuta par mettre le pied dans un trou de lapin, et par tomber tout de son long ; mais elle fut bientôt debout et courut comme les autres à l'endroit où se préparaient les meules. « Quel dommage ! nous serons partis quand on les montera, » disaient les garçons ; mais ils ne s'empressaient pas moins à traîner de lourdes charges de foin jusqu'aux vastes cercles préparés par les faneurs. Le fermier était là en tête des ouvriers ; il aperçut tout cet essaim de travailleurs nouveaux qui suppléaient par la bonne volonté au défaut de vigueur ; passant près des enfants, il entendit Denis qui répétait pour la vingtième fois : « Quel dommage de ne pas pouvoir faire une meule ! » Le cultivateur s'arrêta. « Là-bas, au bout du pré, l'herbe est bien sèche, dit-il ; si vous voulez monter la meule qui est préparée, ce sera du bon ouvrage, car voilà le ciel qui se brouille. » Et il regardait avec inquiétude le double courant des nuages qui semblaient fuir en sens inverse au-dessus de sa tête.

« Deux vents ! ça ne fait jamais bien ! » dit-il à demi-voix ; et il pressait ses ouvriers.

Les petits travailleurs, qui s'étaient élancés au bout du pré, n'avaient pas besoin d'être pressés. D'un commun accord, on avait chargé Marie de tasser la meule. « Est-ce que je serai assez lourde ? » avait demandé la petite fille un peu embarrassée de sa responsabilité. Marie avait vécu à Paris depuis trois ans ; elle n'avait pas vu faire une meule pendant ce temps-là. « Et j'étais très-petite, il y a trois ans, » pensait-elle, comme Denis lui remettait solennellement une fourche ; et la plaçant au milieu du tas de foin qu'il venait de former : « Tu n'as qu'à marcher en rond tout le temps, » lui dit-il ; et Marie se mit à marcher d'un air majestueux.

La meule était petite, heureusement, car Marie foulant le foin au sommet sous ses pieds était bien inquiète de la descente qui se préparait. Si elle allait tomber en se laissant glisser le long de la meule ! Elle regardait Denis qui allait maintenant chercher du foin un peu plus loin, et elle avait bien envie de lui crier que la meule était assez haute et qu'elle voulait descendre. Heureusement il était du même avis. « Laisse-toi glisser, Marie, cria-t-il ; j'ai tout juste assez de foin pour coiffer la meule. » Et comme il vit qu'elle hésitait : « N'aie pas peur, je te recevrai dans mes bras. »

Marie n'aimait pas beaucoup Denis ; il la choquait souvent par ses manières brusques et ses plaisanteries ; mais il était trop bon enfant et trop robuste pour la laisser tomber. Elle prit courage, et s'asseyant sur le foin, tout au bord de la petite plate-forme, elle se laissa glisser en fermant les yeux. Denis la reçut dans ses bras et l'embrassa aussitôt en criant : « C'est mon droit, on paye toujours le maître faneur ! » Marie était très-offensée, mais les autres riaient, et elle ne dit rien ; seulement elle tira son mouchoir de sa poche et essuya soigneusement sa joue, tout en courant avec les autres pour aller rejoindre Mme Robinet. « Merci bien ! » leur cria le fermier au passage. Il était fort occupé, car le ciel s'assombrissait de plus en plus, et le cheval était déjà attelé par les soins de Mme Robinet, lorsque les enfants, rouges, haletants, se réfugièrent sous le couvert du bois. La mère les attendait avec impatience.

« Vite en voiture ! dit-elle, tout est chargé et nous allons avoir un orage. » La brave dame avait pâli ; on était encore dans le bois, et elle avait grand'peur du tonnerre et de la foudre. Denis s'empara des rênes sans que sa mère s'en aperçût, tant elle était troublée, et l'on prit au grand trot le chemin du village.

Le tonnerre grondait, les éclairs commençaient à sillonner le ciel et la pluie tombait par torrents lorsqu'on sortit de l'ombre protectrice du bois. « Quel dommage de ne pas avoir les arbres tout le long du chemin ! disait Marie, on n'est presque pas mouillé sous leurs feuilles. » La pauvre petite s'accroupissait au fond du char à bancs ; les rafales de pluie frappaient impitoyablement ses épaules et ses petits bras à peine protégés par une mince percale. « Couvrez donc Marie, » criait Denis de son siège ; mais personne n'avait pensé à prendre des châles ou des manteaux, tant le ciel était serein et le soleil radieux au moment du départ. « Tout le monde est aussi mouillé qu'elle, » cria Césarine un peu jalouse des préoccupations de Denis pour la petite visiteuse ; mais Louise, plus bienveillante et moins susceptible, avait attiré Marie auprès d'elle et la préservait de son mieux avec ses jupons. Mme Robinet ne pensait pas à la pluie, elle ne s'inquiétait guère d'être mouillée, elle n'entendait que le tonnerre et ne voyait que les éclairs. Elle cachait son visage dans ses mains à chaque détonation nouvelle, bouchant ses oreilles et fermant les yeux. Elle avait poussé un soupir de soulagement en sortant du bois, et Denis, qui n'avait pas peur de l'orage, était aussi satisfait que sa mère. « Courir sous les arbres quand il tonne, ça ne vaut rien, pensait-il dans son expérience campagnarde ; il vaut mieux être mouillé que foudroyé. »

Le cheval avait presque aussi peur que Mme Robinet, et Denis s'en était bien aperçu. Peureux d'ordinaire, le vieux Don Quichotte tressaillait plus que de coutume à la vue des tas de pierres et des meules de foin. « Un vieux comme toi, qui ne sais pas encore que les tas de pierres ne mordent pas ! » disait Denis au cheval pour l'encourager ; mais il pensait tout bas : « Si nous rencontrons une brouette, nous sommes perdus, de l'humeur dont il est ; il prendra le mors aux dents. » Jamais Don Quichotte n'avait pu s'habituer au bruit d'une brouette.

Denis cherchait à prévoir le péril ; il ne perdait pas la route de vue, et ne songeait guère à rassurer sa mère qui poussait un cri d'effroi à chaque éclair. La pluie tombait si fort qu'on ne distinguait pas les objets à vingt pas devant soi. Tout à coup, à côté même de la carriole, passe une brouette poussée vivement par le cantonnier qui se hâte de chercher un abri. Don Quichotte a vu et entendu avant son jeune maître ; il fait un saut de côté, pour éviter l'ennemi ; puis secouant la tête, il part comme le vent ; il n'a jamais couru si vite de sa vie. « Ce serait le jour de le faire voir à des acheteurs, » ne peut s'empêcher de penser Denis, au milieu de son effroi ;

mais il n'a pas le temps de se livrer à ses réflexions ; il retient le cheval de toutes ses forces. Ses jeunes poignets sont raidis ; ses bras, dont il vantait si souvent la vigueur, lui semblent faibles aujourd'hui ; il appuie ses pieds sur le garde-crotte, ses épaules au dossier du siège ; attentif à éviter toute secousse dans cette course désordonnée, il n'a que le temps de dire vivement aux petites filles qu'il entend crier derrière lui : « Ne bougez pas ! Que personne ne bouge ! Maman, empêchez-les de sauter ! »

Le bon sens des enfants avait suffi à leur montrer le danger de toute tentative de ce genre ; on criait, mais tous les voyageurs étaient assis au fond de la carriole, violemment ballottée par la rapidité de la course. Mme Robinet ne criait plus, ne cachait plus son visage entre ses mains ; le danger sérieux, imminent avait fait disparaître le danger imaginaire ou exagéré. D'un mouvement rapide et résolu elle quitta la place qu'elle occupait sur le derrière du char à bancs, et vint s'asseoir sur le siège, à côté de Denis. Deux fois ses mains robustes vinrent se placer à côté de celles de son fils, secondant ses efforts pour arrêter le cheval ; deux fois elle se rassit auprès de lui sans rien dire, reconnaissant que Denis faisait tout ce qu'il pouvait faire. Elle était pâle, mais parfaitement calme et ferme, et elle priait Dieu tout bas.

« Il ne va pas tout à fait aussi vite, il me semble, dit doucement Marie, cachée sous un tas de paille, dans un coin du char à bancs, et qui n'avait pas crié, seule parmi tous les enfants.

— Moi, je crois qu'il va toujours plus vite. » Césarine ne voulait pas admettre une espérance. « Nous allons tous être jetés hors de la voiture, et nous serons tués. »

Louise se remit à crier, mais les garçons disaient :

« Marie a raison ; nous arrivons à la montée, et Don Quichotte ne peut plus aller si vite ; par bonheur il va bientôt être essoufflé. »

On commençait en effet à monter ; la colline était escarpée ; on l'avait naguère appelée Coupe Gorge, parce que les voyageurs, dans les temps anciens, s'étaient souvent vus dépouiller par les voleurs dans ce lieu désert, lorsque leurs chevaux étaient obligés d'aller au pas. Don Quichotte cédait à la loi commune. Son allure désordonnée se ralentissait à mesure que la côte devenait plus raide ; on n'était pas arrivé au sommet de la colline qu'il avait repris le pas. Le bourg était construit sur la hauteur, et la maison de M. Robinet était à l'entrée ; on était sauvé.

Il était temps. Denis n'avait pas faibli un seul instant à l'heure du danger ; ses mains étaient restées fermes, son coup d'œil rapide, son cœur résolu ; il tenait toujours les rênes et conduisait encore le cheval, mais il commençait à sentir qu'il avait fait un effort au-dessus de son âge. Il lui semblait que ses bras allaient tomber, arrachés par les secousses qu'ils avaient subies ; il distinguait à peine le chemin, et ce fut par un dernier triomphe de sa volonté qu'il fit tourner Don Quichotte, maintenant haletant et soumis, pour entrer dans la cour de la maison paternelle.

Il ne pouvait pas descendre de son siège, tant ses membres étaient raidis et douloureux ; il fallut appeler Rosalie, robuste servante de trente ans, pour aider Mme Robinet à décharger la carriole.

On avait, avant tout, dételé le cheval, tant on redoutait qu'une terreur nouvelle ne vînt le saisir ; le tonnerre grondait toujours, mais plus faiblement ; la pluie n'avait pas cessé. Mme Robinet fit allumer un grand feu pour sécher les habits de tous les enfants ; Denis fut contraint de se mettre au lit ; et ce fut revêtue d'une robe à Césanne que Marie, tout émue encore, rentra chez Mme Derville.

« Comme maman et grand'mère ont dû être inquiètes quand elles ont vu l'orage ! » se disait-elle.





CHAPITRE III. — Un grand bonheur et une grande épreuve.

Marie n'avait trouvé personne dans la cuisine, et elle montait en courant le petit escalier de bois qui menait au second étage, à la chambre de sa mère ; ses jambes tremblaient encore un peu, mais elle tenait la rampe, et elle était pressée de raconter ses aventures à sa mère, lorsque, en arrivant sur le palier dit premier, elle fut étonnée de voir la porte de son grand-père ouverte et le vieillard infirme assis sur le seuil dans son vieux fauteuil à oreillettes. « Vous aviez donc bien chaud dans votre chambre, grand-père ? » commença Marie, accoutumée aux égards et aux tendres soins de toute la maison pour le pauvre malade. Elle n'osait pas passer, et elle ne voulait pas raconter son histoire avant de l'avoir dite à « maman » ; elle hésitait, elle était très-embarrassée ; son grand-père lui prit le bras : « Monte très-doucement, dit-il, et frappe à la porte de ta maman avant d'entrer. »

Marie se dégagea vivement. Elle avait déjà le pied sur la première marche. « Maman est donc malade ? s'écria-t-elle tout en montant ; jamais je n'ai tapé à la porte de maman. » Et la pauvre petite, agitée par les aventures de la journée, troublée jusqu'au fond de l'âme par l'inquiétude qui venait de naître dans son esprit au sujet de sa mère, tremblait de tous ses membres quand elle s'arrêta à la porte de sa mère. Elle frappa.

Des pas se firent entendre dans la chambre, et ce fut la grand'mère qui ouvrit. « Tais-toi, dit-elle doucement, avant que Marie eût dit un seul mot ;

ne fais pas de bruit, et quand tu auras embrassé ta mère, je te montrerai le petit frère que Dieu vient de t'envoyer. »

Marie rougit et pâlit tout à la fois. « Un petit frère ! » répétait-elle comme si elle ne comprenait pas, et elle se laissa docilement conduire par sa grand'mère auprès du lit de sa mère ; elle l'embrassa sans demander si elle était malade ; et, toujours silencieuse, stupéfaite, elle s'approcha du petit berceau auprès duquel Séraphine montait la garde. Mme Derville entr'ouvrit les rideaux ; Marie se pencha avidement sur le petit visage. « Il est tout rouge ! » dit-elle d'un air un peu désappointé ; puis elle ajouta très-vite et bas comme si elle avait peur que sa mère ne l'entendît : « Est-ce qu'il ne deviendra pas plus joli que cela ? »

« Monte très doucement, dit-il, et frappe à la porte de ta maman avant d'entrer. »



Mme Derville souriait, mais Séraphine avait refermé avec humeur les rideaux du berceau : « Plus joli ! marmottait-elle ; il est beau comme un ange ! » La grand'mère avait pris la petite fille sur ses genoux. « Sois tranquille, lui dit-elle à l'oreille, il deviendra très-joli, car il ressemble à ta mère. — Et moi, je ressemble à papa, ça sera très-bien ; et comment s'appelle t-il ? demanda l'enfant qui commençait à reprendre ses sens. — Il s'appelle Jean. » Et Mme Derville, ramenant Marie auprès du berceau, lui faisait admirer les petites mains du nouveau-né, ses ongles roses, les

mèches de cheveux noirs qui s'échappaient de son bonnet. « Comme papa sera content ! » Et les yeux de Marie brillaient de leur éclat accoutumé : « Il ne le saura que dans trois mois. Pauvre papa ! Pourvu que Dieu laisse le petit Jean à maman, et qu'il ne le lui reprenne pas comme Sophie et André ! » Marie s'était penchée sur son petit frère ; elle l'embrassait ; le faible cri de l'enfant réveilla sa mère, qui s'était assoupie un instant. « Donnez-le moi ! » dit-elle. Mme Derville obéit sur-le-champ. Avant que Marie eût rappelé le souvenir des enfants perdus, la grand'mère avait lu la même crainte dans les yeux de sa belle-fille ; elle se pencha sur elle en plaçant le petit Jean dans ses bras : « Ne craignez rien, dit-elle ; si Dieu lèvent, nous en ferons un homme ! — Si Dieu le veut ! murmura la pauvre mère. — Confiez-vous en lui ! » Le regard de la vieille femme était si ferme, sa foi y rayonnait d'un si pur éclat que sa belle fille se sentit fortifiée et consolée. Elle serra son petit enfant contre son cœur, abandonnant son autre main à Marie, qui la couvrait de baisers.

Quelques jours se passèrent ; Jean avait bonne mine, et il « poussait comme un champignon, » disait Séraphine, qui désertait constamment la cuisine pour courir jusqu'à la chambre de Mme André. A l'entendre, Jean réclamait les services comme la plus tendre affection de toute la maison. La jeune mère, pâle encore, mais bien portante, heureuse, reconnaissante envers Dieu, souriait lorsqu'elle voyait entrer Séraphine : « Non, merci ; Jean n'a besoin de rien, répondait-elle sans cesse aux offres empressées de la cuisinière ; avec Marie pour faire mes commissions, je me tire parfaitement d'affaire. » Pour rien au monde Mme André n'eût cédé à personne la joie de baigner son petit garçon ; Marie, accroupie devant la baignoire, riait et jouait avec l'eau : « Il faut bien l'amuser, maman, disait-elle quand elle avait tout éclaboussé autour d'elle. — Il est trop petit pour avoir envie de s'amuser ; il ne fait que manger et dormir ; regarde. » Jean, qui venait de téter, s'endormait déjà. « C'est justement comme les petits chiens de Cybèle, disait Marie, elle en a trois clans sa niche ; ils grognent quand on les touche, un tout petit grognement, » et Marie imitait les faibles cris des chiens nouveau-nés, « et puis ils se rendorment dès qu'ils ont mangé. Cybèle est très-méchante quand on les regarde. » Marie ne s'était pas vantée du coup de dent que lui avait donné la bonne chienne, d'ordinaire si pacifique, lorsqu'elle avait voulu mettre par terre les petits chiens, encore aveugles, pour savoir s'ils marcheraient sans voir clair.

« Moi, je ne suis pas très-méchante, dit sa mère en se levant pour remettre Jean endormi dans son berceau ; mais si tu tourmentais Jean comme tu tourmentes les petits de Cybèle, je te punirais sévèrement. »

Marie rougit ; aucune idée de jalousie n'avait traversé son âme à l'arrivée de ce petit frère inconnu qui venait remplir le vide laissé par le départ de Sophie et d'André ; elle avait supporté sans se plaindre son exil momentané de la chambre de sa mère, et elle cédait de bon cœur sa place sur les genoux maintenant presque toujours occupée par Jean ; mais elle était indignée qu'on la crût capable de tourmenter son petit frère. « Maman ! » dit-elle ; des larmes de colère lui coupaient la voix ; elle reprit d'un ton plus doux : « Vous ne savez donc pas que j'aime Jean autant que vous ? »

La mère sourit en attirant sa petite fille dans ses bras. Que savait l'enfant de l'amour maternel ?

Tout en tenant Marie sur ses genoux, Mme André voulait lui donner une leçon de lecture. « Tu oublieras tout ce que tu sais, disait-elle ; voilà un mois que je ne t'ai entendue lire. » Marie riait ; elle avait ouvert un Évangile qui se trouvait sur la table de sa mère, et, tenant le livre à elle seule, sans permettre à sa maîtresse de lui indiquer les lignes comme de coutume, elle lut couramment, d'un accent intelligent et simple, les premiers versets du *Sermon sur la montagne*. Mme André se pencha sur l'épaule de l'enfant. « Tu l'as appris par cœur ; c'est très bien ; en sais-tu plus long ?... » Marie lisait toujours ; elle ouvrit plus loin le saint volume : même succès ; la joie faisait un peu trembler la voix de la petite fille. « Tu sais lire ! » Et Mme André, ravie, stupéfaite, avait pris le livre des mains de Marie, qu'elle embrassait à plusieurs reprises.

« Oui, je sais lire, » répétait Marie, qui s'était laissée glisser des genoux de sa mère et qui sautait dans la chambre en criant : « Oui ! je sais lire ; grand'mère m'a donné quatre leçons par jour, pendant que vous étiez enfermée dans votre chambre. Je commençais à lire le matin toute seule dans mon lit, avant de me lever, et dès que grand'mère pouvait sortir de sa chambre sans réveiller grand-père, elle venait me donner ma leçon. Il fallait faire bien attention, voyez-vous ; dès que je tournais la tête, ou que je devinais un mot, grand'mère faisait semblant de fermer le livre ; une fois elle l'a emporté, en disant que je ne méritais pas qu'on se donnât la peine de s'occuper de moi ; alors j'ai pleuré, j'avais si envie de vous faire une surprise ! Grand'mère m'a pardonné, et nous avons recommencé ; ce jour-là j'ai pris cinq leçons, parce que je n'en avais eu que trois la veille. Vous êtes

contente, n'est-ce pas, maman ? » A son tour, Marie dévorait sa mère de baisers. « Très-contente que tu saches lire, et plus encore que tu aies appris à te donner de la peine. C'est une leçon plus importante que toutes les autres.

— Oh ! il n'y a pas moyen d'être paresseuse avec grand'mère, dit gaiement la petite fille ; il faut bien se donner de la peine. Maintenant, maman, je pourrai apprendre à lire à Jean ! »

Marie avait raison. Avec Mme Derville, il fallait se donner de la peine ; les faiblesses maternelles lui étaient presque inconnues. Le capitaine racontait souvent qu'il n'avait jamais vu d'indulgence à sa mère que pour sa sœur Caroline, délicate et frêle, morte à douze ans d'une maladie de langueur. Ses fils avaient été dirigés avec une fermeté inflexible ; aucun d'eux n'avait pu douter de l'entier dévouement de leur mère ; aucun d'eux n'avait jamais songé à lui désobéir ; Mme André avait un peu peur de sa belle-mère, et elle lui était aussi soumise que ses propres enfants. Marie subissait la même loi, mais avec une confiance dans l'affection et la profonde bonté de sa grand'mère, qui touchait secrètement la vieille femme. « Je n'aimerai jamais un autre enfant comme j'aime cette petite Marie ! » disait-elle à son mari, devenu depuis quelques semaines de plus en plus infirme et plus sourd que jamais. La voix de sa femme seule parvenait à ses oreilles. Le vieillard faisait un signe de tête approbateur, puis il marmottait entre ses dents : « Tant mieux, tant mieux, la petite la consolera ! »

Un matin, Marie dormait encore, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit dans la maison ; Mme André, à peine habillée, courut sur le palier ; personne ne sonnait jamais ; on appelait Séraphine, ou l'on se servait soi-même. Un second coup de sonnette succéda au premier : ils venaient de la chambre de Mme Derville ; sa belle-fille y courut. M. Derville avait la tête appuyée sur l'épaule de sa femme ; un faible souffle s'échappait encore de ses lèvres ; ses yeux étaient ouverts, mais il ne pouvait parler ; on envoya chercher le médecin ; avant qu'il fût arrivé, tout était fini. L'âme emprisonnée depuis soixante-dix ans dans un corps si longtemps souffrant avait pris son vol vers la patrie céleste ; lorsque la veuve déposa sur l'oreiller la dépouille mortelle, elle se pencha pour l'embrasser encore une fois. « A bientôt ! » murmura-t-elle. Puis elle se laissa tomber à genoux ; sa belle-fille pleurait et priait à côté d'elle. Lorsqu'elles se relevèrent, Marie réveillée par le bruit s'était glissée dans la chambre ; elle était encore en chemise de nuit, ses cheveux épars sur les épaules. Elle n'avait jeté qu'un

coup d'œil sur le lit où reposait son grand-père ; le calme impassible de la mort l'avait terrifiée, et elle se pressait contre sa grand'mère, sentant instinctivement que c'était elle qu'il fallait doublement aimer. La vieille femme la prit dans ses bras. « Vous ne me quitterez jamais ? » dit-elle, en jetant à sa belle-fille un regard suppliant. « Ce ne sera pas bien long, j'espère. » La jeune femme serrait contre son cœur la grand'mère et l'enfant, embarrassée de répondre à ce touchant appel sans savoir la volonté de son mari. Mme Derville ne demandait pas de réponse ; elle avait soulagé son cœur en indiquant son désir ; elle mit Marie par terre. « Va t'habiller, » dit-elle ; puis, retournant au lit, elle s'assit sur le fauteuil de son mari, le regardant toujours, sans faire plus de mouvement que lui ; ses mains jointes et ses lèvres légèrement agitées montraient qu'elle priait. Sa belle-fille ferma doucement la porte, emmenant Marie qui commençait à pleurer. La veuve resta seule avec Dieu.

Les jours s'étaient écoulés, le service funèbre avait eu lieu, et Marie savait où trouver sa grand'mère, lorsqu'elle l'avait cherchée en vain dans tous les coins de la maison ou du jardin. Elle prenait Séraphine par la main : « Mène-moi chez grand-père, » disait-elle ; l'enfant ne se trompait pas, elle trouvait habituellement la vieille femme assise auprès du tombeau. Marie ne disait rien ; elle se glissait à côté de sa grand'mère, appuyant sur son épaule la main ridée, et elle restait là sans bouger, jusqu'à ce que Mme Derville voulût reprendre le chemin du logis.

Ce fut un jour en revenant ainsi, la grand'mère et la petite-fille, que Marie courut en arrivant dans la chambre de sa mère, qui avait comme de coutume son petit Jean dans les bras. Marie embrassa son petit frère, sauta un instant devant lui pour l'amuser, plaisir auquel Jean devenait très-sensible ; puis elle s'assit sur un tabouret aux pieds de sa mère et parut réfléchir profondément. « A quoi penses-tu, ma fille ? dit bientôt sa mère, frappée de son silence et de son immobilité. — Je ne comprends pas, dit Marie, qui restait rêveuse. — Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? — Ce que grand'mère m'a dit en revenant du cimetière. — Que t'a-t-elle dit ? — Il faut que j'aie souvent au tombeau pendant que je le puis, bientôt je ne le pourrai plus. — Qu'est-ce qui va arriver à grand'mère ? » Et Marie levait des yeux inquiets. « Est-ce qu'elle va avoir mal aux jambes et ne pourra plus marcher, comme mon pauvre grand-père ? »

A cette pensée, Marie cacha sa tête dans la robe de sa mère et se mit à pleurer. Mme André réfléchissait à son tour, tout en caressant doucement la

joue de sa petite fille pour la consoler. Elle avait vu plusieurs fois le vieux notaire du bourg, ancien ami de M. et Mme Derville, venir à la Mivoie depuis quelques jours ; elle avait imposé silence à Séraphine, qui avait voulu lui parler des affaires de son beau-père, en disant qu'il y aurait du changement, maintenant que Monsieur n'était plus là. « Et le capitaine qui est parti avec ça, quel malheur ! » Mais elle n'avait pas eu un seul instant d'inquiétude sur les effets que la mort du pauvre vieillard infirme pouvaient exercer sur la vie matérielle de sa belle mère. En partant, lorsque son mari lui avait expliqué les modestes ressources dont elle pouvait disposer en son absence, il avait ajouté : « Si vous êtes dans l'embarras, adressez-vous à ma mère ; elle est de bon conseil et aussi de grand secours. » En parlant ainsi, le capitaine semblait un peu embarrassé ; sa femme avait résolu de vivre si économiquement qu'elle n'aurait besoin d'avoir recours à personne. « André dit cela pour me tranquilliser, » avait-elle pensé, mais il n'aimerait pas que je demande quelque chose à sa mère, j'en suis sûre, à son ton. » Et elle avait suffi à toutes ses dépenses sans entamer le petit fonds de réserve qu'elle tenait caché dans un coin de son secrétaire. Mme Derville serait-elle personnellement dans l'embarras ? Sa belle-fille, timide et réservée, hésitait à rompre la glace, et n'osait pas se mêler des affaires dont on ne lui parlait pas. Mais Marie n'avait pas tant de scrupules ; sa mère n'avait pas répondu à ses doutes sur les paroles de sa grand'mère ; l'enfant se glissa hors de la chambre et courut à la recherche de Mme Derville ; elle la trouva à la porte du jardin qu'elle fermait à l'instant derrière le vieux notaire. « Pourquoi M. Masson vient-il si souvent depuis quelque temps, grand'mère ? s'écria Marie, il ne reste jamais pour jouer avec moi ! » Puis, sans attendre de réponse et revenant à sa première idée, elle prit entre les siennes la main de Mme Derville et elle dit à demi-voix : « Pourquoi ne pourriez-vous plus aller au tombeau de grand-père ? Est-ce que vous avez aussi mal aux jambes ? »

Les questions de Marie n'avaient pas de succès ; sa grand'mère ne lui répondit pas. « Va prier ta mère de descendre dans ma chambre. — Je pourrai garder Jean ? cria la petite fille en mettant le pied sur l'escalier. — S'il dort ; s'il est éveillé, ta mère fera mieux de l'apporter avec elle ; elle n'aurait pas son esprit à elle si elle le laissait à tes soins. » Marie continua de monter un peu offensée. « Je sais très-bien amuser Jean, » pensait-elle.

Le petit garçon dormait. Sa mère le confia à Marie, en lui recommandant d'appeler « si le petit se réveillait. » Marie le promit en se disant que Jean

ne se réveillerait pas si le bercement le plus régulier et le plus assidu pouvait prolonger son sommeil. Elle berçait déjà avant que sa mère eût fermé la porte.

« Eh bien, mon enfant, » dit Mme Derville comme sa belle-fille entrait chez elle, l'air un peu inquiet et d'un pas incertain, « il est temps de vous raconter nos affaires, maintenant que j'y vois clair. Asseyez-vous là ; je voudrais voir André auprès de vous. Son père dormait quand il est parti, il n'a même pas pu lui dire adieu ! » La jeune femme avait les larmes aux yeux, Mme Derville reprit : « D'ailleurs, j'ai besoin de votre conseil. » Sa belle-fille tressaillit, Mme Derville n'avait guère coutume de demander des conseils et personne n'eût osé lui en offrir. « Voilà où nous en sommes, continua-t-elle, la pension de mon mari, comme ancien militaire, expire avec lui, et celle qui me reste n'est pas grand chose. Il y a quinze ans, j'ai dû prendre une hypothèque sur cette maison-ci. C'est tout ce que nous possédons, et j'avais un besoin pressant d'argent, plus que je n'en avais dans ma bourse secrète, au fond de l'armoire, comme celle que vous avez dans votre secrétaire. J'ai toujours payé les intérêts, maintenant je ne le pourrai plus. Je n'ai plus rien dans l'armoire, nous avons tout mangé peu à peu dans les dernières années ; mon pauvre ami avait besoin de soins coûteux, et je savais bien que mes ressources dureraient autant que lui. J'ai dépensé le reste pour son enterrement.... » Elle s'arrêta ; malgré tout son courage, elle allait avoir soixante ans, et la vie qui s'offrait à elle était difficile et dure. Sa belle-fille, consternée, lui serrait les mains sans pouvoir dire un mot. La vieille femme gardait aussi le silence, elle remontait le cours des années ; elle pensait au jour où son fils, le seul qui lui restât, André, alors lieutenant de vaisseau, était venu au désespoir, à moitié fou de honte et de douleur, lui avouer qu'il avait fait des dettes et qu'il ne savait comment les payer. « Si vous ne m'aidez pas, ma mère, avait-il dit, je ne sais pas ce que je ferai ; je suis capable de me tuer ; » et il pleurait. Sa mère avait horreur des dettes, plus horreur encore de la faiblesse et de l'entraînement vers le mal qui les avait causées ; mais avant de réprimander son fils, avant même de lui laisser voir la douleur qu'il apportait, elle prit des mesures pour l'arracher à ses embarras, à ses mauvais compagnons : elle paya les dettes et elle fit embarquer son fils. Il n'était jamais retombé dans les mêmes fautes ; mais la Mivoie était restée grevée d'une hypothèque, et pour vivre en l'absence du fils auquel elle avait tout donné, maintenant qu'elle n'avait plus de pension, il fallait vendre la petite

propriété que le vieux père avait tant aimée, il fallait travailler et gagner son pain à soixante ans. Le courage de la vieille femme avait besoin de s'appuyer sur Dieu. Elle reprit :

« Maintenant, il faut vendre la Mivoie, solder l'hypothèque et décider ce que nous ferons de ce qui me restera. M. Masson m'a trouvé un acheteur. Je n'ai pas envie de rester dans ce pays-ci. Qu'en pensez-vous, Jeanne ? »

Mme André tressaillit ; elle cherchait à deviner quel avait pu être le besoin pressant qui avait obligé sa belle-mère, si prudente, si habile dans le gouvernement intérieur de la maison, à grever ainsi le seul petit bien que possédât son mari ; elle se demandait si quelque dette inconnue du vieux M. Derville avait pu nécessiter ce sacrifice ; l'idée d'une faute de son mari n'avait pas traversé son esprit, elle répondit à l'aventure à la question inattendue de sa belle-mère. « Et comment pourriez-vous quitter le bourg, changer toutes vos habitudes ; à votre âge, où iriez-vous ? »

La vieille femme se redressa fièrement, puis elle baissa la tête, comme si elle se repentait d'un mouvement d'orgueil. « On peut toujours faire ce que Dieu demande, » dit-elle à demi-voix, puis elle ajouta : « Je connais bien cet endroit-ci ; je ne vois pas ce que j'y pourrais faire pour gagner ma vie. »

L'étonnement de Mme André devenait toujours plus grand ; elle n'avait pas compris du premier coup que sa belle-mère allait se trouver sans moyen d'existence. « Nous vivrons ensemble ! » s'écria-t-elle, oubliant ses scrupules sur le consentement de son mari ; le devoir était évident, elle embrassait déjà sa belle-mère, la vieille dame lui rendit ses caresses : « J'espère bien que nous ne nous séparerons pas ; mais de quoi vivrons-nous, si nous ne travaillons pas ?

— C'est vrai, » dit Mme André ; et elle laissa tomber ses mains sur ses genoux. « Travailler, à quoi ? On gagne si peu à broder. Et il faut avoir le temps de s'occuper des enfants.

— Écoutez, Jeanne, j'y ai pensé ; si vous voulez, quand nous aurons dans notre poche les cinq mille francs qui me resteront après avoir vendu la Mivoie et payé tout ce que nous devons, nous dirons adieu à cet endroit-ci, et nous irons dans mon pays, aux portes de Cherbourg, tout près de la mer ; nous y trouverons des amis, même des cousins, ils m'écrivent quelquefois. C'est si beau ! la vie est meilleur marché qu'ici. Nous verrons la mer et nous ouvrirons une école de petites filles, une espèce de pension ; nous emporterons le vieux piano, vous leur enseignerez la musique, l'anglais, le latin si on veut, » et la vieille femme souriait avec malice ; Mme André

cachait soigneusement ses connaissances classiques, « moi j'apprendrai à lire et à écrire aux petites, je veillerai au ménage et je tiendrai l'ordre, nous gagnerons ainsi notre vie sans nous séparer, jusqu'à ce qu'André revienne ; après on verra. »

Elle se tut, regardant, sa belle-fille émue et troublée. « Tout ce que vous voudrez, ma mère, balbutiait-elle, j'ai seulement peur de ne pas vous aider comme il faudrait ; je suis si gauche, si timide, je n'ai même pas pu apprendre à lire à Marie...

— Vous auriez très-bien appris à lire à Marie si elle n'était pas une petite étourdie, et elle sait déjà beaucoup d'autres choses, d'ailleurs, mon enfant, » et la voix de la vieille femme indiquait assez qu'elle avait l'expérience du secours qu'elle offrait, « Dieu est là, qui nous aidera. Je ne regretterai ici qu'un bien petit coin de terre, » dit-elle plus bas.

Pas un mot du sacrifice qu'elle avait fait à son fils, pas un mot des vingt années passées dans cette petite maison qu'on allait vendre ; le cœur de la vieille mère allait toujours en avant, fermement et simplement attaché au devoir sous le regard de Dieu. Sa belle-fille eut honte de son hésitation et de sa timidité, son courage s'enflamma à son tour, et se levant pour mieux embrasser celle qu'elle aimait aujourd'hui cent fois plus que par le passé, elle lui dit tout bas, comme Ruth à Noémi : « J'irai partout où vous irez, et je ne vous quitterai jamais.

— Si elle savait, pensait Mme Derville, si elle savait que c'est la faute de son mari ! André le lui dira un jour. »





CHAPITRE IV. — En voyage. — Chien et chat. — L'arrivée à Brucourt.

Le sacrifice était accompli, et tous les liens extérieurs avec le passé étaient brisés ; la Mivoie allait être transférée à des mains étrangères ; Séraphine, sur le point d'épouser un épicier du bourg, avait promis de soigner le tombeau. Les enfants qu'avait perdus Mme Derville reposaient ailleurs ; sa fille était morte en Algérie, où son père se trouvait alors en garnison ; ses fils dormaient dans deux cimetières ignorés aux deux bouts de la France. « J'ai semé partout mes morts, disait la grand'mère ; au moins si je meurs à Brucourt, vous pourrez m'enterrer auprès de mon père et de ma mère. » La vieille femme, lassée parla lutte de la vie, revenait aux jours passés et aux protecteurs de son enfance avec un indicible sentiment de repos.

On avait beaucoup crié, on s'était fort étonné dans le bourg ; Mme Derville n'avait raconté à personne ses affaires, seulement, comme Mme Robinet se lamentait sur son départ, elle lui avait posé cette question : « Je n'ai pas de quoi vivre sans travailler ; si je restais ici, que ferais-je ? » Mme Robinet hésitait, stupéfaite. « Je compte ouvrir une petite pension à Brucourt, ici, le pourrais-je ? — Je vous donnerais Louise et Césarine, s'écria la bonne femme. — Merci bien, et après ? L'école suffit à tous les besoins, personne ne recherche une instruction plus complète. — C'est vrai, » avoua Mme Robinet, et elle se disait intérieurement : « Je vois bien ça,

Mme Derville est trop fière pour se mettre à tenir une pension ici, où tout le monde les connaît ; on les respectait tant, et maintenant chacun cause sur eux ; elle a peut-être raison. »

Mme Derville était convaincue qu'elle avait raison. Il lui était souvent arrivé de se tromper dans sa vie, mais au moment où elle prenait son parti, elle croyait toujours bien faire et cherchait sincèrement à accomplir son devoir. Si l'instinct de Mme Robinet l'avait éclairée sur le reste de fierté qui eût rendu la situation nouvelle plus pénible pour la vieille femme dans le lieu où elle avait vécu honorée et recherchée de tous, Mme Derville elle-même ne s'en doutait pas. « Vous verrez comme mon pays est beau, répétait-elle sans cesse, on n'est jamais seul au bord de la mer, elle vous tient compagnie. »

Marie n'avait jamais vu la mer, mais elle l'aimait d'avance à cause de son père qui n'était jamais tout à fait heureux loin d'elle ; elle se réjouissait comme un vrai enfant du déménagement, du voyage, de l'établissement nouveau. « S'il y a des petites filles toutes petites, plus petites que moi, disait-elle, c'est moi qui les soignerai, je les aiderai à s'habiller le matin, je les coifferai, je sais très-bien faire ma raie. » Et Marie secouait toutes ses boucles brunes, aggravant volontairement le désordre pour courir chercher un peigne et faire preuve de ses talents.

La petite fille n'avait eu ni le temps, ni l'envie de se faire des amies dans le bourg. Elle trouvait Césarine bien grognon, Louise un peu ennuyeuse, toute la maison de Mme Robinet bruyante et mal tenue. Denis était très-bon pour elle ; « aussi bon qu'il pouvait, disait-elle, mais il est trop brusque, et il dit quelquefois des choses... surtout à Césarine ! » Denis s'était fâché en apprenant le départ de Mme Derville. « Encore de vos histoires, » avait-il dit à ses sœurs, et il n'avait voulu croire la nouvelle que de la bouche de Marie elle-même : « Oui, Denis, nous nous en allons dans le pays de grand'mère, au bord de la mer. Je pense que nous aurons une grande maison, puisqu'on va la remplir de petites filles ; maman et grand'mère leur donneront leurs leçons, et moi, je soignerai les plus petites. J'ai sept ans, maintenant. » Et Marie se redressait.

Denis se taisait ; il commençait à comprendre. « Et pourquoi Mme Derville ne remplit-elle pas la Mivoie des petites filles d'ici ? demanda-t-il enfin, il y en a bien assez, il me semble, et à qui ça ne ferait pas de mal d'être bien élevées ?

— Je ne sais pas, » répondit Marie, ce qui faisait grand honneur à sa véracité, car elle n'aimait pas à avouer son ignorance, « c'est grand'mère qui a dit que nous nous en irions, je sais seulement que la Mivoie n'est plus à nous. »

Denis se taisait ; il commençait à comprendre.



Denis ferma brusquement le couteau avec lequel il pelait une branche de noisetier : « Alors, tout est dit, et il faut prendre son parti de ne plus vous voir. Seulement, quand je serai soldat, si je viens du côté de Brucourt, je

demanderais tout de suite la maison de Mme Derville, et tu seras contente de me voir, n'est-ce pas, Marie, même si tu es devenue grande ? » Marie promit de tout son cœur. Un détachement de la famille Robinet assista au départ de Mme Derville ; la mère avait apporté un panier de provisions qu'elle plaça au fond de la vieille carriole. « Séraphine a déjà rempli une bourriche, » disait Mme André, qui traînait ladite bourriche d'une main, en portant de l'autre son petit garçon ; mais il n'y eut pas moyen de refuser Mme Robinet. Où est Denis ? demanda Marie. — Nous l'avons cherché partout, criaient ses frères, nous ne savons pas ce qu'il est devenu. » Le cheval était attelé, le cocher paysan était à son poste ; on partit sans avoir dit adieu à Denis. Les yeux de Mme Derville se voilèrent un instant en jetant un dernier coup d'œil sur la Mivoie, puis elle porta ses regards sur l'église, cherchant dans le cimetière la tombe déjà verte. Elle regardait encore lorsqu'on avait dépassé le tournant de la route et que le clocher seul s'élevait entre deux petites collines boisées. Marie se taisait ; sa mère pleurait en silence ; les larmes de la vieille femme ne tombaient pas. Elle étendit la main et attira Marie auprès d'elle ; l'enfant se pressa contre ses genoux, triste elle-même sans bien savoir pourquoi. « Quel bonheur que Grenouillette soit si bien cachée dans le fond du bassin, dit-elle enfin tout à coup, sans ça les gens qui vont venir à la Mivoie lui feraient peut-être du mal ; il y a des gens comme ça, qui n'aiment pas les grenouilles ! » Mme Derville se retourna tout à fait vers la petite fille, elle souriait, le fil de ses pensées amères était rompu. « Voilà ta mère, sans aller plus loin, qui ne pouvait pas souffrir Grenouillette ! » Marie s'élança en avant, au risque de réveiller Jean. « Est-ce vrai, maman, que vous n'aimez pas les grenouilles, pas du tout, pas même Grenouillette ? » Sa mère fit un signe affirmatif. « Alors, que vous êtes bonne, meilleure encore que je ne croyais ! » et l'enfant embrassait sa mère de toutes ses forces. « Vous ne m'avez jamais dit ça, vous êtes même venue voir Grenouillette, et un jour que Phanor voulait la griffer, vous avez emporté Phanor. C'était parce que je l'aimais ; ô maman ! vous êtes trop bonne ! »

Les deux mères souriaient de la reconnaissance de la petite fille. « Pauvre Phanor ! continua Marie, il doit bien s'ennuyer dans son panier, si je lui donnais un peu d'air ? — Pas du tout, s'il sortait, nous aurions trop de peine à le faire rentrer. D'ailleurs, nous voilà à la ville, et nous allons monter en chemin de fer. » Marie sautait de joie, on devait passer la nuit en voyage, ce

qui ne lui était jamais arrivé ; en entrant dans la gare, elle poussa un cri : « Voilà Denis ! » dit-elle.

En effet, Denis était là, un bâton à la main, suivant l'usage des paysans quand ils voyagent à pied, il avait l'air un peu embarrassé et fut évidemment très-satisfait lorsque Mme Derville lui fit signe d'approcher. « Aidez-nous à emporter tous nos paquets, Denis, » dit-elle cordialement. Et le brave garçon saisissant d'un bras robuste tout ce qui lui paraissait le plus pesant, renversa dans son ardeur le panier de Phanor qui se mit à miauler d'un accent désespéré. Marie saisit la corbeille. « C'est moi qui le porterai, dit-elle à l'oreille de Denis, il ne faut pas le faire crier, on ne le laisserait pas passer, c'est Phanor. » Denis stupéfait par les miaulements avait laissé tomber tout ce qu'il portait. Il fallut se hâter, le train était formé, il y avait beaucoup de bagages, et des petits paquets sans nombre. Mme Derville allait prendre les billets. « En troisième ? ma mère ! » dit sa belle-fille d'un ton suppliant. « Non, en seconde, dit la vieille femme ; si j'étais seule, à la bonne heure, mais je suis chargée de vous garder, vous et Marie. » On trouva trois places dans une voiture. Les voyageurs déjà installés frémissaient en voyant les sacs, les paniers, les bourriches sans fin que Denis entassait dans le filet. Il avait trouvé moyen de s'introduire sur la voie en donnant une pièce de dix sous à un employé. Un vieux monsieur perdit patience lorsqu'il vit approcher Mme André, son petit garçon dans les bras. « Des enfants en nourrice ! oh ! je n'en suis pas ; » et prenant son sac de nuit à la main, il descendit en toute hâte. Marie, un peu offensée pour le compte de Jean, riait cependant. « Ce monsieur nous a fait de la place, disait-elle, il court le long du train, il cherche une voiture, il ne trouve rien, il a l'air de très-mauvaise humeur, il y a donc des enfants partout ? Ah ! quel bonheur, il a ouvert une portière, j'avais peur qu'il ne revînt ici. C'était tout juste, voilà que nous partons ! Adieu, Denis ; » et elle faisait des signes au jeune garçon resté debout en face du wagon. Il ne riait pas comme Marie. « Pauvre Denis ! dit la petite fille, il est bien bon, je ne savais pas qu'il nous aimât tant ! » Et elle se retourna pour jouer avec Jean, pendant que Denis regardait encore le train qui s'éloignait. « Allons ! » dit-il avec effort lorsqu'on n'aperçut plus que la fumée, « voilà qui est fini ! » et il reprit résolument le chemin du bourg. Ses sœurs se plaignirent de sa mauvaise humeur pendant quelques jours. « Laissez-le tranquille ! » disait sa mère. Tout affairée qu'elle était, Mme Robinet avait deviné les regrets de son fils.

Le vieux monsieur qui s'était enfui du wagon n'était pas le seul à redouter les deux voyageuses accompagnées de deux enfants. Marie avait débuté d'un air si raisonnable, elle s'était si gravement installée à la portière, en promettant de ne pas se pencher pour regarder dehors, elle avait fait si peu de bruit et parlait si bas que l'inquiétude de ses compagnons de route commençait à se calmer. On n'en voulait plus qu'aux paquets envahisseurs qui s'étaient bien au delà de leur légitime territoire et menaçaient à tout moment de tomber sur la tête des voyageurs. Déjà Mme Derville avait reçu la bourriche sur ses genoux ; « quel bonheur que ce ne soit pas tombé sur Jean ! disait Marie. — Ni sur quelque étranger ! » pensait sa mère. Mme Derville avait tranquillement coupé les ficelles et donné à Marie des cerises et un morceau de pain pour son goûter. La petite fille n'avait pas faim, disait-elle, le spectacle sans cesse varié que lui offrait la fenêtre absorbait toutes ses facultés, elle cherchait à distinguer les cultures diverses ; le blé, l'avoine, le lin, le colza encore debout étalaient aux yeux leurs richesses, et Marie questionnait à chaque instant sa grand'mère assise auprès d'elle. Jean dormait ; d'un commun accord, les voyageurs savaient laissé la place vide auprès du petit enfant. L'indicateur était aux mains de Marie qui faisait parade de ses talents à chaque station en lisant tout haut les noms. « On m'entend mieux que cet homme qui crie là-bas, n'est-ce pas ? » demandait-elle. Ses compagnons ne pouvaient s'empêcher de rire. Un homme de quarante cinq ou cinquante ans, d'une apparence respectable, tira un sac de bonbons de sa poche et offrit une praline à la petite fille, « en récompense des services que vous nous rendez à tous en annonçant les stations, » dit-il. Marie rougit ; elle allait refuser, mais elle se retourna vers sa grand'mère ; celle-ci fit un signe d'approbation et l'enfant prit la praline, mais tout en remerciant, elle se retourna bien vite vers la portière ; elle était honteuse et embarrassée, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

Le jour tombait. On était depuis longtemps en route. Les voyageurs étaient descendus pour dîner, Mme Derville restées seules avaient attaqué le panier de Mme Robinet. On y avait trouvé un poulet froid tout découpé, du pain, de la galette et des cerises avec une bouteille de vin. Marie était enchantée de son dîner, et, sans rien dire, elle avait gardé un petit morceau de poulet pour Phanor. « Quand il fera nuit, je le ferai un peu sortir de son panier, personne ne s'en apercevra, je le cacherai sous mon manteau, il a si peur qu'il ne bougera pas. » La pauvre petite avait déjà fait plusieurs tentatives infructueuses pour consoler Phanor, sa grand'mère s'était

toujours aperçue de ses intentions charitables, et s'y était opposée. « Le chat est tranquille, il dort, ne t'en occupe pas. » Pendant l'absence des voyageurs, le dîner avait absorbé Marie qui commençait à s'ennuyer et qui avait faim ; elle avait oublié Phanor ; quand elle se rappela le pauvre animal à temps pour lui réserver un morceau de viande, la sonnette appelait les retardataires, tout le monde remontait en voiture. « Plus tard, » se disait Marie.

La nuit était tout à fait venue ; les lampes du train étaient allumées, Marie, debout, cherchait à lire, non plus les noms des stations dans son indicateur, mais les deux versets de l'Évangile que sa mère lui faisait lire tous les soirs. Elle venait de les répéter tout bas à sa grand'mère : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes choses vous seront données pardessus. Ne soyez pas en souci du lendemain. Le lendemain aura soin de ce qui le regarde. A chaque jour suffit sa peine. »

L'enfant hésitait, cherchant à se rappeler les mots ; mais le cœur de la vieille femme comme sa mémoire avaient devancé les paroles. Mme André, pâle et fatiguée, son enfant endormi sur les genoux, se pencha en avant pour recevoir aussi la consolation divine rappelée par les lèvres d'une petite fille. Ces deux pauvres mères, qui s'en allaient tenter une entreprise hasardeuse, sans ressources, sans appui humain, se reposaient sur la promesse inébranlable de Dieu. « Le lendemain aura soin de ce qui le regarde ! » répétait Marie, « ça veut dire que le bon Dieu en prendra soin pour nous, n'est-ce pas, grand'mère ? le lendemain n'est pas une personne ? » Mme Derville embrassait l'enfant sans répondre, elle était émue jusqu'aux larmes. Marie continuait à se parler à elle-même : « Aujourd'hui va être fini, demain nous serons à Brucourt, c'est drôle de ne pas connaître l'endroit où l'on va ! C'est égal, je verrai la mer, la mer de papa ! Il me semble que nous serons plus près de lui, n'est-ce pas, maman ? » Maman faisait signe à la petite fille de se taire. Déjà une vieille dame avait ôté son chapeau et s'était enveloppé la tête d'un vaste bonnet de nuit, retenu par un foulard à grands dessins ; les hommes sortaient des casquettes de leur poche ; « l'ami » de Marie, comme elle disait depuis l'offre de la praline, avait mis un bonnet grec brodé ; Mme Derville cacha toutes les boucles de la petite fille sous un filet blanc, les deux mères mirent leurs capuchons. Jean était déjà débarrassé de sa robe et enveloppé dans un manteau, on ajouta un châle au petit paletot de Marie et tout le monde se prépara à s'endormir.

Tout le monde, excepté la petite fille. Elle avait à cœur le bonheur de Phanor et ne pouvait prendre son parti de laisser le pauvre chat passer la nuit dans son panier, sans nourriture et sans consolation. « Il aura trop peur pour manger, » avait dit la grand'mère ; mais Marie n'y croyait qu'à demi. Phanor refuser du poulet, cela ne s'était jamais vu. Elle n'attendait que le moment.

Mme Derville s'était assoupie, fatiguée par la longue journée d'efforts et d'émotions ; le pâle visage de Mme André était penché sur Jean, et Marie, qui s'était accroupie au fond de la voiture, se crut sûre que sa mère sommeillait aussi. Le panier de Phanor reposait à côté d'elle, les adroites mains de l'enfant eurent bientôt dénoué la corde qui retenait le couvercle ; le beau chat gris couché en rond leva lentement la tête, il aperçut sa petite maîtresse et commença à ronronner doucement, puis il se souleva sur ses pattes, fit le gros dos, et il allait sauter, lorsque Marie le saisit vivement, referma d'une main le couvercle du panier et cacha le chat sous son châle ; ce fut l'affaire d'un instant, personne n'avait rien vu. Marie s'était remise à sa place, la grand'mère dormait toujours, et la petite fille triomphait tout bas, car la faim avait vaincu la peur et Phanor mangeait son poulet avec cette délicate négligence qui caractérise les chats de bonne maison. Malheur à qui eût voulu lui ravir son souper !

Tout à coup, à l'autre extrémité de la voiture, une petite tête se montra sous un manteau, languissamment d'abord, et comme pour faire bonne garde ; un cri, trois bonds, et tous les voyageurs se réveillèrent en sursaut, effrayés, et ne sachant de quoi il s'agissait. Phanor avait échappé aux bras de Marie et courait le long des filets en jurant et en miaulant ; une petite levrette, debout sur un des accotoirs, aboyait de toutes ses forces contre l'ennemi traditionnel de sa race. Jean s'était réveillé et criait, le tumulte était au comble, toutes les têtes étaient aux portières dans les compartiments voisins. Marie, montée sur les coussins, appelait Phanor, sans oser approcher la main du chat en furie. Plusieurs voyageurs, dans diverses voitures, avaient sonné la cloche d'alarme ; le chef du train circulait le long des wagons. « Là ! là ! criait-on, et tout le monde désignait le théâtre du tumulte. — On tue un homme ! bien sûr ! — Non, quelqu'un est mort subitement. — C'est une femme qui se trouve mal. » L'employé arrivait à la portière. Tous les voyageurs s'éclatèrent de rire en l'apercevant.

Mme Derville, réveillée en sursaut comme le reste de ses compagnons, avait sur-le-champ compris la scène qui se passait sous ses yeux. Marie

avait désobéi et relâché Phanor ; une autre personne avait eu la même indulgence pour son chien, les deux ennemis s'étaient devinés ou sentis réciproquement, et la lutte s'était engagée. Marie était rouge de honte et d'effroi, lorsque sa grand'mère lui mit subitement la main sur l'épaule : « Assieds-toi, tuas fait assez de sottises, » dit sévèrement Mme Derville ; puis, montant sur les coussins à la place de sa petite fille, elle saisit sans hésiter le chat qui se défendait des griffes et des dents, le fourra dans son panier, attacha les ficelles, puis se tournant vers la maîtresse de la levrette : « Si vous voulez en faire autant, Madame, dit-elle, nous aurons quelque chance de dormir tranquilles. » Mme André avait laissé agir sa belle-mère, elle avait assez à faire de calmer Jean qui criait comme un désespéré.

Le chef du train était fort en colère, tous les voyageurs avaient été effrayés, le mécanicien avait dû employer le frein pour ralentir le mouvement de la machine, il parlait d'amendes, de la prison même, et s'empara sans rémission de la petite levrette qui fut aussitôt logée dans la cage destinée à ses pareils. Sa maîtresse était désolée, elle avait presque envie de tenir compagnie à sa favorite : « Les cages sont trop petites pour les dames, » dit amèrement l'employé trop irrité pour conserver sa politesse accoutumée. Le panier de Phanor fut lié d'une double corde. « A la première station, j'y apposerai le cachet de la compagnie, dit sévèrement le chef du train, cela empêchera peut-être Mademoiselle de toucher à ce qui ne la regarde pas. » La colère de l'employé faillit étouffer le repentir de Marie ; elle se redressait déjà avec dignité, rouge et offensée, mais elle rencontra les yeux de sa grand'mère et vite elle baissa la tête. Le silence se rétablit, mais la bonne harmonie avait disparu parmi les voyageurs ; la dame qui avait perdu sa chère petite compagne de route ne voulait pas reconnaître qu'elle avait eu les mêmes torts que Marie, plus grands peut-être, puisque le chemin de fer pourvoit au transport des chiens et non à celui des chats. « Je ne suis pas une enfant ! » dit-elle avec mépris à « l'ami » de la petite fille qui essayait de la défendre. « Raison de plus pour vous conduire sensément, » repartit son interlocuteur. Au petit jour la dame quitta le wagon « pour se rapprocher de son chien, » dirent les autres voyageurs. Marie calmée et rendue au bon sens avait compassion de la petite chienne et de sa maîtresse : « Si cette pauvre petite levrette meurt de froid, ça sera ma faute, » pensait-elle ; et les larmes qu'elle avait réussi à retenir jusqu'alors commençaient à couler silencieusement sur ses joues. « Si je pouvais demander pardon à la

dame ! » Elle ne parvenait à se consoler qu'en mettant la tête à la portière pour juger de la température.

« Heureusement nous sommes en été, » pensait-elle. Mme Derville n'avait dit à sa petite-fille que quelques mots sévères sur sa désobéissance, infiniment plus que sur les ennuis qui en avaient été la conséquence ; Mme André, dont les gronderies étaient souvent plus prolongées, sommeillait encore et s'occupait de Jean lorsqu'elle ouvrait les yeux ; mais la grand'mère n'avait pas parlé des égratignures et des morsures qui avaient payé sa vaillante capture du coupable chat. Lorsqu'il fit grand jour, Marie s'aperçut de l'état des mains de Mme Derville, un mouchoir couvert de sang les enveloppait encore, mais au premier coup d'œil la petite fille se mit à fondre en larmes. « O grand'mère, grand'mère ! sanglotait-elle, c'est ma faute, je vous ai désobéi, et c'est parce que j'ai été sotte que vous avez si mal aux mains ! » Mme Derville riait. « Le fait est que toutes ces écorchures te revenaient de droit, dit-elle, mais heureusement tu as été trop prudente pour approcher Phanor dans sa terreur. Il aurait pu te sauter aux yeux ! — Et vous, grand'mère ? insistait Marie. — Oh ! moi, mes vieux yeux ne craignent plus rien. »

Marie pleurait toujours quand on arriva à la gare ; Mme Derville avait vainement essayé de mettre ses gants, tant ses mains étaient enflées et douloureuses ; sa petite-fille était humiliée à la pensée que tout le monde apprendrait de suite l'aventure. « On vous demandera ce que vous avez, » répétait-elle tout bas ; et ce fut les yeux gonflés et le visage altéré par les larmes que Marie descendit à la petite station près de laquelle se trouvait Brucourt. « Une jolie fille à présenter à nos cousins ! » disait Mme Derville. Marie se cacha dans un coin de la carriole envoyée au-devant d'eux, et mit sa tête dans ses mains. Elle n'avait pas encore relevé les yeux, lorsqu'un cri partit à la fois des lèvres de sa mère et de sa grand'mère. « La mer ! » s'écriaient-elles.

C'était la mer, en effet, bleue, calme, majestueuse, se déroulant à l'infini sous le vaste horizon ; la mer dans sa variété uniforme et son immense solitude. Ce fut la première pensée qui saisit Marie en apercevant cet Océan dont elle avait si souvent entendu parler, qu'elle n'avait jamais vu. « Comme le vaisseau de papa doit être petit quand il est tout seul là-dessus ! » dit-elle bien bas à sa grand'mère. Mme Derville tressaillit ; cette fois, ce fut sa belle-fille qui rappela en face de l'inquiétude toujours présente les seules assurances efficaces : « C'est moi, n'ayez point de peur ! » La vieille

femme lui jeta un regard d'affection. « Vous avez raison, Jeanne, c'est le Seigneur qui marche sur les eaux avec notre André, il est en sûreté sous sa garde. » Timide et réservée, Mme André parlait rarement de ses sentiments religieux ; ils s'étaient d'ailleurs fort développés depuis quelques mois. La séparation et une constante anxiété avaient fait leur œuvre ; la naissance de Jean avait fait renaître la confiance dans le cœur de la mère affligée, de la femme éloignée de son mari. « Sans Dieu, je serais morte, » disait-elle plus tard. Marie regardait toujours la mer, cherchant des yeux les petites barques qui la sillonnaient au large. La pieuse foi de sa mère et de sa grand'mère avait calmé son premier mouvement d'effroi, mais elle ne pouvait s'empêcher de répéter tout bas la vieille chanson des pêcheurs que son père lui avait naguère apprise :

Ma barque est si petite et la mer est si grande !

L'enfant n'avait jamais compris la supplication contenue dans ces paroles comme elle la comprenait maintenant.

Mme Derville ne contemplait plus la mer. On avait quitté le voisinage du chemin de fer, qui n'existait pas autrefois quand la vieille femme était une jeune fille et qu'elle vivait à Brucourt. On cheminait lentement sur une route neuve qu'elle ne connaissait pas non plus ; mais les morceaux de granit gris entassés au bord du chemin pour réparer les ornières, et dont on retrouvait les sombres nuances sur les rares maisons semées çà et là clans la campagne, les oasis de verdure formées par les groupes de pommiers ou de vieux poiriers dans les enclos, les sentiers couverts qui donnaient parfois sur la route et qui s'entr'ouvraient à peine pour laisser passer quelques piétons, le bétail épars dans les herbages, tout parlait à ses souvenirs, tout réveillait en elle le sentiment de la patrie, elle redevenait jeune, enfant même, elle revoyait la maison paternelle et le coin du jardin où le jeune militaire qui était devenu son mari était venu pour la première fois s'asseoir auprès d'elle ; il lui semblait que ses parents, son père, le brave cultivateur si fier de sa fille unique au milieu de ses six garçons, sa mère aux cheveux blanchis avant l'âge, courbée par les fatigues d'une vie laborieuse, allaient l'accueillir par leur tendresse, ses yeux brillaient et se remplissaient de douces larmes. Marie avait fini par regarder sa grand'mère au lieu de contempler la mer, mais elle se taisait, comprenant vaguement l'émotion de

Mme Derville. « J'espère que nous serons bientôt à Brucourt, » pensait-elle. La Dauvre enfant était bien fatiguée.

On s'arrêta devant une maison assez grande, bâtie comme les moindres chaumières avec la pierre grise du pays ; l'aspect en eût été sévère si des plantes grimpantes, des lierres, des glycines, des bignonias n'eussent couvert la façade de leurs feuilles et de leurs fleurs ; deux bancs étaient placés devant la porte ; un étroit jardin qui s'étendait par derrière séparait seul la maison du grand chemin. « C'est là, » dit le conducteur.

Mme Derville n'avait pas besoin de cette indication ; elle savait depuis longtemps qu'à défaut de ses frères, morts ou dispersés, c'était un de ses cousins, celui auquel elle avait écrit, qui possédait la maison où elle avait été élevée ; elle savait où elle allait avant de quitter la Mivoie, mais elle n'avait pas deviné l'émotion qui lui remplissait le cœur au moment où elle aperçut les lieux si connus, toujours les mêmes, paisibles témoins de tant de changements parmi les hommes, les femmes et les enfants qui les peuplaient naguère ; elle se détourna et cacha sa figure dans son mouchoir ; Marie, effrayée, embrassait sa grand'mère. Mme André prit le commandement de la petite troupe ; elle avait vu à la porte le vieux cousin avec sa longue redingote, ses cheveux grisonnants et un peu longs, son air gauche et bon. A côté de lui, une petite femme active, aux yeux perçants, à la voix résolue, tendait déjà les bras à la jeune femme pour la débarrasser de son fardeau, mais Jean avait peur et s'accrochait au cou de sa mère. « Je descendrai bien si vous voulez me donner une chaise, » dit Mme André en souriant ; et comme la cousine faisait un pas pour parler à Mme Derville : « Ma mère est émue en revoyant la maison où elle a été élevée, dit-elle tout bas, si vous vouliez bien lui donner quelques instants pour se remettre. » La bonne cousine Eulalie, comme elle demanda tout de suite à être appelée, comprit à demi-mot et entra dans la maison avec Mme André qui portait toujours Jean. Le vieux cousin, savant excellent, constamment occupé d'une grande histoire du Cotentin, était resté en contemplation devant Mme Derville, toujours assise dans la carriole, Marie à ses pieds. Le jardinier, qui avait servi de cocher, dételaït imperturbablement le cheval. « Mon mari ne la dérangera pas, » dit la cousine Eulalie en accompagnant Mme André dans la maison.

Elle se trompait. Lorsque le cheval et le cocher eurent disparu, le savant s'approcha de la carriole et, tendant la main à Mme Derville, il lui dit à demi-voix : « Tous ceux que vous ne retrouvez pas ici y ont laissé leur

trace, et la vieille maison vous attend. » En même temps il repoussait doucement Marie comme pour faire place à sa grand'mère. Celle-ci tressaillit, elle s'arracha à ses souvenirs : « Vous avez raison, dit-elle, comme si elle continuait une conversation commencée, et nous savons que nous les retrouverons, vous et moi, bientôt. » Le savant fit un signe affirmatif, puis sans rien dire il approcha la chaise qui avait déjà servi de marchepied à Mme André. Marie avait bondi hors de la carriole, elle allait entrer dans la maison, mais elle s'arrêta pour attendre sa grand'mère, la vieille femme descendit lentement et comme dans un rêve ; en franchissant le seuil de la maison, elle ouvrit elle-même la porte de la salle à manger sans demander son chemin. « Elle sait bien que rien n'est changé, dit le cousin qui suivait Marie et qui devina l'étonnement de l'enfant : tout est à la place où elle l'a connu autrefois, et quand il a fallu changer le papier qui s'était moisi sur les murailles, ma bonne femme en a acheté un tout pareil, elle sait que j'aime ce que j'ai vu toute ma vie. »

Mme Derville avait retrouvé son calme dans ces lieux familiers qu'elle croyait n'avoir jamais quittés. Elle avait pris Jean des bras de sa mère épuisée, et se tournant vers la maîtresse de la maison : « Eulalie, dit-elle, puisque vous avez la bonté de nous recevoir quelques jours, faites coucher Jeanne et les enfants qui n'en peuvent plus. » Mme André protestait faiblement, mais elle ne pouvait démentir les assertions de sa belle-mère. On était en voyage depuis trente-six heures, son enfant n'avait pas quitté ses bras, elle avait à peine la force de se soutenir, lorsque la cousine Eulalie, Mme Brémond, l'emmena sans autre réflexion, dans une grande chambre, un peu nue, avec des meubles bien antiques, des rideaux étroits en vieille cretonne jaune, un vieux petit tapis en tapisserie sur le carreau, devant le lit déjà découvert et présentant ses oreillers blancs et ses draps parfumés de lavande aux membres fatigués de la voyageuse. Une demi-heure plus tard, Jean et sa mère dormaient paisiblement, Marie avait fait quelque résistance : « On ne me couche jamais quand il fait si grand jour, » disait-elle, puis elle rougit en se rapprochant de sa grand'mère, « seulement quand j'ai été méchante, ajouta-t-elle plus bas ; je n'ai pas été méchante, n'est-ce pas, grand'mère, pas assez méchante pour me coucher ? » Et elle regardait avec remords les mains griffées de Mme Derville.

« Tu n'as pas été méchante, et tu ne vas pas l'être, car il faut te coucher de suite, » dit celle-ci d'un ton décidé, mais en souriant ; elle s'était levée pour accompagner la petite fille dont on avait placé le lit dans sa chambre ;

et elle répondait gaiement aux questions de M. Brémont sur sa fatigue à elle : « Moi, comment voulez-vous que je sois fatiguée dans cette maison-ci ? Il me semble que j'ai quinze ans. » Mais tout en parlant, elle s'appuyait contre la table, et Marie, qui tenait sa main, tira vivement une chaise qui se trouvait à sa portée. « Grand'mère est malade ! » dit-elle avec effroi.

Quelques instants suffirent pour dissiper le malaise de la vieille femme, épuisée par les fatigues et les émotions, mais elle ne put résister aux prières de son hôtesse et aux insistances de Marie. « Grand'mère, couchez-vous, couchons-nous, soyez bonne aussi ! » Mme Brémont fit apporter du bouillon ; et bientôt après toutes les Voyageuses reposèrent paisiblement sur leur oreiller. « Ceci est ma chambre de jeunesse, dit Mme Derville en y entrant, voilà encore les silhouettes de mon père et de ma mère, et elle montrait à Marie les petits profils noirs, seuls portraits qui fussent autrefois à la portée des pauvres bourses. — Était-ce ressemblant ? demanda Marie ; — Je le pensais jadis, » dit la vieille dame qui ne retrouvait plus là le souvenir des traits Chéris. Marié se garda bien de le dire, mais elle pensait tout bas : « J'espère que non ; mon arrière-grand-père et mon arrière-grand-mère auraient été trop laids. »

« Eh bien, Eulalie, nous souperons donc tout seuls, dit M. Brémont comme sa femme entrait dans la salle basse où ils se tenaient toujours ensemble, et qui servait de cabinet au savant. — J'ai fait tout de même rôti le poulet, dit la soigneuse maîtresse de maison. Si elles se réveillent, elles mangeront bien un morceau. J'en réponds pour Marie.

— Cette petite est trait pour trait le portrait de sa grand'mère quand elle était enfant, dit le cousin ; pauvre Ernestine ! comme elle était jolie à vingt ans ! »

Ce nom d'Ernestine que personne ne lui donnait plus depuis tant d'années, sauf le mari qu'elle venait de perdre, était une des choses qui avaient ému Mme Derville en arrivant à Brucourt.





CHAPITRE V. — L'installation à la Grange. — Heureux débuts.

« Je suis pressée de m'installer, Eulalie, » dit, le lendemain matin, Mme Derville tout à fait remise des fatigues du voyage. Sa belle-fille était pâle encore, et on n'avait pu réussir à réveiller Marie ; mais la vieille dame, plus robuste que la jeunesse, disait-elle, avait rejoint sa cousine dans le jardin. Toutes deux assises sur le banc devant la maison, écossaient des pois tout en causant. « Dites-moi ce que vous avez fait pour moi, je sais déjà que vous avez trouvé une maison, j'irai lavoir après le déjeuner.

Mme Brémont rougit légèrement. « La maison ne m'a pas donné grand peine à trouver ; il y a deux ans que Michel a acheté la vieille Grange, il n'a jamais voulu y mettre personne, et quand votre lettre est arrivée, il a dit tout de suite : « C'est l'affaire d'Ernestine, à côté de l'église, au milieu du bourg, » et nous y avons fait mettre vos meubles à mesure qu'ils sont arrivés. »

Mme Derville ne répondit pas, elle craignait de succomber de nouveau aux émotions qui l'avaient agitée la veille. La vieille Grange était le bien de sa mère, elle y avait visité naguère ses grands-parents ; si elle s'était mariée dans le pays, c'était à elle que devait revenir cette demeure de la famille ; elle serrait la main de Mme Brémont. « Michel a raison, dit-elle enfin, je suis digne d'habiter là. Vous fixerez le loyer.

— Nous avons le temps de parler de cela, dit la cousine, consolée par la satisfaction de Mme Derville des ennuis que lui avait causés naguère la répugnance de son mari à louer la vieille Grange. D'ordinaire, et dans le courant habituel de la vie, le savant laissait à sa femme une entière liberté, elle gouvernait les affaires comme elle l'entendait ; mais lorsqu'il lui prend fantaisie d'être entêté, disait quelquefois Mme Brémont en colère, personne ne l'est comme lui. C'est un bonheur que toutes les terres de la vieille Grange soient affermées, vous n'auriez su qu'en faire ; il n'y a que le jardin avec la maison, je l'avais fait cultiver au printemps, il est en plein rapport.

— Si nous réussissons, dit gaiement Mme Derville, ce qui sera grâce à vous et à Michel, j'aurai besoin d'une cour pour mettre une vache et laisser jouer les enfants, mais nous penserons à cela plus tard. Je vais jusqu'à la vieille Grange, je retrouverai bien mon chemin, et je serai là pour le dîner. » Mme Brémont ne résista pas, elle avait fort à faire clans la maison et elle comprenait le besoin de solitude de la vieille femme ; Marie, qui était enfin prête, partit seule avec sa grand'mère.

La maison de M. Brémont se trouvait un peu en dehors du bourg, mais on entrait bientôt dans la principale rue ; les maisons grandes ou petites, régulièrement bâties en pierres grises, paraissaient tristes aux yeux de Marie, habituée aux briques rougeâtres ou aux façades blanchies comme la Mivoie. Point d'espaliers sur les murailles, peu d'arbres dans les petits jardins, beaucoup de fleurs cependant sur le rebord des fenêtres, et à toutes les éclaircies, à tous les coins de rue, la mer qui scintillait sous les rayons du soleil.

« C'est pour cela qu'il n'y a pas tant de verdure de ce côté-ci du bourg, expliquait la grand'mère, l'air de la mer mange tout, il n'y a que le granit qui résiste ; de l'autre côté, là où il y a une petite vallée, tu verras comme tout est vert et riant. — Je crois que j'aimerai la mer encore mieux que les arbres, pensait Marie, et j'espère que les fenêtres de notre maison donneront de ce côté-là. »

L'espérance de Marie devait être réalisée ; sans doute le fondateur de la vieille Grange avait dû être un ancien marin qui ne pouvait se séparer entièrement de l'élément sur lequel il avait vécu tant d'années ; il avait construit sa maison sur une petite éminence, et la plupart des fenêtres s'ouvraient du côté de la mer. C'était une cause de difficultés pour louer la maison, les habitants de Brucourt préféraient la vue de la vallée. « Ce n'est pas comme si nous étions des pêcheurs, » disaient-ils, avec un profond

mépris pour le petit village parsemé sur la plage ; là les habitants n'avaient d'autres ressources que leurs filets.

Personne ne reconnaissait Mme Derville, et elle ne reconnaissait personne ; quelquefois elle montrait à Marie une vieille maison où elle avait joué naguère, une boutique où elle achetait avec sa mère ; elle retrouvait même sur les enseignes des noms familiers, mais les enfants avaient succédé aux parents et les enfants des enfants les avaient remplacés à leur tour depuis qu'elle n'était revenue à Brucourt, son père et sa mère étant morts peu après son mariage ; les doux souvenirs de la veille avaient fait place à une amère tristesse, la grand'mère devenait de plus en plus silencieuse ; lorsqu'on arriva devant la vieille Grange, Marie poussa un soupir de soulagement. « Nous voilà chez nous ! » dit-elle.

La clef grinça dans la serrure, on entra, et Mme Derville recula d'étonnement ; au lieu du désordre et de l'encombrement qu'elle attendait, une espèce d'organisation s'offrait déjà à ses regards. La petite salle semblait prête à recevoir la famille ; la vieille table à manger de la Mivoie était au milieu avec sa toile cirée, les chaises étaient rangées contre la muraille, les carreaux étaient vernis, le poêle de porcelaine brillant de propreté, des rideaux blancs s'étaient étalés aux fenêtres ; dans les chambres les lits nécessaires étaient montés. Tout le mobilier de la Mivoie avait devancé les voyageuses, on avait vécu d'emprunt pendant les derniers jours. « Vous feriez mieux de vendre vos meubles, » avait dit le vieux notaire, mais Mme Derville s'y était absolument refusée. « Ils ne sont pas à la mode, avait-elle dit, on les payerait à peine, et je me sentirais perdue si mon vieux secrétaire n'était pas sous mes yeux, en face de ma vieille commode. » Les pénates de la grand'mère étaient déjà installés dans sa chambre comme s'ils ne l'avaient jamais quittée. C'était dans les chambres destinées « aux pensionnaires », comme disait majestueusement Marie, que s'élevait la pile des malles auxquelles on n'avait pas touché ; mais la désolation de l'arrivée avait été épargnée à Mme Derville : elle s'assit dans son vieux fauteuil, près de la fenêtre de sa chambre, le cœur rempli de reconnaissance ; Marie courait, descendait, explorant la maison tout entière. Le jardin est aussi bien arrangé que les chambres, revenait-elle dire en sautant de joie, il y a un puits, il faudra le couvrir, les pensionnaires tomberaient dedans ! — Et Marie ? demanda Mme Derville. — Oh ! moi, je ferai attention. Il y aura beaucoup de poires et aussi des pommes, ça sera pour le goûter des petites filles ; la cuisine est arrangée, grand'mère, toutes les casseroles sont

accrochées au mur ; comme ma cousine Eulalie s'est donné de la peine ! Nous n'aurons presque plus rien à faire ! — Sois tranquille ; » et Mme Derville se leva pour suivre l'enfant dans ses investigations. En regardant par la fenêtre, en face de la mer, la grand'mère avait repris courage pour sa lourde tâche, elle avait remis son fardeau entre les mains de Dieu, et ce fut en souriant qu'elle répondit aux questions de Marie. « Qui est-ce qui fera la cuisine ? — Moi, tant que nous n'aurons pas ces fameuses pensionnaires sur lesquelles tu comptes, tant. » Marie était un peu choquée. « Mais vous y comptez bien aussi, grand'mère, et vous ne ferez pas toujours la cuisine ? — J'espère que non. » Mais Marie se disait : « Je ne mangerai que du pain ou bien je demanderai à grand'mère de m'apprendre à faire la soupe. Ça la fatiguerait trop d'être toute la journée devant le feu comme Séraphine. » Le besoin du dévouement étouffait heureusement le mouvement de vanité dans le cœur de la petite fille.

« Il y a un puits, il faudra le couvrir, les pensionnaires tomberaient dedans ! »



Il était presque midi, il fallut s'arracher aux délices de la vieille Grange pour reprendre le chemin de la « maison au père Brémont », comme tout le monde appelait encore la demeure du savant auquel on faisait cependant l'honneur du *Monsieur*. Il est riche à milliers, disait-on, sa dame lui a apporté de la fortune, et il a lu plus de livres que tout le pays mis ensemble. Il y en a partout chez lui. » La dénomination de la maison remontait encore au temps où elle était habitée par le vieux cultivateur, père de Mme

Derville, et ce nom de père Brémont faisait battre le cœur de sa fille, vieille à son tour.

Le dîner était prêt, Mme Brémont sortait de la cuisine ; elle avait donné un coup de main à sa servante Coralie, un peu ahurie par l'arrivée de tant d'hôtes dans la maison si calme d'ordinaire. Marie se jeta dans ses bras, et l'embrassa avant que la pauvre cousine eût le temps de se reconnaître. « O cousine, que vous êtes bonne ! criait-elle, et comme notre maison est bien arrangée ! » Puis sans attendre de réponse ni le baiser de retour, elle courut dans l'escalier, sa mère descendait lentement avec Jean : « Maman, si vous saviez, cousine a tout déballé, presque tout ; il n'y a plus que douze caisses, je les ai comptées, les lits sont placés, les rideaux sont mis, il y a une table et des chaises dans la salle à manger, et les casseroles sont accrochées dans la cuisine ! c'est si joli, nous pourrons aller tout de suite chez nous, et on voit la mer ! »

Mme André comprenait à peine les transports de sa fille ; elle n'eût jamais accompli le bienveillant travail de Mme Brémont, non par paresse, mais par timidité et de crainte de se tromper sur les désirs d'autrui ; la cousine Eulalie lut son étonnement dans son regard. « Je vous demande pardon, » dit-elle vivement, car elle était moins à son aise avec la jeune femme qu'avec Mme Derville.

« J'ai peut-être été bien indiscrete en faisant ouvrir vos malles, mais je n'ai touché qu'au mobilier, et j'espérais vous éviter ainsi un peu de fatigue et d'ennui.

— Je dis comme Marie, » dit Mme André, honteuse d'avoir laissé percer son premier mouvement, « vous êtes trop bonne, et vous nous avez soulagées d'un grand fardeau ; je ne saurais vous dire combien je redoutais l'arrivée dans cette maison inconnue avec tout à faire, et personne pour nous aider. Je me voyais déjà enfermant par mégarde mon petit Jean dans une vieille caisse. »

Tout le monde se mit à rire ; Jean, voyant qu'il était question de lui, se crut obligé de crier ; Mme Derville n'avait pas longuement remercié sa cousine, seulement en entrant elle lui avait serré la main : « Vous savez que j'en aurais fait autant pour vous, » avait-elle dit. M. Brémont, qui se trouvait là, n'avait pas laissé à sa femme le temps de répondre. « Ce que vous ne savez pas, vous, c'est combien elle s'est amusée à la vieille Grange ! Je ne pouvais plus la retenir ici, c'est tout au plus si elle me donnait à manger ! » Huit jours plus tard, les plaintes du pauvres avant

recommençaient ; Mme Brémont, active, entendue, connaissait à fond toutes les ressources du bourg comme de la maison, était naturellement devenue la cheville ouvrière de l'installation nouvelle. « Tout est fini ! » dit-elle un soir en rentrant chez elle, et elle s'assit épuisée de fatigue sur la première chaise qu'elle rencontra, « il n'y a plus un clou à mettre, le notaire et le percepteur peuvent envoyer leurs filles demain à la vieille Grange, si cela leur convient. Leurs chambres sont prêtes. — Et moi, puis-je envoyer chercher ma femme ? demanda malicieusement M. Brémont.

— Tais-toi donc, et elle riait comme lui ; je te conseille de te plaindre, il y a des pots de crème à souper ! »

Les pots de crème étaient la faiblesse de M. Brémont.

Une semaine ne s'était pas passée, que le notaire et le percepteur avaient promis d'envoyer leurs filles à « la nouvelle pension », et les enfants se rengorgeaient d'avance parmi leurs petites compagnes qui suivaient modestement l'école du village, mais ce premier succès ne suffisait pas à Mme Derville. Je veux commencer avec six élèves au moins, » avait-elle dit ; « pour consacrer notre temps aux enfants, pour être en état de prendre une servante, il faut un nombre suffisant de petites têtes autour de la table. » On rédigea un prospectus, c'était au nom de Mines Derville qu'était fondé « rétablissement ».

« Je fournis la garantie de l'âge et vous celle de la science, » disait Mme Derville à sa belle-fille ; et quand celle-ci se récriait modestement : « Vous savez bien que sans vous je n'aurais pu rien faire, puisque vous avez tous vos diplômes, et que je n'aurais pu apprendre aux enfants, qu'à lire, à écrire, à compter et à prier Dieu ! »

Marie ouvrait de grands yeux à cette brève énumération des talents de sa grand'mère, mais elle n'était pas plus étonnée que ne l'avait été Mme André, le premier jour où elle avait découvert qu'elle était véritablement nécessaire au succès de l'entreprise de sa belle-mère. « C'est vrai, » avait-elle pensé, « il faut au moins mon nom et mon diplôme ; comme mon père a bien fait de me faire passer mes examens ! Maman ne voulait pas, elle disait que c'était du temps perdu ! Maintenant, cela nous donnera au moins un toit ! » Les ressources que le capitaine avait laissées à sa femme, les seules dont il pût disposer, suffisantes à la Mivoie, dans la maison paternelle, ne pouvaient couvrir les dépenses de la mère et des deux enfants sous un toit étranger. « Ce n'est pas seulement pour aider ta mère que je vais travailler,

mon ami, » avait écrit Mme André à son mari, « c'est aussi pour nos enfants. »

Mme Brémont s'était mise en course dès que ses cousines lui avaient exposé leurs désirs. « Six enfants, dites-vous ? Je les trouverai si elles sont dans le pays ; après tout il s'agit seulement d'en trouver trois autres, puisque le bourg nous fournit les trois premières. » Et elle se disait tout bas : « Si la pension ne réussit pas, nous en serons quittes pour les garder tous chez nous jusqu'au retour du capitaine ; c'est ce que Michel voudrait faire de suite. » Mme Brémont n'était pas aussi pressée que son mari de se charger ainsi d'une hospitalité longue et coûteuse ; d'ailleurs, elle sentait bien que Mme Derville n'y consentirait jamais.

Le vieux cheval fut attelé à la vieille carriole, et un petit gamin de dix ans, fils du jardinier, s'installa seul à côté de sa maîtresse pour tenir le cheval pendant ses visites. Mme Brémont conduisait elle-même à la mode des femmes normandes, et le coursier n'était pas fougueux. Il connaissait d'ailleurs tous les petits chemins et les fermes du pays devant lesquelles il s'arrêtait d'ordinaire, et n'entrait en lutte avec ses conducteurs que lorsqu'on voulait le faire passer devant une porte hospitalière. « Je ne vais pas commander des volailles ou des œufs, » disait de temps en temps Mme Brémont au récalcitrant animal, « je vais chercher des petites filles, c'est chez les propriétaires qu'il faut s'arrêter. » Le cheval avait bien de la peine à comprendre ; il fallait un coup de fouet pour le décider à se mettre en marche.

Mme Brémont avait semé la discorde dans bien des ménages, en engageant les parents à envoyer leurs filles clans « l'établissement de Mmes Derville », ses cousines ; la mère est une maîtresse femme, la belle-fille a été élevée par son père, professeur au lycée Henri IV, et elle est savante ! Elle a passé tous ses examens ! Savante comme M. Brémont ? » Sa femme secouait la tête. « Pas tout à fait, ce serait beaucoup pour des filles. — Tant mieux, se disaient les bonnes dames, je n'aimerais pas à voir ma Bertheres sembler à M. Brémont, il a toujours l'air dans les nuages ! » Dans certaines maisons le père était séduit par le voisinage ; la considération que possédaient M. et Mme Brémont agissaient aussi en faveur de leurs cousines, quelquefois les mères seules désiraient donner à leurs filles une éducation distinguée ; « elles en sauront toujours bien assez, on apprend très-bien à l'école, » disaient les pères récalcitrants et un peu effrayés du prix, cependant bien modeste, de la pension. « On ne peut pas nourrir une

enfant pour rien, » ripostaient les mères, « et il faut payer l’instruction ; je ne veux pas que toutes les filles du pays soient savantes et que la nôtre reste une bête. — L’enfant ne coûte rien à nourrir ici, et elle ne sera pas plus bête pour ça quand elle ne jouera pas du piano et qu’elle n’apprendra pas l’anglais, » soutenaient les cultivateurs. Ils étaient battus presque partout, car les vœux des filles secondaient ceux des mères ; à dix lieues à la ronde, on parlait dans toutes les maisons « riches » de la nouvelle pension de Brucourt.

L’installation était complète maintenant à la nouvelle Grange. Les armoires de la Mivoie contenaient des trésors de linge qui avaient évité, en grande partie, les dépenses ordinaires d’un établissement d’éducation ; chaque enfant devait fournir son lit, son couvert, ses serviettes de toilette, et la vieille maison offrait à chaque étage des placards, des cabinets, des recoins inattendus qui avaient permis d’arranger commodément les étagères et les porte-manteaux nécessaires aux élèves. Mme Derville montait, descendait, organisait, plantait des clous et des patères ; Marie la suivait comme un petit chien, car les efforts de Mme Brémont avaient été couronnés de succès ; huit enfants de sept à douze ans devaient entrer en classe à la fin des vacances. On venait d’arrêter une cuisinière, brave fille, recommandée par « ma cousine Eulalie », dont l’existence un peu monotone dans son incessante activité était transformée depuis l’arrivée de Mme Derville. La grand’mère installait la servante et commençait à la mettre au fait de ses devoirs divers. Marie disait : Moi, je tiendrai Jean quand maman sera trop occupée. » Elle avait été très-désappointée en apprenant qu’il n’y aurait au début aucune élève plus jeune qu’elle. « Je ne serai bonne à rien, alors ! » avait-elle dit à sa grand’mère dans le premier moment de découragement ; mais l’entrain et la confiance ordinaires à la petite fille avaient repris le dessus. « Je trouverai bien quelque chose à faire, quand ce ne serait que de faire réciter les leçons ; avec le livre, je ne pourrai pas me tromper. » Marie se voyait déjà installée dans une classe en qualité de sous-maîtresse. « Neuf enfants pour commencer, ce n’est pas mal, » disait Mme Derville à sa belle-fille, deux jours avant l’ouverture des classes. « Je n’en voudrais pas davantage pour nos débuts. » Mme André releva la tête, elle était plongée dans ses livres, repassant avec anxiété tout le système d’études que lui avait fait suivre son père et cherchant à décider ce qu’elle pouvait enseigner et ce qu’il fallait laisser de côté, dans l’éducation des bonnes petites campagnardes. « Neuf, ma mère ? Avez-vous

reçu une nouvelle demande d'admission ? » La grand'mère se mit à rire. « Est-ce que vous oubliez Marie ? » demanda-t-elle. Sa belle-fille riait aussi. « Marie a pris un rôle si important depuis qu'il est question des élèves, dit-elle, que je me figurais presque son éducation achevée. — Elle ne sait pas écrire ! » Et Mme Derville riait toujours. « Elle ne fait pas les soustractions sans faute. — Et elle commence à peine l'anglais. »

Si Marie s'était trouvée là, comme elle eût été mortifiée en entendant sa mère et sa grand'mère ! Pauvre petite ignorante, qui se croyait en mesure d'aider à instruire les autres ! Heureusement pour elle, le sommeil la mettait à l'abri de cette humiliation ; Jean avait pris la bonne habitude de s'endormir tout seul dans son berceau où sa mère le déposait les yeux grands ouverts, et Marie se couchait de bonne heure pour éviter de le réveiller. Les deux petites couchettes étaient enveloppées dans les larges rideaux du lit de Mme André. « Le soir est mon meilleur moment, écrivait-elle à son mari ; quand j'ai les enfants près de moi et que je puis penser à toi en paix, je suis presque heureuse. Je ne le serai véritablement que dans deux ans. » Le capitaine ne souffrait pas de l'absence comme sa femme, sa frégate était superbe, il avait pu toucher déjà à plusieurs points des côtes de Chine. Ses lettres étaient remplies de récits curieux et intéressants, mais sa femme y cherchait en vain des conseils et des directions. « Avec six mois de date entre la demande et la réponse, quels avis pourrait-on donner ? disait le marin ; je me fie à toi et à ma mère. » Cette confiance implicite était la seule consolation de Mme André, toujours effrayée du parti qu'elle avait pris sans le consentement de son mari. « Que pouviez-vous faire, d'ailleurs ? lui répétait sa belle-mère, vous ne pouviez rester à la Mivoie puisqu'elle n'était plus à nous : c'est à moi et non aux murailles que votre mari vous avait confiée. » La jeune femme était trop heureuse de pouvoir obéir à quelqu'un, elle se laissait guider par sa belle-mère. « Je dis neuf enfants, je pourrais dire que j'en ai dix, » pensait quelquefois la vieille femme impatientée par la timidité de Mme André ; mais elle se reprochait aussitôt son injustice : « Si j'avais affaire à un mauvais caractère, à une étourdie, à une orgueilleuse, que serais-je devenue ? » Et elle redoublait de tendresse envers sa belle-fille. Marie était quelquefois un peu jalouse. « Vous embrassez maman plus souvent que moi, » disait-elle.

Tout était prêt ; les lits des filles du notaire et du percepteur étaient déjà montés, on attendait le mobilier personnel des autres élèves ; la grande chambre du rez-de-chaussée où Mme Derville avait vu naguère les rideaux

à fleurs du lit de sa grand'mère était devenue une salle d'étude ; le « réfectoire », comme Marie appelait la salle à manger, se trouvait à côté ; on avait arrangé au premier un salon pour passer la soirée en commun. Je veux faire de ces petites filles des personnes civilisées, » disait Mme André lorsqu'elle était en train de causer et qu'elle racontait ses projets ; c'était elle qui avait réclamé le salon. « Elles n'auront jamais l'idée de l'ordre si elles voient seulement leur salle d'étude, nous leur apprendrons à se comporter en filles bien élevées. » Mme Derville souriait. On lui avait présenté plusieurs de ses élèves futures. « Je crois que nous aurons assez d'ouvrage, » pensait-elle ; mais elle se gardait bien de décourager sa belle-fille. « Moi, je tâcherai d'en faire des femmes, » disait-elle à Marie qui ne comprenait pas. « Mais ce sont des petites filles, l'aînée n'a que douze ans. — Des commencements de femme, alors, » répondait la grand'mère.





CHAPITRE VI. — La première élève. — Les talents de Céleste. Une autre grand'mère.

Mme Derville étaient à la porte de la maison ; une carriole portant deux femmes, une petite fille et un lit de fer avec un sommier et son matelas, venait de s'arrêter devant la vieille Grange. Mme André avait voulu retenir sa belle-mère au salon. « Dans les pensions, à Paris, dit-elle, la maîtresse attend toujours qu'on lui amène les élèves. — Restez dans le salon, ma chère, » avait dit gaiement Mme Derville, « je vais vous amener les élèves ; en fait c'est vous qui êtes la maîtresse de pension. » La jeune femme avait rougi, elle avait suivi sa belle-mère. Toutes deux tendaient la main pour aider les voyageuses à descendre, lorsque Mme Derville recula d'un pas et s'écria : « C'est toi, Florine ? » Une énorme femme, qui avait dû monter à grand peine dans la carriole où elle était assise sur une chaise, cria en même temps : C'est bien ça ; je vous le disais bien, c'est Ernestine ; » et elle faisait des efforts surhumains pour se relever. « Attends, maman ! » disait sa fille. Avec l'aide de Mme Derville, Florine parvint à mettre pied à terre ; elle était si essoufflée qu'il fallut la faire asseoir sur une chaise. « Il me fallait une chose comme ça pour me faire sortir de la maison, » disait-elle d'une voix entrecoupée ; « je voulais voir ma petite Céleste installée, mais je ne savais pas si bien faire ; Léonie soutenait que je me trompais, et que Mme Derville n'était pas Ernestine Brémont, bien sûr, bien sûr ! Ça me fait plaisir de te... de vous revoir !

— Et moi de te revoir ! » s'empressa de dire Mme Derville, pour couper court à l'embarras de son ancienne amie. Les deux filles et les deux petites-filles étaient oubliées, les grand'mères se regardaient ; Mme Derville lisait sur le front presque sans rides de Florine, sur son teint coloré, son énorme embonpoint, la vie paisible, facile et un peu matérielle qu'elle avait toujours menée ; Florine, autrement dit Mme Evrard, femme d'un grand marchand de bestiaux, mère d'une seule fille, avec un mari « bien tranquille » et une fortune toujours croissante, se demandait vaguement, sans bien comprendre son propre étonnement, pourquoi Ernestine était devenue si maigre et avait l'air si vieux ; « il n'y a que ses yeux qui sont comme autrefois, » pensait-elle. On commençait à causer, lorsque les deux petites filles, ennuyées d'être si longtemps négligées, vinrent se mêler à la conversation. Marie avait essayé de jouer le rôle de la maîtresse de la maison, mais Céleste n'avait pas répondu à ses avances, et Marie un peu rouge, un peu offensée, était venue se réfugier auprès de Mme Derville ; les deux mères exploraient la maison, Mme André expliquait tous les arrangements avec une simplicité franche, qui avait déjà gagné le cœur de la riche fermière. « Je n'ai plus peur de lui laisser Céleste, elle ne la maltraitera pas, et elle lui donnera assez à manger, » pensait-elle, en examinant la petite cuisine propre et bien arrangée, et la robuste servante qui se préparait à porter dans la salle à manger un plateau chargé de verres ; on avait décidé qu'il fallait offrir « une petite collation aux parents, » et le vieux vin qu'on avait trouvé dans la cave de la Mivoie avait été consacré à cette hospitalité nécessaire. « S'il en reste, ce sera pour les malades, » avait-on dit. Le tonneau de cidre destiné à la consommation ordinaire reposait déjà dans le caveau.

Mme Derville avait essayé de faire passer un petit examen à Céleste. Sais-tu lire ? » avait-elle dit à l'enfant ; la petite fille baissa la tête sans répondre. Elle lit dans le journal comme une grande personne, riposta fièrement la grand'mère ; je ne sais plus qui est-ce qui lira les meurtres quand j'aurai égaré mes lunettes. « Marie regardait la nouvelle venue avec étonnement ; on ne lui permettait pas de lire le journal. Mme Derville se promettait bien que Céleste ne lirait plus de meurtres ; elle reprit : As-tu commencé à écrire ? » L'enfant regardait toujours les fleurs de la robe de sa grand'mère, mais elle avait plongé la main dans une vaste poche de la vieille dame, et elle en tira un cahier un peu chiffonné, couvert de grosses lettres, qu'elle présenta à Mme Derville. « Ça n'est pas mal, nous pourrions bientôt passer au *moyen*, » dit la maîtresse avec bonté. Céleste rougit plus

fort, mais cette fois c'était d'orgueil et de plaisir. « Et je sais deux fables, » dit-elle d'une voix étranglée. Mme Derville se penchait pour mieux entendre. « Je sais deux fables : le Rat de ville et le Rat des champs, reprit la petite, et aussi le Renard et les raisins.

— A la bonne heure, récite-moi une fable ! » Céleste se laissa glisser des genoux de sa grand'mère et vint se placer devant Mme Derville, les bras pendants, les pieds en dehors, la tête de côté ; elle commença : « Autrefois le rat de ville.... » Un instant d'hésitation troubla l'enfant. Marie, qui ne la quittait pas des yeux et qui avait appris la même fable avant de quitter la Mivoie, murmura faiblement : « Invita le rat des champs. » Céleste saisit les premières paroles ; il ne lui en fallait pas davantage ; elle partit comme une bombe, avalant les mots, enfilant les vers les uns dans les autres, chantant chaque terminaison sur un accent aigu et faux qui faisait ouvrir de grands yeux à Marie et froissait les oreilles de Mme Derville ; elle arriva cependant jusqu'au bout, haletante, essoufflée, mais triomphante. On n'avait pas eu le temps de lui faire un compliment qu'elle avait commencé le Renard et les raisins, toujours sur le même ton, plus vite encore s'il était possible. Lorsqu'elle arriva à la fin, sa voix devint si perçante pour crier :

Ils sont trop verts, dit-il, et bon pour des goujats !
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

que Marie ne put s'empêcher de rire, et Mme Derville contint à grand peine son propre amusement. « Très-bien su ! dit-elle avec bonté ; je vois que tu as de la mémoire, nous te ferons apprendre de jolis vers, et, quand tu les sauras bien, tu ne les diras pas tout à fait aussi vite : on ne comprend plus ce qu'on dit. » La petite fille se redressa fièrement : « Personne ne répétait aussi vite que moi à l'école. » Marie étouffait d'envie de donner sa première leçon. « Moi aussi je sais des fables.... » commençait-elle. Sa grand'mère la fit taire. « J'aurais voulu lui montrer comment on récite, » pensait la petite fille. Mme Evrard était restée pétrifiée par l'admiration que lui causait toujours les hauts faits de Céleste ; mais elle avait assez de bon sens pour comprendre la douce observation de Mme Derville. « C'est vrai que tu vas un peu vite ; ton père dit quelquefois qu'il ne comprend rien à l'histoire de ces deux rats, et cependant il y en a assez chez nous dans la grange ; c'est parce que tu répètes si vite qu'il ne peut pas entendre. » Céleste ne disait rien : c'était une bonne fille, paisible et d'un caractère égal ; elle n'aimait

pas disputer, mais elle restait convaincue de son mérite. « La maîtresse me faisait toujours réciter quand les inspecteurs venaient, pensait-elle, et tout le monde disait que je savais très-bien ma fable. » La petite fille ne savait pas faire un ourlet, mais elle avait fait des pantoufles de tapisserie pour son père. « Soyez tranquille, elle apprendra ici à coudre, » dit Mme Derville. La grand'mère était de son avis ; la mère aurait voulu quelques fleurs artificielles. « Le soir, en hiver, quand on n'aura rien à faire, ... je crois que ma belle-fille en a fait dans sa jeunesse. » Mme André riait. « J'ai bien peur d'avoir oublié, » disait-elle. « Seulement un œillet ou deux, quelques roses par-ci par-là, disait la fermière, pour que les gens de chez nous, qui ont envoyé leurs filles en pension à Cherbourg, ne nous méprisent pas. » Mme Derville se mirent à rire. La question des Heurs artificielles préoccupait encore la pauvre mère lorsqu'elle fut remontée en carriole et qu'on eut repris le chemin de sa jolie maison au milieu des riches herbages couverts de bestiaux. « Ma pauvre petite Céleste ! disait-elle en pleurant, si au moins j'étais sûre qu'elle apprendra bien, et qu'elle sera comme une dame quand elle reviendra chez nous ! Son père lui laissera bien de quoi se faire servir ; elle n'a pas besoin de tant travailler. » Mme Evrard consolait sa fille, tout en pleurant avec elle. « Au moins, ce n'est pas loin, nous pourrons la voir quelquefois ; et puis elle est chez de braves gens, ou il faudrait qu'Ernestine Brémont fût bien changée. — Et on ne la laissera pas mourir de faim, » pensait la mère qui avait jeté un coup d'œil sur le souper qui se préparait à la cuisine. La salle était bien vide ce soir-là sans Céleste, et le bon herbager, au retour de sa dernière visite aux bœufs qui rumaient en paix dans la prairie, passa plus d'une fois sa main sur ses yeux en cherchant des yeux sa petite fille. « Que veux-tu ? c'était pour son bien, dit sa femme en remarquant son émotion contenue. — Je le sais bien ; » mais tous les deux gardaient le silence. Mme Evrard était allée se coucher. « Je veux pleurer à mon aise, » avait-elle dit à sa fille. Céleste ne pleurait pas à Brucourt.

Toutes les petites filles étaient arrivées, la vieille Grange était pleine. « Nous ne pourrions pas recevoir deux élèves de plus, » disait Mme Derville en visitant les dortoirs. Les enfants étaient toutes réunies autour de Mme André, qui leur enseignait un jeu nouveau. « On ne travaille pas aujourd'hui, avait-elle dit gaiement, mais ce n'est pas une raison pour ne rien faire ; » et bientôt les cris des petites filles se mêlèrent aux noms des villes, des bourgs, des villages ; on jouait à la Poste : Marie avait choisi le nom de Brucourt, et elle était toujours en mouvement, changeant de place

avec Londres, Cherbourg, Paris, Isigny, Carentan.... on courait, on se poussait, on tombait, on riait ; la gaucherie et la timidité avaient disparu, tout le monde se tutoyait déjà, sans qu'il eût été nécessaire d'indiquer aux enfants cette règle ordinaire des pensions. Mme André, qui occupait la place de maître de poste, avait fort à faire pour empêcher toutes les correspondances de se mélanger, tant le jeu était animé. Mme Derville jetait de temps en temps un coup d'œil par la porte entr'ouverte ; elle classait le trousseau de chaque enfant et veillait à la préparation du souper, car la brave Malvina était un peu troublée par cet imposant début. Une table de onze couverts, c'était beaucoup, et la soupe eût senti la fumée si Mme Derville n'y eût tenu la main. Tous les enfants avaient grand appétit lorsqu'on se réunit autour de la table.

Tous les enfants ! Mais la gaucherie, le défaut de soin, les mauvaises manières de quelques élèves empêchaient complètement Mme André de faire honneur au repas. Tout à l'heure gaie et en train, maîtresse d'elle-même et de la petite troupe qui l'entourait, elle était devenue mal à son aise, timide et silencieuse. Elle avait sur la langue une foule d'observations, mais un regard de sa belle-mère lui avait fait comprendre que la patience était indispensable. « L'exemple sera plus puissant que les préceptes, ma pauvre Jeanne, » dit Mme Derville lorsque le souper fut enfin fini et qu'après la prière du soir toutes les petites têtes reposèrent sur leurs oreillers. « Vous les auriez effrayées dès le premier jour en faisant des remarques sur toutes leurs mauvaises habitudes. Vous n'avez pas soupe, j'ai vu ça, mais Malvina a gardé quelque chose pour vous ; » et la bonne mère forçait la jeune femme, fatiguée, excitée par les efforts d'une longue journée, à manger quelques bouchées du plat qu'elle avait été chercher elle-même. « Ce que c'est que la jeunesse ! continua-t-elle en souriant ; vous riez comme une enfant, il y a deux heures, et maintenant vous avez envie de pleurer ! » Mme André embrassait sa belle-mère sans rien dire ; elle avait, en effet, les larmes aux yeux : « C'est le premier jour ! disait-elle tout bas, demain je ne serai pas si sotte. — Embrassez Marie et Jean, puis couchez-vous vite, dit Mme Derville en lui rendant ses baisers. Moi je vais faire le tour des dortoirs. » Une heure plus tard, tout dormait à la vieille Grange, même Mme Derville. « Il me faut des forces pour demain, » se disait-elle ; alors, remettant le lendemain aux mains de Dieu, comme elle avait toujours fait à travers les épreuves de sa longue vie, elle s'endormit à son tour.

Malgré les difficultés du début, l'ordre fut bientôt établi dans la maison ; deux classes furent formées, celle des grandes et celle des petites ; Mme André dirigeait presque complètement la grande classe, avec un plein succès. Elle avait cependant de terribles moments d'abattement ; Honorine Viguet semblait parfaitement incapable de retenir les règles les plus élémentaires de l'orthographe comme Edmée Biron d'écrire proprement une page sans la couvrir de taches d'encre. Elles ont douze ans et onze ans, ma mère, » disait la pauvre maîtresse dans cette heure de conversation et de confiance qui renouvelaient les forces des deux mères pour le travail journalier ; « elles sont très-intelligentes pour tout le reste ; Honorine a fait aujourd'hui une rédaction de géographie qui m'étonnait, pour une fille qui savait si peu de chose il y a deux mois. Edmée n'est pas maladroite quand elle a une aiguille à la main ; elle lit bien et commence à perdre son affreux accent de l'école ; mais donnez-lui une plume, il semble que ses doigts perdent toute leur force, l'encre va où elle veut ! » Mme André était occupée à enlever avec du sel d'oseille les taches dont la petite fille avait parsemé sa robe, et elle soupirait en voyant les couleurs s'affaiblir sous le puissant mordant.

Mme Derville riait : « Marie tient l'ordre dans ma classe, dit-elle ; j'ai peur d'être obligée de vous la donner bientôt ; elle fait des progrès si rapides qu'elle sera prochainement trop supérieure à ses camarades. C'est l'amour-propre et l'émulation qui la font travailler ainsi. Vous rappelez-vous comme nous avons eu de la peine à lui apprendre à lire à la Mivoie ? » La mère avait rougi.

« Marie a envie de donner le bon exemple, dit-elle à demi-voix, son zèle ne provient pas uniquement d'amour-propre. — Nous ne nous disputerons pas sur les bonnes qualités de Marie, » dit Mme Derville, qui s'amusait de la susceptibilité maternelle de sa belle-fille, mais vous verrez, quand elle sera dans votre classe, si elle n'est pas toujours la première ; comme elle sera contente ! »

La vieille dame plaisantait, elle avait à cœur de ranimer le courage de sa compagne, elle la laissait s'étendre sur les difficultés rencontrées dans la journée, sans parler jamais des obstacles qu'elle avait, *elle* aussi, heurtés sur sa route ; mais sa ferme volonté ne pouvait complètement surmonter la fatigue, elle s'appuyait sur le dossier de son fauteuil, ce qui ne lui arrivait guère, et elle avait laissé un instant en repos ses aiguilles à tricoter. Sa belle-fille la regardait avec inquiétude. « Vous êtes lasse, dit-elle ; si vous vouliez

me charger du ménage, au lieu de faire toutes les affaires de la maison, par-dessus votre classe, je m'en tirerais bien à peu près sous votre direction.

— Oh ! ce n'est rien, cela va passer, je dormirai bien, » répondit lestement Mme Derville qui s'était redressée et recommençait à tricoter ; mais la pâleur de ses joues indiquait un malaise persistant, et lorsqu'elle fut enfin étendue dans son lit, elle murmurait encore après sa prière : « Mon Dieu, donne-moi la force de porter mon fardeau ! »

Les prières sont exaucées parfois avant de monter vers le trône de Dieu, parce que Dieu sait mieux que nous nos besoins. Pendant que Mme Derville se sentait ployer sous le faix d'un ménage considérable qu'elle surveillait minutieusement, des leçons qu'elle donnait plusieurs heures par jour, et de la direction générale de tout l'établissement, le soulagement se préparait pour elle d'un côté qu'elle n'avait pas prévu.

C'était l'heure de la poste ; les petites filles attendaient le facteur avec impatience ; « une lettre de maman » était toujours parmi les possibilités ; les propriétaires, les marchands de bestiaux, les riches herbagers n'écrivaient pas à leurs filles, mais les mères trouvaient souvent, le soir, un moment pour écrire à Céleste, à Honorine, à Edmée dans leur pension de Brucourt. Mme Derville n'avait pas voulu établir la règle ordinaire des pensions ; elle ne lisait jamais les lettres des petites filles, et ne voyait celles des mères qu'en confidence et par un mouvement spontané des enfants. « C'est bien agréable ici, disait Honorine, qui avait passé trois mois dans un couvent à Cherbourg ; là-bas les bonnes mères regardaient tout ce que je disais à maman, et ça me gênait ; on n'écrit pas à sa mère pour les autres. » On barbouillait beaucoup de papier à la vieille Grange, et il ne se passait guère de jour où le facteur n'emportât quelque épître des petites filles pour leurs parents.

« La lettre de *maman* est pour moi ce matin, » dit en riant Mme André Derville, lorsque Malvina apporta les « dépêches », comme disait gravement le vieux facteur ; et sans interrompre sa leçon d'histoire, elle mit la lettre dans la poche de son tablier. Madame a de la patience, disaient les enfants entre elles ; moi je déchire quelquefois mes lettres, tant je suis pressée de les ouvrir. »

C'était l'heure de la poste ; les petites filles attendaient le facteur avec impatience.



Après la classe d'histoire vinrent les leçons à réciter, puis le dîner qu'il fallait surveiller ; ce fut seulement à la récréation d'une heure que Mme André put se retirer dans un coin abrité du jardin, pour lire en repos la lettre de sa mère. Elle l'avait ouverte sans agitation, avec cette paisible satisfaction qu'on éprouve à recevoir des nouvelles de ceux qu'on aime, sans avoir d'inquiétude sur leur compte ; mais, en lisant, ses traits s'altérèrent, la perplexité se peignit sur son visage ; elle laissa tomber la lettre sur ses genoux, et elle avait les yeux pleins de larmes, lorsqu'une

bande de petites filles passa en courant dans le voisinage. Céleste poursuivait Marie : c'était un talent qu'elle avait acquis depuis qu'elle était à Brucourt ; entre l'embonpoint de sa grand'mère et la douce indolence de sa mère, la petite fille marchait à peine et ne savait pas courir avant de venir en pension ; maintenant elle dépassait quelquefois Marie, la plus leste et la plus agile de ses compagnes. Les deux enfants couraient de toutes leurs forces, riant et criant ; mais en passant auprès du banc sur lequel Mme André était assise, Marie avait cru voir quelque trouble dans les yeux de sa mère ; elle ralentit bientôt sa course, Céleste ne fit qu'un bond :

« Je te tiens ! je te tiens ! criait-elle, je t'ai prise avant le but ! » Marie se dégagea de ses mains.

« Tu ne m'aurais pas prise si je n'avais pas voulu ; mais il faut que j'aie à parler à maman, je me suis laissé attraper exprès. » Céleste avait l'air mécontent.

« Tu dis ça parce que tu as été prise, » marmottait-elle. Marie ne l'écoutait seulement pas, elle avait passé son bras autour du cou de sa mère.

« Maman, disait-elle à demi-voix, est-ce que vous avez du chagrin ? Est-ce que votre classe vous a fait de la peine ? » Marie ne voyait plus d'autre sujet de chagrin que les entêtements ou la paresse des élèves ; sa mère l'embrassait sans répondre.

La petite fille était bien embarrassée ; ses chagrins, ses perplexités, ses ennuis à elle, elle les portait toujours à Mme Derville, sûre que Grand'mère aplanirait tous les obstacles ; mais elle était imbue d'une fidélité et d'une discrétion rares à son âge, et elle n'aurait pas imaginé d'aller de son chef raconter à sa grand'mère que « maman pleurait toute seule sur le banc des grands tamaris. » Sa mère la tira d'embarras.

« Sais-tu où est ta grand'mère ? demandât-elle.

— Je l'ai vue tout à l'heure à la cuisine ; elle expliquait à Malvina comment il fallait couper les pommes pour faire la marmelade, et Malvina n'avait pas l'air de comprendre, ajouta la petite fille.

— S'il faut tant d'explications à Malvina, je la trouverai peut-être encore à la cuisine ; » et Mme André se hâtait, accoutumée à la rapidité des mouvements de sa belle-mère, qui n'avait pas encore appris à compter ses pas ni les marches d'escalier qu'elle montait et descendait cent fois dans la journée. Mme Derville sortait de la cuisine, et elle allait entrer dans la salle à manger lorsque sa belle-fille la rejoignit.

« Je voudrais vous parler un moment, » dit-elle.

Mme Derville rentra dans la cuisine. « Malvina, enlevez le plateau, et donnez un coup de balai dans la salle avant de commencer à éplucher les pommes, vous savez que je n'aime pas les miettes. »

L'esprit soulagé des ordres domestiques, elle se préparait à suivre Mme André dans le jardin, lorsqu'elle jeta les yeux sur elle. « Qu'avez-vous, mon enfant ? » demanda-t-elle aussitôt sans plus songer à Malvina, aux pommes, ni à l'ordre douteux, que la servante rétablissait en hâte dans la salle à manger. La vieille dame entraîna sa belle fille jusque dans sa chambre. « Maintenant ? » dit-elle ; et elle se penchait en avant avec un regard si affectueux dans son interrogation que le cœur le plus triste s'en fût senti consolé. « Je sais qu'il ne peut être question d'André, ajouta promptement la mère, puisque nous avons eu des nouvelles il y a trois jours.

— Non, il ne s'agit pas d'André, ma mère ; mais j'ai une lettre de maman, et elle est bien embarrassée, bien malheureuse.... » La voix manquait à Mme André. Sa belle-mère la questionnait toujours du regard, elle reprit : « Vous savez, depuis la mort de mon père, elle vivait avec ma sœur Eugénie ; mais voilà que le mari de ma sœur est envoyé en Algérie pour des travaux de chemin de fer ; ils y passeront deux ou trois ans, en changeant souvent de résidence ; ils ont deux enfants, c'est déjà une charge ; ils n'ont pas envie d'emmener maman ; Charles (c'est mon beau-frère) le lui a fait entendre assez durement ; elle n'a pas envie, non plus, d'y aller dans ces conditions-là : ce serait déjà assez dur, pour une femme de son âge, si on était aimable pour elle ; elle n'a jamais pu s'entendre avec Marguerite ou plutôt avec les vieilles tantes de son mari qui gouvernent tout dans le ménage, et elle n'a pas de quoi vivre toute seule, sans compter que c'est triste quand on a eu cinq enfants et qu'on a encore trois filles, de vivre toute seule, à son âge. Ma pauvre mère ! » Mme André pleurait tout à fait.

Mme Derville avait écouté en silence tout le récit de sa belle-fille : « Pourquoi votre mère ne viendrait-elle pas nous rejoindre ici ? demanda-t-elle vivement, lorsque celle-ci eut fini ; elle nous aiderait, soit pour les leçons, soit pour le ménage, comme elle voudrait ; vous auriez la joie de la soigner et de lui rendre ce que vous lui devez ; et nos pauvres petites bourses, mises ensemble, suffiraient à nos besoins, avec le secours de celles des élèves.... » ajouta-t-elle en riant.

L'éclat de rire acheva de dérider Mme André ; elle écoutait, la bouche ouverte, la proposition de sa belle-mère, incrédule encore à ce moyen si simple d'accommoder les embarras de Mme Piérard avec la fatigue et

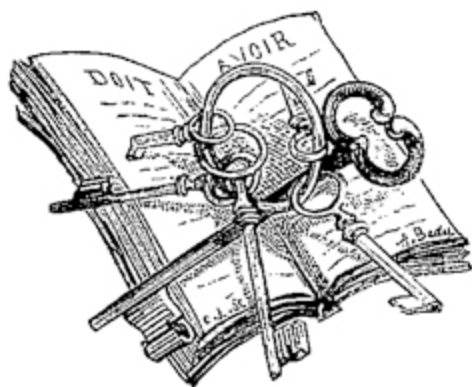
l'excès de travail imposé à Mme Derville ; elle redoutait, sans oser le dire, les difficultés qui pouvaient naître du frottement des caractères entre deux personnes âgées, attachées à leurs idées et à leurs habitudes.

Mme Piérard était bonne, rompue à la soumission par les longues années dévie conjugale avec un mari dominateur et entêté ; mais elle était minutieuse, pleine de petites manies, et s'était souvent querellée avec ses gendres ; s'entendrait-elle avec Mme Derville, qui avait toujours tout gouverné autour d'elle ? Cependant le soulagement était si grand, la perspective si séduisante, que la jeune femme reconnaissante se leva pour embrasser sa belle-mère : « Vous êtes trop bonne, murmurait-elle. Si vous pensez que cela soit possible ? ce serait une si grande joie ! Maman ne pourrait pas donner des leçons ; elle ne nous a même pas appris à lire.... Mais elle est très-entendue, et elle a l'habitude des grands ménages ; nous étions nombreux, et mon père avait des pensionnaires.... » La pauvre femme hésitait. Comment proposer à Mme Derville d'abdiquer entièrement la direction de la maison entre les mains d'une étrangère ? Celle-ci ne lui en laissa pas le temps.

« Alors, voilà qui est fait, si cela convient à votre mère ; je lui remettrai les clefs, ce fameux signe d'autorité dont Marie est si fière quand je les lui confie un quart d'heure ; elle régira Malvina, et moi je m'occuperai de mes petites filles qui souffrent un peu de mes nombreuses occupations. Ce sera à merveille, je ne serai plus si fatiguée le soir, et je ne vous ferai plus peur en devenant pâle comme une morte, » ajouta-t-elle en caressant la joue de sa belle-fille, qui l'embrassait avec effusion.

« Elle n'a pas dit un mot qui pût me faire sentir le sacrifice qu'elle faisait, à son âge, en cédant ainsi la moitié de son autorité, » pensait Mme André rentrée dans sa chambre, son papier devant elle, sa plume à la main et se préparant à écrire à sa mère. « Suis-je assez heureuse de posséder une belle-mère pareille ! »

Mme Derville se disait en se couchant : « Pauvre enfant ! comme elle a été soulagée. J'espère que sa mère lui ressemble ! En tout cas, c'est évidemment la volonté de Dieu. »





CHAPITRE VII. — Une promenade sur la plage. — Un pauvre enfant.

Mme Derville avait obéi à la direction divine sans s'inquiéter de son agrément personnel. Elle avait calmé les scrupules de sa belle-fille en parlant de sa fatigue et du soulagement que lui apporterait la présence de Mme Piérard à la vieille Grange ; mais elle n'était pas elle-même bien convaincue de l'exactitude de ses paroles, et il lui arrivait de se demander comment le gouvernement intérieur d'une pension et le caractère des petites filles s'accommoderaient de tant d'autorités diverses. Elle en revenait alors, pour se tranquilliser, à la maxime qui avait dirigé toute sa vie : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Marie, instruite de l'arrivée de *Bonne maman*, comme elle appelait toujours Mme Piérard, avait ouvert de grands yeux, demandant vivement si elle donnerait des leçons aux élèves ; puis, en apprenant que les rênes du ménage allaient passer aux mains de la nouvelle venue, elle s'était glissée auprès de sa grand'mère, qu'elle embrassait de tout son cœur. Marie aimait le pouvoir, elle avait de l'autorité naturelle, et comme elle n'avait pas encore appris le dévouement et l'obéissance à l'école de la vie, elle sentait vaguement dans son cœur d'enfant qu'elle n'aurait pas pu faire comme Mme Derville, et se dépouiller volontairement du gouvernement. Sa mère la comprenait et partageait l'admiration de sa petite fille avec une grande inquiétude de plus. Dans la pratique, comment les choses marcheraient-elles ?

L'heure critique approchait ; car Mme Piérard avait accepté avec empressement l'offre de sa fille Jeanne ; le mari de celle qu'elle quittait, soulagé de la savoir en sûreté, pressait et facilitait le départ de sa belle-mère en prévision du sien propre ; quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis la conversation de Mme Derville dans leur chambre à coucher, que Mme Brémont, toujours bonne et serviable, avait prêté la carriole et le jardinier pour aller chercher Mme Piérard à la gare. On était aux premiers jours de mars, quelques violettes commençaient à se montrer dans les haies, et les anémones penchaient leur tête délicate à l'ombre des grands arbres. Mme Brémont, debout à sa porte, regardait la carriole qui prenait le chemin du bourg ; c'était un jeudi, et Mme André devait aller recevoir sa mère au chemin de fer. « Ernestine fait là une chose, pensait Mme Brémont, une chose que je n'aurais jamais faite ! Qu'avait-elle besoin de s'empêtrer de cette Mme Piérard, qu'elle ne connaît seulement pas ? Ça regardait ses filles... ! Elle sait ce que c'est que d'être seule, voilà ! et elle aime cette bonne Jeanne... je comprends... » mais à sa place... je ne serais pas tranquille... ! Quand la carriole reviendra, je tâcherai de voir en passant quelle mine peut avoir cette Mme Piérard ? » M. Brémont n'avait pas encore pu obtenir de sa femme une autre dénomination pour la pauvre « Bonne maman », ballottée par les vagues de l'existence, et qui venait chercher un refuge à Brucourt.

Il n'y avait pas huit jours que régnait le nouvel état de choses, et déjà Mme Derville disait le soir en se couchant, à l'heure où elle repassait dans son esprit les petits événements de la journée : Dieu fait bien ce qu'il fait ! » L'inquiétude avait presque disparu du front de Mme André ; Marie, fidèle à son attachement passionné pour Grand'mère, était caressante et soigneuse pour « Bonne maman », qui n'en demandait pas davantage ; car Mme Piérard, vieille, fatiguée, usée comme elle l'était par les chagrins et le travail, était en train de s'éprendre d'une amitié de quinze ans pour celle qui lui avait si librement ouvert ses portes et ses bras. Mme Derville pouvait remettre ses clefs à la nouvelle venue et lui abandonner l'empire du ménage ; elle restait la maîtresse de la maison comme de tous ceux qui l'habitaient par la simple et naturelle action de son caractère. Mine Brémont elle-même, soupçonneuse et exigeante comme elle l'était quelquefois, fut bientôt obligée de s'avouer vaincue. Ernestine a eu raison, » dit-elle à son mari qui lui avait souvent reproché sa mauvaise humeur, « cette bonne Mme Piérard ne lui donnera pas de peine et la soulage de bien des fatigues. — Ernestine

a fait son devoir, disait M. Brémont ; elle a fait aux autres ce qu'elle aurait voulu qu'on lui fît à elle-même, et Dieu la bénit : cela va de soi. »

La foi de son mari faisait souvent honte à Mme Brémont.

Marie était bien contente, Mme Derville souriait, et la pauvre Mme Piérard était si heureuse qu'elle ne pouvait se lasser de le répéter à tout le monde vingt fois par jour ; mais Mme André avait une source de satisfaction qu'elle n'avait pas prévue et dont elle jouissait avec délices : Jean était toujours dans les bras de sa bonne maman ; le pauvre petit Jean possédait de nouveau un refuge assuré dont personne ne le pouvait déposséder ; sa mère, qui avait beaucoup souffert de le quitter si souvent pour donner des leçons qu'il interrompait par son babil, pour surveiller les études ou les promenades des élèves, était doublement heureuse de ne plus le voir réduit aux soins de Malvina, accablée de besogne, et qui l'attachait sur une petite chaise, à la mode des enfants du pays, pour l'empêcher de tomber dans le feu, disait-elle. Le petit garçon, qui commençait à marcher, suivait en chancelant les pas de Bonne maman ; lorsqu'elle s'arrêtait, il s'arrêtait, et elle le prenait vite dans ses bras. « Votre mère vaque à toutes ses affaires avec Jean sur ses genoux ou sur son épaule, disait en riant Mme Derville ; je n'ai jamais eu ce talent-là. ». Bonne maman riait. Un enfant ne me gêne jamais ; ce qui me manque, c'est de n'en point avoir autour de moi. » Jean engraissait à vue d'œil, il était gai, il était bavard, on entendait partout sa petite voix. « Voilà Jean qui cause ! » disaient les élèves, et elles riaient. Maintenant que le petit garçon n'était plus relégué dans sa chambre ou dans la cuisine, il avait à son service plusieurs petites bonnes à toutes les heures de récréation. « Il vous faudrait trois ou quatre Jean pour vous satisfaire, » disait Mme Piérard qui reprenait quelquefois le pauvre enfant dans ses bras pour le protéger contre les affectueuses disputes de ses adorateurs, « vous le mettrez en pièces à force de le caresser. »

Un lieu où Mme Piérard ne pénétrait jamais, sauf pour le faire balayer, et même pour le balayer quelquefois elle-même quand Malvina était trop pressée, c'était la salle d'étude. La bonne dame avait une curieuse aversion pour l'enseignement : « J'ai entendu parler de leçons toute ma vie, disait-elle, et je n'en ai jamais donné. — Il faut avouer que c'est du malheur, » et Mme Derville riait, « de venir à votre âge tomber dans une pension de petites filles, après avoir été la victime d'une classe de garçons. — Du malheur ! » Bonne maman regardait Grand'mère avec reproche, et elle ajoutait bien vite : « Je n'ai jamais rien eu à faire avec les garçons ; M.

Piérard les tenait en respect, et les petites filles ne me gênent pas davantage ; je ne mets pas le nez dans leurs livres, et, en récréation, je suis toujours bien aise de les voir, ça égayé une maison. S'il n'y avait ici que Marie et Jean, on ne rirait pas du matin jusqu'au soir, comme on fait. — On ne rit pas en classe, madame Piérard ! — On ne rit pas en classe, maman ! » disaient à la fois les deux maîtresses, en prenant leur air le plus rébarbatif. « Non ! non ! » Et la bonne dame se sauvait en riant pour courir à la cuisine visiter le linge, remettre l'ordre dans les tiroirs et les dortoirs. Jamais pension n'avait été si bien tenue que la vieille Grange ; les mères des environs qui faisaient quelquefois des petites visites inattendues, « pour voir comment cela allait, » étaient dans l'admiration de l'ordre qui régnait dans la maison, « et ça, avec une seule servante ! » disaient-elles. La surveillance et les soins personnels de Mme Piérard valaient deux domestiques de renfort. Malvina, d'abord très-indignée de son arrivée, avait fini par s'attacher tendrement à elle : « Elle est toujours contente ; et si elle ne l'est pas, elle ne le dit pas : elle fait seulement elle-même ce que j'ai oublié, » disait la brave fille qui se levait à cinq heures du matin et se couchait à dix heures du soir, sans trouver un instant pour respirer pendant toute la journée. « On ne peut pas en demander davantage à Malvina, » disait Mme Piérard, pour s'excuser, quand sa fille la trouvait un plumeau à la main, époussetant dans le salon, « elle court depuis qu'elle a mis le pied hors de son lit. » Les petites filles élevées à la vieille Grange y apprenaient le secret de l'activité morale et matérielle ; plus d'une, qui aurait eu honte de se servir elle-même lorsqu'elle était chez ses parents, s'était aperçue qu'on pouvait être « une dame bien élevée, savante même, » tout en balayant au besoin une chambre, en faisant son lit, en raccommodant son linge. « J'en ferai des femmes, » avait dit Mme Derville. Elle était à l'œuvre, et la bonne Mme Piérard l'aidait sans s'en douter.

On faisait de grands progrès en classe ; c'était le domaine spécial et le triomphe de Mme André. Elle avait évidemment hérité de son père le talent d'enseignement qui l'avait placé naguère au premier rang parmi les professeurs de Paris. Ses leçons amusaient, intéressaient ses élèves, enfants de la campagne, qui n'avaient jamais vu de livres autour d'elles et n'avaient reçu d'autre instruction que celle de l'école. On écoutait la bouche béante le cours d'histoire ; on se querellait dans les récréations sur le caractère des guerriers ou des monarques ; les compositions étaient une œuvre d'art, et les premières places étaient disputées de si près, que Mme André appelait

parfois sa belle-mère à son aide pour l'aider à juger les devoirs. Marie était encore dans la petite classe, toujours à la tête, mais sans être pressée d'en sortir. « J'aime à rester avec vous, Grand'mère, disait-elle. — Et puis, répondait Mme Derville avec malice, tu n'es pas sûre de faire aussi bien qu'Honorine ou Edmée. » Marie rougissait. « Je suis même sûre de faire moins bien, dit-elle franchement, mais je les rattraperai. » Sa grand'mère l'embrassa ; elle ne pouvait pas dire non. « Avec les leçons de ta mère, tu apprendras plus vite ; moi, je ne suis bonne que pour les petites. » Marie n'osait pas protester tout haut, puisqu'elle était dans la classe de sa grand'mère, mais elle se disait : « Grand'mère est bonne à tout, pour tout le monde. » Et elle ne se trompait pas.

Depuis que Mme Piérard était arrivée à la vieille Grange et qu'elle était seule chargée des soins du ménage, Mme Derville consentait parfois à accompagner les enfants dans les grandes promenades du jeudi. Mme Piérard riait quand on lui proposait d'être à son tour de la partie. « Je me promène bien assez dans la maison, dans le jardin, dans la cour, disait-elle ; il y a plus de cinquante ans que je n'ai été faire une promenade. » Sa fille protestait. « Après votre mariage, maman, quand vous étiez jeune, mon père et vous ? » Un nuage couvrait alors le front de « Bonne maman ». « Ton père n'a jamais aimé que ses livres, disait-elle ; il a pris des élèves en répétition tout de suite ; nous n'aurions pas pu nous marier sans cela. Nous nous sommes promenés une fois, je me souviens : c'était un 1^{er} mai, un dimanche ; il y avait beaucoup de monde dehors ; je tenais par la main mon petit Paul ; ton père l'a pris un moment, parce que j'étais fatiguée ; il faisait chaud, et l'enfant marchait avec peine ; il l'a porté un moment, puis il l'a remis à terre, toujours le gardant auprès de lui ; il causait, et me faisait regarder les fontaines, en me racontant les fontaines de Rome qu'il avait vues dans sa jeunesse. Tout à coup j'ai cherché Paul à ses côtés, j'ai voulu le reprendre : mon petit garçon n'était plus là ; nous l'avons cherché partout sur la place, sur le pont, sur les quais. J'étais comme folle, je pleurais, je criais, je ne faisais pas attention à ce que disait ton père qui s'était arrêté au poste pour dire qu'il y avait un enfant perdu ; moi, je courais toujours. Enfin, je suis entrée dans les Tuileries ; ton père avait arrêté dix petits garçons, trouvant qu'ils ressemblaient par derrière à notre Paul ; moi, je n'arrêtais personne : j'aurais reconnu mon enfant dans la nuit noire, au seul bruit de sa respiration. J'allais devant moi ; je me suis heurtée contre une statue, un fleuve, le Rhône, je crois, m'a-t-on dit depuis ; j'ai poussé un cri,

et en m'arrêtant, j'ai vu un enfant endormi au pied de la statue ; il était tout couvert de poussière ; il avait pleuré, sa petite figure était noire, mais c'était mon Paul. Je l'ai porté dans mes bras jusqu'à la maison. Son père a fini par prendre une voiture, quand il a vu que je ne voulais pas le lâcher. Je n'ai fait que cette promenade-là dans ma vie. »

Les enfants avaient écouté la bouche béante et les yeux grands ouverts. « As-tu un oncle, Paul, Marie ? demandèrent les plus curieuses. — Non, il est mort à quinze ans, quand il avait eu tant de succès dans ses classes, qu'on disait déjà : Ce sera un homme très-distingué, » répéta Marie qui avait souvent entendu parler de son oncle Paul. « C'est qu'il travaillait trop, » dit Céleste, qui ne courait aucun risque de se tuer à force de travail. On avait renoncé à entraîner Mme Piérard dans la grande course qu'on méditait pour le jeudi suivant. « Mme Derville viendra ! » disaient les petites filles. On était sans cesse à la fenêtre pour examiner le ciel ; on était au mois de juin, et les nuages d'un blanc léger qui traversaient l'horizon n'altéraient pas sa sereine beauté ; « la mer sera belle, disaient les connaisseurs. — Ce qu'il faut surtout, c'est qu'elle soit basse, qu'elle s'en aille bien loin et qu'elle reste longtemps, afin d'avoir le loisir de pêcher bien des moules et des petits crabes dans le creux des rochers. Oh ! que ce sera amusant ! Mme Derville a dit que nous pourrions ôter nos souliers ! — Nous sommes en morte eau, précisément, » disait Honorine, dont le père était un ancien marin retiré, vieux capitaine au long cours, qui avait épousé fort tard la riche fille d'un propriétaire du Cotentin, et qui se consolait de n'avoir point de fils à envoyer en mer en enseignant à sa fille les termes de marine. « Ça veut dire que la mer s'en va très-loin et que la marée monte peu. — Alors nous ne serons pas enveloppées par les vagues. » Et on se réjouissait en plein repos d'esprit.

Le jeudi se leva pur et radieux ; la journée devait être complète ; on avait projeté de partir de grand matin, afin d'accomplir la course avant la grande chaleur. Mme Piérard avait fait cuire un gros morceau de bœuf ; Malvina protestait. « Elles mangeront leurs moules, madame, disait-elle. — Non, on doit les rapporter ici pour le souper ; tout le monde m'a promis une part, et je ne peux pas souffrir les moules, j'en ai peur ; j'ai vu à Paris un monsieur qui avait été empoisonné par des moules. — Et il est mort ? demandait Malvina, consternée. — Non, mais il avait été très-malade ; les moules sont très-malsaines. — A Paris, peut-être, et Malvina écumait sa casserole ; mais pas à Brucourt ni à Verville. On n'a jamais entendu dire que personne ait été

malade, et Dieu merci ! nous en avons assez mangé ; quand ma mère voulait nous régaler, après quinze jours de pain avec des haricots, elle achetait pour six sous de moules, et il y en avait pour tout le monde, même quand nous étions tous les dix à la maison. » Mme Piérard secouait la tête. Si je réussis à en avaler une pour faire plaisir à ces enfants, ce sera tout ! » disait-elle.

L'âne était chargé, deux larges paniers étaient fixés sous son bât ; les enfants sautaient autour du patient animal. « Il y a là un dîner comme on n'en voit guère à Verville, » disait Malvina, qui venait d'attacher une corbeille de cerises au-dessus du panier de provisions. Le second panier contenait des bas, des souliers et des châles pour les besoins de toute la bande. « Nous ne mouillerons pas nos chaussures, puisque nous aurons les pieds nus, disaient les petites filles. — Un moment seulement, objectaient les maîtresses, et ce sera justement alors que vous n'aurez pas envie d'aller dans l'eau. — Ce n'est pas matière à discussion, dit Mme Derville ; les souliers et les bas sont emballés. » Personne ne répliqua plus ; on étouffait de baisers le petit Jean, qui tendait les bras à tout le monde, en voyant les chapeaux et les ombrelles. Les petites filles auraient voulu le mettre dans l'un des paniers, à la place des souliers ; mais il avait été décidé que Jean resterait avec Bonne maman, et elle le tenait dans ses bras, à la porte de la vieille Grange, regardant la troupe qui s'éloignait. « Voilà Jeanne en tête avec les grandes ; elle est gaie comme un enfant, je ne l'ai jamais vue plus contente. Mme Derville ne marche pas si vite ; Marie est à côté d'elle, comme à l'ordinaire. Cette petite aime sa grand'mère ; elle a bien raison : Dieu la bénisse ! » Et Mme Piérard, la main sur les yeux pour se préserver du soleil, regardait encore du côté de la mer, bien que les voyageurs eussent disparu. Elle remerciait Dieu dans son cœur de l'avoir amenée dans ce port de refuge. Malvina vint troubler ses réflexions. « Par où voulez-vous commencer le branle-bas, madame Piérard ? » demandait-elle. On avait résolu d'opérer de grands nettoyages dans la maison, en l'absence des promeneurs. « Allons ! je suis encore bonne à quelque chose, » se dit la brave femme. « Par la salle d'étude, Malvina ; il y en a pour la journée à enlever les taches d'encre. » Et les deux alliées se mirent résolument à l'œuvre, pendant que Jean trottait dans la chambre, menaçant toujours de renverser le seau d'eau chaude.

Les promeneuses étaient à l'œuvre aussi, et l'eau n'était pas chaude, disaient les plus aventureuses, qui avaient déjà mis le bout de leurs pieds

nus dans les petites flaques d'eau qui entouraient les rochers. On grimpait, on riait, on glissait ; les larges pierres couvertes d'herbes marines autour desquelles s'accrochaient les moules étaient difficiles à escalader. Parfois on croyait avoir fait une découverte, un rocher surplombant tout couvert de coquillages, on s'avancait doucement au milieu des pierres, on faisait attention à ses pas, et puis, au moment critique, quand les vieux couteaux dont on s'était muni allaient commencer leur office, la pierre sur laquelle on était appuyé tournait sous le bras, les pieds glissaient sur le tapis humide, on tombait ; quelquefois on s'écorchait les mains et les genoux, et une rivale plus habile s'emparait des moules qu'on croyait déjà dans le sac que chaque petite fille portait à la ceinture. Mme Derville avait fort à faire à apaiser les disputes, à consoler les blessées et à faire rire les dolentes. Personne n'était plus animé ni plus adroit à la pêche que Mme André ; elle glissait constamment des poignées de coquillages dans les sacs à moitié vides, et les petites, les paresseuses ou les maladroites ne s'éloignaient guère de ses jupons. Grand'mère ne courait pas de rocher en rocher, elle veillait sur son troupeau du haut d'une grosse pierre à peu près sèche qu'elle avait choisie comme point d'observation, après avoir soigneusement délogé les petits crabes cachés dans les crevasses. Ce fut de là qu'elle aperçut Céleste et Marie courbées au pied d'un rocher verdoyant et plus occupées de parler à un troisième interlocuteur invisible qu'à pour chasser les paisibles coquillages. Mme Derville se laissa, glisser avec un peu de peine de son éminence, et elle s'approcha doucement des petites filles ; les pas ne retentissaient pas sur **le sable mouillé**.

Céleste et Marie étaient trop affairées pour s'apercevoir de l'arrivée de Mme Derville. Marie avait tiré son mouchoir de sa poche, et elle essuyait le bras d'un petit garçon de dix à onze ans qui s'était évidemment écorché assez profondément, car le sang coulait encore de la plaie, que Marie lavait résolument à l'eau de mer. Le petit pêcheur pleurait, et ses larmes coulant sur un visage bruni par le hâle et par la poussière laissaient derrière elles des traces blanches que Céleste contemplait avec étonnement ; un panier à moitié vide encore était à leurs pieds, l'enfant blessé disait : « Je n'ai que ça, et maman m'a dit que si je ne rapportais pas le panier tout plein et le sac aussi, — il montrait un grand sac suspendu à son épaule, — il n'y aurait rien pour souper. Il n'y aura rien, car j'ai trop mal au bras pour grimper bien haut, et toutes ces petites demoiselles auront ramassé les coquillages que je pouvais atteindre. Je n'ai pas dîné, il n'y avait rien à la maison, et il n'y

aura pas de souper. » L'avenir paraissait si triste au pauvre Tranquille que ses larmes redoublèrent.

*Marie avait tiré son mouchoir de sa poche, et
elle essuyait le bras d'un petit garçon.*



Marie avait saisi son sac. « Je suis sûre de dîner, dit-elle, il y a un énorme morceau de bœuf, du pain et des cerises dans le panier de l'âne, je me passerai bien de souper ; tiens, voilà mes moules. » Et elle vida son sac dans le panier du petit garçon ; il n'était pas encore plein.

Céleste regardait Marie, le panier et le petit garçon. Mme Piérard avait dit en riant ce que la mère de Tranquille disait sérieusement et tristement : « Vous n'aurez pas à souper si vous n'apportez pas des moules. » Et Céleste se disait que le dîner serait mangé depuis bien longtemps quand on rentrerait à la vieille Grange ; qu'elle aurait faim, et que si elle n'avait pas de moules, on ne lui donnerait peut-être pas à souper. « Bah ! dit-elle presque haut, il y aura toujours du pain. » Et elle suivit l'exemple de Marie ; le panier était plein cette fois. Le petit pêcheur, à demi consolé, ouvrit même son sac ; trois ou quatre poignées de moules s'engloutirent dans le fond.

« Pourquoi votre mère ne vient-elle pas vous aider, et que fait votre père ? » demanda tout à coup Mme Derville que les enfants n'avaient pas aperçue.

Tranquille tressaillit, il ôta son bonnet de laine brune ; Marie s'était emparée de la main de sa grand'mère et n'essayait pas de la mettre au courant de la situation, confiante dans la pénétration de Mme Derville. «

Elle devine toujours tout ! » se disait la petite fille. Céleste, contente d'elle-même, fière de son sacrifice, était au contraire plus bavarde que de coutume.

« Il n'a pas dîné ; il s'est fait mal au bras ; il n'aura pas de quoi souper s'il n'a pas de moules assez pour remplir le panier et le sac ; je lui ai donné mes moules.... tout ce que j'avais dans mon panier.... Mme Piérard me donnera bien quelque chose à la place, » insinua la fine Normande en achevant son discours.

Mme Derville n'écoutait pas Céleste, elle observait Tranquille d'un œil perçant. « Pourquoi votre mère ne vient-elle pas pêcher aussi ? » répéta-t-elle.

Le petit garçon se mit à rire, les larmes encore dans les yeux. « Ma mère serait bien empêchée de venir, j'ai un petit frère qui est au monde depuis hier, et que le prêtre n'a pas encore baptisé, et mes deux sœurs sont malades dans le lit avec maman et le petit. C'est pour ça que je n'ai pas dîné.

— Et votre père ? insistait Mme Derville. — Mort depuis six mois en mer. Sa barque a chaviré, et nous n'avons plus ni père, ni bateau, ni filets. » Tranquille se remit à pleurer.





CHAPITRE VIII. — La cueillette des moules. — Une bonne action.

Tranquille ne pleurait pas tout seul ; Céleste avait oublié la chance de souper avec du pain sec, et elle regardait le petit garçon avec une compassion qui débordait en sanglots. Marie avait jeté un coup d'œil sur sa grand'mère, faisant appel à cette protection qu'elle n'avait jamais vue faire défaut à ce qui souffrait ; puis, arrachant brusquement sa main des doigts qui la retenaient, elle courut jusqu'au rocher voisin, escarpé, glissant, mais couvert de moules. Elle n'avait pas osé affronter l'escalade jusqu'alors ; l'impérieux besoin de faire quelque chose pour soulager la misère qu'elle avait sous les yeux lui donnait des ailes ; elle grimpa en s'aidant des mains et des genoux, jusque sur le premier plateau du roc, et elle allait se mettre à l'œuvre pour détacher les coquillages, lorsqu'elle s'entendit appeler. Céleste, animée d'un beau zèle, avait voulu aussi tenter l'entreprise ; il y avait des coquillages pour deux, mais le chemin était glissant : « Aide-moi, Marie ! » criait-elle.

Marie avait bien de la peine à se tenir sur ses pieds ; deux fois, au moment où elle avait voulu glisser son couteau sous une moule rebelle, elle s'était assise brusquement, parce que les pieds lui avaient manqué. Comment prêter secours à Céleste sans tomber avec elle ? Il fallait essayer cependant. Céleste était à moitié chemin, rouge, haletante. Mme Derville causait toujours avec Tranquille et ne pouvait aider les petites filles dans

leur escalade. Marie s'accrocha d'une main à la dernière pointe du rocher, tout au bord du plateau, et elle tendit l'autre main à Céleste. La petite Normande était robuste, bien portante, un peu lourde encore, malgré l'exercice qu'elle prenait depuis sept ou huit mois à la vieille Grange. Elle s'accrocha à la main de sa compagne avec tant de force que Marie se sentait entraînée avec elle ; il était impossible défaire davantage ; rien ne pouvait plus les aider, toutes les deux couraient le risque de glisser ou de rouler jusqu'à terre pour aller s'écorcher sur les galets de la plage. Marie eut une nouvelle idée. « Laisse aller ma main, » cria-t-elle à Céleste haletante ; Céleste serrait plus fort au lieu d'obéir. « Laisse aller ma main, répéta Marie, je m'accrocherai plus fort à la pointe, et je tendrai ma jambe pour te tenir, et puis je tirerai à moi en m'asseyant. » L'idée était lumineuse ; en un instant Céleste, tout essoufflée, fut attirée sur le plateau à côté de Marie. « Quel bonheur que maman m'ait fait enfiler ce vieux jupon de toile grise par-dessus ma robe ! pensait Marie ; je suis sûre qu'il est complètement teint en vert. » Les moules pouvaient dans les petits sacs. Marie grimpa jusqu'au sommet du rocher ; il fallut jeter sur le sable l'amas des coquillages afin de pouvoir glisser jusqu'à terre. « Le sac de Tranquille commencera à se remplir ! » disait Marie. Céleste hochait la tête ; elle était plus forte que Marie sur le calcul. « Cela n'en fera pas encore beaucoup, disait-elle, mais les autres viendront et feront comme nous.

— Pas toutes, peut-être, disait Marie, qui n'avait pas envie de partager la gloire de son bienfait ; il y en a qui aiment bien les moules, et qui ne voudront pas se passer de souper. »

La perspective n'était pas agréable pour Céleste, qui comptait toujours sur Mme Piérard. « J'aime aussi beaucoup les moules, » disait-elle à demi-voix.

Les deux petites filles coururent au rocher sous lequel elles avaient laissé Tranquille, et avec lui Mme Derville ; tous les deux avaient disparu. Marie, toujours prompte, s'écria : « Grand'mère est allée voir la mère, j'en suis sûre ; il y a des maisons par ici, allons voir si nous pouvons la retrouver, Tranquille nous montrera son petit frère qui est né hier. » Et elle entraînait Céleste quand celle-ci l'arrêta de toutes ses forces. « Regarde, disait-elle en ouvrant des yeux tout ronds, il y a quelque chose d'écrit, là, près du bâton planté dans la fente du rocher. »

Marie se jeta par terre pour mieux voir ; comme elle n'avait pas la vue basse, les lettres tracées sur le sable lui parurent d'autant plus confuses

qu'elle les regardait de plus près. Ce fut Céleste qui lut à grand peine : « Je vais revenir, attendez-moi. »

« Cela veut dire que nous ne devons pas courir après elle, » déclara Céleste en finissant.

Marie n'était pas du même avis : « Elle ne voulait pas que nous pussions nous inquiéter, soutenait-elle, mais elle ne nous a pas défendu de la suivre !

— Nous ne savons pas où elle est ? — Nous retrouverons bien ses traces sur le sable, c'est plus facile que dans la forêt, et cependant les Indiens suivent leurs ennemis à la piste, tu sais bien, maman nous l'a raconté l'autre jour.

— Mais Mme Derville n'est pas notre ennemie, » disait Céleste, qui ne comprenait plus du tout.

Marie ne daigna pas lui répondre. Elle cherchait les traces des pas sur le sable. On avait passé par là en arrivant le matin ; les sabots de l'âne, les pieds des petites filles, ceux des deux mères, avaient laissé partout des empreintes confuses. Marie secouait la tête d'un air désespéré.

« Il n'y a pas moyen, » dit-elle enfin. Pas moyen de désobéir, quel dommage !

Céleste avait vidé son sac dans un creux de rocher et avait recommencé à détacher les moules des pierres où elles s'étaient crues en sûreté ; Marie l'imita, le tas de coquillages grossissait sans cesse. Les deux petites filles travaillaient avec une ardeur naturelle à Marie, mais plus étonnante chez sa compagne, touchée, pour la première fois de sa vie, d'une véritable compassion » « Il y aura bien la moitié du sac quand Tranquille reviendra, » disait Marie, et cette fois elle avait raison.

Tranquille reparut bientôt, en effet. Il portait son panier et son sac, vides tous les deux. Il s'était empressé de déposer son butin dans un coin de la chaumière, et Mme Derville, qui causait avec la pauvre veuve, avait renvoyé le petit garçon à son ouvrage. « Je suis sûre que mes enfants auront bien travaillé en votre absence, » avait-elle dit, et le petit pêcheur apportait de confiance tous les moyens de transport dont il disposait. Céleste se laissa tomber sur le sable dans un accès de dépit. « Le panier sera plein encore une fois, mais nous n'aurons rien à mettre dans le sac, disait-elle, et je suis si fatiguée ! »

Marie prit un parti héroïque. Il faut appeler les autres, dit-elle, il faut les chercher ; nous leur dirons comme la mère de Tranquille est malheureuse, et elles nous aideront. — Oui, oui, disait Céleste, allons chercher les autres, et

après cela nous dînerons. » Elle n'avait pas conçu un seul instant le désir de garder pour elle le mérite et la satisfaction de l'entreprise ; elle avait besoin de secours, elle en demandait ; le repos et le diner étaient au bout. Si Marie avait cru réussir à elle seule, elle eût volontiers travaillé jusqu'au soir sans manger ; mais il fallait faire le sacrifice de son amour-propre ; elle appelait de toutes ses forces : « Maman ! maman ! où êtes-vous ? »

Mme André, de son côté, avait réuni sa jeune troupe : « Rapprochons-nous de ma mère, dit-elle, nous avons déjà bien des coquillages, et l'heure de dîner arrive ; les intrépides auront encore un moment pour leur pêche avant de reprendre le chemin de la vieille Grange.

« La mer sera bientôt montante, d'ailleurs, ajouta-t-elle en regardant sa montre ; il ne faut pas flâner sur la route ; » et elle prenait la main de deux petites filles un peu frêles, et surtout un peu paresseuses, qui portaient une vingtaine de moules dans leurs sacs et qui traînaient la jambe sur le sable uni de la plage. « Quand nous allons retrouver les rochers, il faudra les porter, » pensait-elle.

Marie avait entendu les voix qui approchaient, et elle avait pris sa course. Céleste était restée un instant en arrière, luttant contre une moule récalcitrante. « Maman ! criait Marie, nous avons trouvé un petit garçon ; il péchait des moules comme nous, il s'est fait mal au bras, il est très malheureux, sa mère aussi ; son père est mort, il a un petit frère qui est né hier, et deux petites sœurs malades ; il n'a pas dîné, il ne soupera pas s'il n'a pas de moules, ni personne chez lui, il ne peut pas lever son bras ; grand'mère est allée voir sa mère, et le sac est si grand... si grand.... »

Marie était hors d'haleine ; Céleste, qui venait d'arriver, reprit plus tranquillement : « Nous lui avons donné toutes nos moules, nous nous en passerons à souper, nous avons empli deux fois son panier ; mais le sac est trop grand, et nous ne pouvons pas toutes seules....

— Qui est-ce qui veut nous aider ? » s'écria Marie qui avait retrouvé le souffle. Céleste ouvrait déjà le fameux sac qu'elle avait pris des mains de Tranquille debout, ébahi, derrière elle. Jamais il n'avait vu tant de visiteurs sur la plage solitaire.

Il y eut un moment d'hésitation. On avait compté sur un souper de moules au retour à la vieille Grange ; on avait promis d'en rapporter pour Mme Piérard, pour Malvina ; les bons et les mauvais sentiments étaient confondus dans l'âme des petites filles. Enfin Honorine s'avança ; grande, forte, agile, elle avait fait une pêche fructueuse, et personne ne portait un

sac aussi rebondi que le sien. Elle le vida tout entier d'un seul coup dans le sac de Tranquille. L'exemple fut contagieux. Tous les sacs se vidèrent, à l'exception de celui de la petite Artémise, la fille du notaire de Brucourt. « Mes moules sont pour moi, dit-elle, je les ai pêchées pour les manger.

— Tu es libre, mon enfant, » dit doucement Mme André, qui détachait le ruban dont était liée l'ouverture de son sac à elle ; mais un murmure de blâme courut parmi les autres enfants. « Gourmande, avare ! » disait-on à demi-voix. Si la mère n'eût pas été présente, Artémise eût passé un mauvais moment ; personne n'osait dire alors ce qu'on pensait. « Nous la retrouverons, » dit tout haut Honorine, la première de la grande classe et la plus âgée de toutes les pensionnaires. Mme André l'entendit et se promit de veiller sur Artémise dont elle était mécontente dans son cœur, mais qu'elle ne voulait pas voir persécuter. « L'enfant n'y gagnera rien, et cela ferait du mal aux autres, se disait-elle. Je lui ferai manger solennellement ses moules à elle toute seule, ce soir. »

Le sac de Tranquille était si plein qu'il se tenait tout debout sur le sable. Le petit garçon essaya vainement de le soulever. « Je ne l'ai jamais vu lourd comme cela, » murmurait-il. Il fallut que Mme André et Honorine l'aidassent à le charger sur ses épaules ; il pliait sous le poids, mais il était bien content. « Tout le monde soupera chez nous ce soir, » dit-il en se tournant vers les jeunes filles. Marie sautait de joie sur le sable, au grand péril du panier dont elle tenait l'anse d'un côté ; Céleste s'était emparée de l'autre. « J'espère que le petit enfant d'un jour ne mangera pas de moules ! » dit gravement Honorine ; et tout le monde se mit à rire.

Cependant Mme Derville était restée chez la pauvre femme, causant d'abord avec elle, écoutant l'histoire de ses chagrins, et la consolant par des paroles de pitié et de confiance en Dieu. Puis la grand'mère avait pris dans ses bras le petit garçon, pauvre enfant entortillé par une voisine dans un vieux jupon, déposé auprès de sa mère, à côté des petites sœurs dévorées par la fièvre ; Mme Derville avait profité de la présence de Tranquille pour faire allumer le feu ; à la campagne, les pauvres ne manquent jamais de bois, des branches sèches, des débris de haies, au bord de la mer, des épaves apportées par la marée sur le rivage. Une flamme claire s'éleva bientôt sur l'âtre, la fumée sortait par toutes les ouvertures de la chaumière et personne n'y prenait garde. Mme Derville avait trouvé un vieux pot de terre bruni par le feu. Tranquille avait apporté de l'eau avant de reprendre le chemin de la plage ; une heure après, la mère et les trois enfants un peu étonnés avaient

senti le doux contact de l'eau tiède, les cheveux de la pauvre mère étaient en ordre, et la grand'mère cherchait à arranger le malheureux lit, lorsque les pas de Tranquille retentirent sur les galets devant la porte. Il heurta le seuil en entrant tant il était chargé. « Ah ! les enfants ont bien travaillé ! » dit Mme Derville avec satisfaction ; et elle avançait la main pour aider Tranquille à déposer son fardeau, lorsque le parfum sauvage des coquillages entassés la frappa désagréablement. « Qu'allez-vous faire de toutes ces moules ? » demandât-elle au petit garçon.

Tranquille la regardait avec étonnement. « Je vendrai demain le sac au marché, et je vais porter tout à l'heure le panier chez Colette, le marchand, pour avoir du pain pour souper.

— Et le sac avec le tas qui est déjà là passera la nuit ici ? persista Mme Derville.

— Bien sûr, si je le mettais à la porte, les mauvais gars qui ne travaillent pas le voleraient pendant la nuit. »

La grand'mère cherchait autour d'elle ; la pauvre petite chaumière bâtie de bois et d'argile, avec quelques galets de la plage pour tout fondement, s'élevait seule à l'abri d'un rocher, au pied de la falaise, à quelque distance du petit village de pêcheurs, mais il n'y avait pas un hangar, pas un appentis, pas un trou au dehors où l'on pût mettre en sûreté les précieux coquillages ; il fallait consentir à subir cette odeur funeste qui devait nécessairement aggraver la fièvre des petites filles et la maladie de la mère. Mme Derville soupira profondément. « J'ai quelquefois osé penser que j'étais pauvre ! se disait-elle, Dieu me le pardonne ! »

Tranquille ni sa mère n'avaient rien compris aux questions et à l'inquiétude de leur visiteuse ; la pauvre femme s'était penchée sur le bord de son lit, regardant avec amour l'énorme sac de coquillages qui promettait au moins le pain du lendemain, et son fils, debout devant elle, lui racontait comment il n'avait guère rien péché de tout ça : « Pas plus qu'un panier plein, bien sûr, je ne peux quasiment pas lever le bras ; les petites demoiselles ont tout fait, surtout celle qui a mis son mouchoir sur mon écorchure et qui me lavait le bras quand vous êtes venue.... je crois qu'on l'appelle Marie ; elle a fait marcher toutes les autres, sans elle nous n'aurions pas soupe. » Tranquille revenait toujours à cette pensée satisfaisante. Mme Derville l'interrompit dans ses réflexions.

« Je ne peux pas rester plus longtemps aujourd'hui, dit-elle, mais je reviendrai. Trouveriez-vous chez Colette une livre de viande ?

— Oh ! pour ça oui, madame ; c'est demain le marché, il sera approvisionné d'avance ; mais je n'aurais pas assez de moules dans le panier pour ça avec le pain qu'il nous faut, » et il soulevait sa corbeille d'un air de connaisseur.

« Voilà l'argent pour la viande, » et Mme Derville tira vingt sous de sa bourse ; « vous prendrez deux ou trois carottes, un panais, un poireau, de quoi faire un pot-au-feu. Vous n'avez pas de jardin ? » Et elle jetait un regard sur l'étroite bande de sable qui entourait la chaumière ; les galets reprenaient leur empire à quelques pas. « Rien ne pousse ici, » dit Tranquille, qui n'avait jamais songé à essayer ; « mais je trouverai des légumes chez Colette ou ailleurs, et je ferai bien le pot-au-feu. »

Mme Derville secouait la tête. Si elle avait eu le temps, si l'heure et le devoir ne l'avaient pas pressée, elle aurait voulu faire elle-même le bouillon, nourrir la pauvre mère, et voir Tranquille assis devant une tranche de bœuf, mais il fallait partir. Elle donna encore quelques explications au petit pêcheur qui l'écoutait d'un air assuré ; la pauvre mère, accablée par la faiblesse, s'était laissée aller sur son oreiller arrangé par les mains adroites de sa visiteuse, et elle sommeillait à demi. Tranquille prit son panier de moules. « Je rapporterai bientôt le pain et la viande. — Mettez des feuilles de chou au fond du panier quand vous aurez vidé les moules, » criait Mme Derville en regardant le petit garçon qui s'éloignait. « Que d'idées se font les gens riches ! » pensait Tranquille, qui avait cependant fait un signe de tête affirmatif. « Quel mal les coquillages peuvent-ils faire à mon panier ? C'est égal, j'ai eu de la chance de me blesser aujourd'hui, nous allons faire un souper de Pâques ! » Et il pressait le pas.

Mme Derville se hâtait aussi ; elle avait regardé sa montre avec consternation, il était tard, et elle ne savait où retrouver sa bande joyeuse. En tournant le pli de la falaise qui abritait la pauvre chaumière, elle entendit des voix et des éclats de rire. A peu de distance, au milieu d'un petit amphithéâtre de rochers, entre lesquels s'étendait un sable fin et uni, le couvert était mis ; les convives étaient assises, on mangeait, on parlait, on criait même un peu. Mme André riait comme les autres. Les regards de sa belle-mère s'arrêtèrent sur elle. « Jeanne est transformée ! pensa-t-elle. Depuis qu'elle a reçu la lettre d'André qui approuve notre entreprise (j'aurais bien voulu voir qu'il ne l'approuvât pas !), c'est une autre personne ! Elle avait toujours l'air de redouter quelque chose avant ce dernier courrier. Comme si je ne connaissais pas mon fils ! » Et la mère se

redressait involontairement, tout en s'approchant à petits pas du festin joyeux. Les rochers qui formaient la salle à manger la dérobaient à tous les yeux.

Comme elle arrivait, Marie disait tout haut : « Si grand'mère ne vient pas bientôt, j'irai la chercher ; elle n'a rien mangé depuis ce matin, et ce matin, je ne sais même pas si elle a déjeuné, tant elle est sortie de fois du réfectoire pour aller voir si Malvina était prête, si les paniers étaient arrangés, si le père Lucas avait amené l'âne. Grand'mère sera malade de faim et elle ne saura seulement pas pourquoi elle se trouve mal.

— Tu as raison, restez là ; » et Mme André, effrayée du tableau que venait de lui présenter Marie, se levait précipitamment pour aller à la recherche de sa belle-mère, lorsque celle-ci parut entre deux rochers. Elle était assez pâle pour justifier les craintes de Marie, mais elle marcha en avant jusqu'à la petite fille. « Ah ! vous espionnez votre grand'mère, vous vous apercevez quand elle ne mange pas, et vous avez l'audace de croire qu'elle n'en sait rien elle-même ! eh bien, donnez-moi un morceau de pain, je crois bien que j'ai faim ; » et elle s'appuyait contre une grosse pierre, les traits tirés et l'air épuisé. Toutes les petites filles consternées avaient cessé de manger.

Mme Piérard avait mis dans le panier une bouteille de vin, personne n'y avait touché ; le bouchon sauta, malgré la faible résistance de Mme Derville ; pendant ce temps Honorine étalait sur une serviette le dîner qu'on avait réservé ; Marie, à genoux devant sa grand'mère, lui frottait doucement les mains. La vieille dame souriait : « Je vais mieux, dit-elle ; je vous ai fait peur ; le vin m'a fait du bien. » Et elle mangea quelques bouchées de pain et de bœuf froid, puis elle essaya de se lever. Ses jambes pliaient encore sous elle. « Restez tranquille, Grand'mère, criait Marie. — Restez tranquille, madame, disaient toutes les petites filles. — Il faut bien que je reprenne un peu de force pour faire le chemin, nous n'allons pas coucher ici, » insistait Mme Derville. Sa belle-fille parut comme elle parlait encore, accompagnée par Honorine ; toutes deux ramenaient l'âne attaché à quelque distance pendant le dîner. « Voilà vos jambes, ma mère, dit résolument Mme André. — Voilà vos jambes, Grand'mère, » répétait Marie enchantée. Mme Derville essaya de protester. Tout le monde lui ferma la bouche. Les petites filles les plus paresseuses affirmaient qu'elles n'étaient pas fatiguées et qu'elles ne monteraient sur l'âne à aucun prix. On eut bientôt arrangé les châles de façon à former un siège commode sur le vieux bât ; le panier des

habits était vide par conséquent, les provisions étaient consommées ; on attachait les deux corbeilles derrière Mme Derville bien installée sur sa monture ; elle était pâle encore, et Marie, qui tenait la bride de l'âne, regardait souvent en arrière, pour s'assurer que sa grand'mère « chérie », comme elle disait dans son cœur, n'était pas malade tout à fait.

Marie, qui tenait la bride de l'âne, regardait souvent en arrière.



Le feu flambait dans la cabane, et Tranquille, assis sur un escabeau auprès du foyer, écumait gravement le pot-au-feu, tout en se félicitant de la *chance*, comme il disait, qui avait attiré sur lui l'attention de Mme Derville et des jeunes pensionnaires.

Et il avait raison de se féliciter de cet heureux hasard. Le bourg de Brucourt était riche, plusieurs propriétaires aisés y habitaient, tout le monde travaillait et il y avait du travail pour tout le monde. Les vieillards étaient aidés par tant de gens qu'ils menaient une existence plus douce qu'au temps de leur vigueur ; Mme Derville avait souvent regretté les pauvres gens qu'elle visitait à la Mivoie, les humbles amis dont sa présence réjouissait toujours le cœur. J'aurais voulu apprendre à ces enfants à s'occuper des autres, disait-elle ; ici, il n'y a rien à faire. » Il n'en était pas de même à Verville.

Le petit village des pêcheurs s'était formé peu à peu des habitants pauvres, chassés par la misère ou par l'inconduite des riches hameaux parsemés dans les belles vallées du Cotentin. Ceux qui avaient vendu leur petit bien, que personne ne voulait plus employer, ceux qui battaient leurs

femmes et envoyaient mendier leurs enfants, étaient venus s'établir les uns après les autres dans ce petit coin sauvage, sur les *relais* de la mer, terrains vagues et sans propriétaires, où ils avaient construit de leurs mains de pauvres chaumières, subsistant misérablement de la pêche des moules et des crabes qu'ils vendaient aux paysans. Partout on les méprisait, mais on les redoutait ; aussi ils étaient violents et rusés, ils volaient ce qu'ils pouvaient et donnaient sans remords un mauvais coup. On les nommait dans le pays les mare yeux ; les garçons avaient beau être grands, forts et bien tournés, nulle fille de cultivateur n'eût songé à leur donner sa main. « Qui se ressemble s'assemble, » disait-on ; et si les pauvres demeures ne restaient jamais vides, même après le départ ou l'extinction d'une famille, c'étaient toujours des gens mal famés qui venaient remplacer le ménage disparu. « Tous des voleurs et des fainéants, » assuraient les habitants de Brucourt.

Mme Derville savait vaguement que les pêcheurs n'étaient pas estimés dans les environs ; cependant le temps avait fait son œuvre : les gens errants qui vivaient maintenant dans la petite baie étaient moins corrompus que leurs parents, simplement par le fait de posséder une résidence fixe et des moyens réguliers d'existence. Les femmes continuaient à pêcher des moules ; mais quelques barques avaient été construites sur la côte : les hommes allaient à la mer, sans s'éloigner beaucoup, car leurs embarcations étaient mauvaises, mais ils rapportaient du poisson qu'ils vendaient facilement. Lorsque les filets séchaient au soleil, et que les barques étaient couchées sur le sable, au pied des rochers, le dimanche, les petites maisons n'avaient pas mauvaise mine et la misère semblait s'être enfuie du hameau. A Verville, comme ailleurs, en effet, on vivait en travaillant ; mais les funestes habitudes de désordre et d'imprévoyance profondément ancrées chez les populations errantes ne laissaient aucune ressource contre la maladie. Dès que le père manquait dans une maison, dès que la mère était malade, le besoin entraînait à la suite de la mort et de la maladie ; personne n'y avait songé d'avance, on avait vécu au jour le jour. Si la pêche était heureuse, on faisait un festin, et il ne restait rien dans la bourse ni dans l'armoire pour le lendemain ; les enfants grandissaient, ils s'élevaient comme ils pouvaient, sans rien apprendre, qu'à pêcher pour les garçons, à raccommoder les filets et à cueillir les moules pour les filles. L'église était loin : on leur aurait fait honte s'ils y avaient paru avec leurs vêtements en lambeaux ; il n'y avait pas d'école ; Verville subsistait cependant, toutes les maisons étaient remplies de petits enfants robustes, hâlés par le soleil sous

leurs cheveux de lin. On riait dans la chaumière de Tranquille six mois plus tôt, avant que le père eût péri en mer ; depuis lors, malgré les efforts de la mère et du jeune garçon, tout allait de mal en pis, et la pauvre femme, venue naguère d'un village lointain à la suite d'un incendie qui avait détruit sa maison, avait perdu le courage en même temps que les forces, le jour où elle avait reçu dans ses bras le petit enfant que son père n'avait jamais vu. Dieu avait envoyé le secours à temps.

Mme Derville était aussi persévérante que charitable ; elle avait le désir d'habituer aux bonnes œuvres toutes ses petites élèves, filles de parents aisés, mais elle n'eut pas besoin d'entraîner les jeunes filles dans cette voie nouvelle : Marie s'en était chargée ; d'ailleurs, la rencontre avec Tranquille, le travail en commun, le petit sacrifice personnel, avaient éveillé la sympathie des enfants les plus apathiques. Artémise, elle-même, lorsqu'elle eut mangé ses moules toute seule, en face de ses camarades soupant gaiement avec leur pain et leur salade, avait repoussé son assiette d'un air honteux, et elle fut la première à se priver d'une demi-heure à la récréation, pour coudre les petits vêtements destinés au nouveau-né. Plusieurs des enfants avaient de l'argent ; on acheta de l'indienne et du calicot dans le bourg. Céleste, qui avait dépensé tout ce qu'elle possédait, écrivit à sa grand'mère :

« Bonne maman chérie, figure-toi que nous, sommes allées l'autre jour à la mer ; on la voit de notre maison, mais nous avons été tout au bord, à Verville, pour chercher des moules. Nous avons trouvé sur la plage un petit garçon blessé, et il n'avait rien à manger. Nous lui avons donné tous les coquillages de notre panier, Marie et moi, et nous en avons ramassé beaucoup d'autres ; j'avais les mains écorchées et les pieds mouillés, mais ça ne m'a pas fait de mal. Il a eu à souper et sa maman aussi ; il avait deux petites sœurs et un petit frère qui venait de naître. Ils n'ont plus de papa, il a été noyé. Il faut habiller le petit enfant, tout le monde a donné ses sous ; moi, je n'en ai pas, parce que j'ai acheté du sucre d'orge ; envoie-moi une petite bourse, bonne maman ; j'ai déjà fait un petit bonnet avec une vieille manche à Madame, mais je voudrais donner quelque chose d'autre. Je t'embrasse et mamanet papa. Quand viendrez-vous me voir ?

CÉLESTE. »

« Quand nous irons la voir ? mais tout de suite, » dit Mme Evrard. Sa fille n'avait rien à faire, les beaux bœufs s'engraissaient paisiblement dans les pâturages, les domestiques ne manquaient pas dans la riche maison de la vallée, on attela le cheval et on partit pour Brucourt. La grand'mère avait rempli ses poches de petite monnaie, un gros paquet de vieux habits destinés à Tranquille et à tous les siens reposait sous les pieds des voyageuses ; un panier de beurre, d'œufs, de fromages et de fruits était soigneusement retenu par une corde au fond de la carriole, deux poulets gras montraient leur tête aux barreaux d'une cage, ce Nous avons l'air d'aller au marché, maman, disait la mère de Céleste, avec quelque dépit. — Ça m'est arrivé plus d'une fois, » riposta tranquillement Mme Evrard, que deux robustes servantes hissaient à grand peine dans la voiture, ce seulement, je n'avais pas tant de peine à me remuer qu'à présent. Ouf ! » Et se laissant tomber sur sa chaise, elle prit les rênes et on partit.

Que de cris de joie à l'arrivée de la carriole devant la vieille Grange, après les premiers embrassements, lorsque le chargement fut déballé et soigneusement examiné ! Les paniers de provisions étaient destinés à Mme Derville, et Céleste eut le plaisir de les offrir elle-même ; mais les maîtresses comme les élèves étaient surtout reconnaissantes du paquet de hardes destinées aux pêcheurs. Les vêtements du père, de la mère et de la grand'mère de Céleste étaient si amples, si longs, si solides, que l'âge n'avait pu les dépouiller de toutes leurs qualités primitives ; il y avait là de quoi remonter la garde-robe de toute la famille, ce On pourrait mettre Onésime dans une manche de la redingote de ton père, » disait Honorine en soulevant un énorme paletot doublé de flanelle à carreaux, ce et il serait chaudement habillé de pied en cap. — Nous ferons une veste et un pantalon avec un gilet pour Tranquille, Grand'mère a dit qu'elle taillerait tout cela, » disait Marie en sautant autour de l'amas de vêtements entassés sur la table du réfectoire. Malvina eut bien de la peine à obtenir qu'on lui laissât un petit coin pour déposer le plateau de rafraîchissements.

Les vêtements donnés par Mme Evrard et par sa fille suffisaient et au delà pour habiller la pauvre veuve et ses quatre enfants, mais la transformation qui s'était opérée chez elle avait excité l'attention et bientôt l'envie de ses voisines. Lorsqu'il arrivait le jeudi à Mme Derville de partir résolument pour la côte, accompagnée par Marie, par Céleste ou par Honorine, pour visiter la pauvre chaumière, afin d'y porter quelque nouveau secours, on voyait des petits enfants à demi nus sortir de toutes les

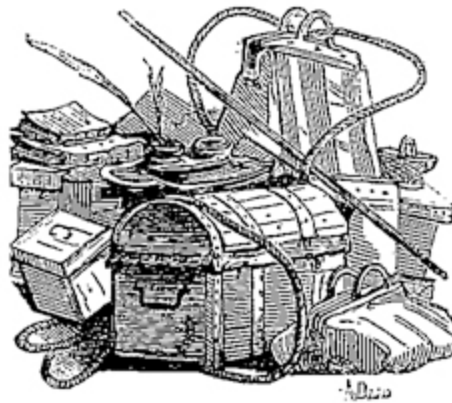
maisons : ce Si je pouvais avoir une méchante jupe ! » criait une petite fille, « et moi une blouse, et moi un pantalon, et moi une chemise ! » disaient les autres en chœur. Le besoin était évident, et Mme Derville, bien résolue à ne point donner d'argent, se laissait souvent toucher par le dénûment des pauvres enfants ; elle promettait des vêtements, et les garde-robes de tous les parents étaient mises à contribution, comme les doigts des élèves étaient sans cesse occupés à transformer et à raccommoder les habits, les robes, les jupons qui leur arrivaient de toutes parts au profit du pauvre hameau de pêcheurs. « Pendant que vous serez en vacances, vous n'oublierez pas de faire des provisions, disait Marie à ses camarades. — Il n'y a pas de danger, disait-on. — Biais on ne coudra pas pendant les vacances, assuraient les paresseuses. — Moi, j'emporte de l'ouvrage tout prêt, j'ai une layette taillée, » disait Céleste en se redressant. Honorine avait la prétention de coudre six chemises. Mme Derville riait : « Vous ferez six points, et je ne vous en voudrai pas, » disait-elle.

Le temps était chaud et lourd, chaque matin on se levait fatigué, et tout le monde avait mal à la tête. On prédisait l'orage, et l'orage ne venait pas. Mme Derville continuait ses courses à Verville, mais elle avait plusieurs fois été obligée d'emprunter l'âne de Lucas, et elle n'emmenait avec elle aucune compagne. « Le temps est trop fatigant et le soleil trop ardent pour les enfants, » disait-elle, mais rien ne pouvait l'arrêter. Son cœur compatissant souffrait tellement de la misère, de l'ignorance, du mal qu'elle rencontrait à chaque pas dans le pauvre village, qu'elle ne croyait jamais en faire assez pour apporter tous les remèdes en son pouvoir. Pas une maison où elle ne fût connue, pas une mère qui ne la saluât au passage, pas un petit enfant qui ne courût après elle. Les hommes même, lorsqu'ils étaient à terre et qu'ils n'étaient pas au cabaret, faisaient un brusque signe de tête lorsqu'elle passait. « Heureusement, ma mère, vous êtes trop occupée ici pour nous échapper, disait Mme André, sans quoi vous prendriez votre résidence à Verville. — Voilà ce que c'est que d'avoir Mme Piérard, » répondait la grand'mère, « sans elle, je n'aurais pas le temps de mettre le pied hors de la maison. » Bonne maman riait, mais elle avait dans les yeux des larmes de reconnaissance. Le temps n'avait fait qu'augmenter son affection et son respect pour Mme Derville.

C'était la veille des vacances, on avait déjà procédé à la modeste distribution des prix ; les enfants avaient renoncé en masse à leurs livres pour donner l'argent à la mère de Tranquille dont on devait réparer la

chaumière. On emballait les vêtements, les ouvrages, les cahiers ; on riait, on parlait, on échangeait des promesses et des confidences ; toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes du côté de la mer, il était six heures du soir ; le lendemain matin, les enfants seraient toutes parties et la maison vide. Mme Derville était allée à Verville pour indiquer au maçon les petits travaux nécessaires à la demeure de la veuve, souvent ébranlée par le vent. Lorsqu'elle revint, elle était pâle malgré le soleil brûlant, ses yeux brillaient, ses lèvres comprimées indiquaient une émotion contenue ; sa belle-fille, étonnée, inquiète, l'attira dans le jardin. « Qu'y a-t-il, ma mère ? » lui demanda-t-elle haletante.

Mme Derville se pencha vers elle. « Ne dites rien, n'effrayez personne, demain les enfants seront chez leurs parents, le choléra est à Verville ! »





CHAPITRE IX. — L'épidémie. — Le dévouement.

Les deux mères avaient porté seules le fardeau de ce qu'elles savaient ; Mme Derville s'était refusée à donner aucun détail à sa belle-fille : « Demain, » avait-elle dit, « nous causerons, aujourd'hui il faut économiser nos forces. » Mais Un poids insupportable pesait sur l'âme de la jeune femme, poids que la foi et le courage de la grand'mère allégeaient pour elle. Mme André avait peur du choléra, non pour elle, mais pour sa mère, pour ses enfants, pour les habitants du bourg auxquels elle commençait à s'attacher, pour Artémise, pour Amanda, pour Séraphine qui resteraient chez leurs parents à Brucourt. Elle fermait les malles et les sacs de nuit d'un air préoccupé. Cinq carrioles étaient successivement arrivées devant la porte, emmenant chacune une jeune fille ; toutes devaient revenir à la rentrée des classes, mais les deux mois de vacances paraissaient interminables aux jeunes imaginations. Honorine et Céleste pleuraient en embrassant Mme Derville et Marie. Enfin tout le monde était parti, le notaire et le percepteur avaient emmené leurs filles. Celles-là ne se lamentaient pas comme les autres. « Nous verrons Mesdames quand nous voudrons, » disaient-elles d'un air de supériorité, et pour se consoler de rester modestement au village. Honorine devait aller à Paris pendant les vacances, et le père d'Edmée, grand marchand de bœufs, parlait de l'emmener dans son prochain voyage à Jersey. Marie soupirait en confiant à

sa mère ces projets aventureux. « Nous, nous restons toujours tranquilles, » disait la petite fille, le cœur un peu gros. Mais ses yeux brillèrent de satisfaction et d'orgueil lorsque sa mère répondit doucement : « Ton père voit le monde pour nous. — C'est vrai, » et Marie relevait la tête, « papa a vu plus de choses en un an que les pères de toutes les élèves n'en ont vu pendant leurs vies entières. Je lui écrirai de me rapporter une belle boîte de laque du Japon ; il doit y être maintenant, n'est-ce pas, maman ? » Sa mère fit un signe affirmatif. « Deux ans passés ! » pensait-elle ; puis comme la terreur présente se réveillait dans son âme : « Pour la première fois, je suis bien aise qu'il ne, soit pas ici ; il a couru assez de dangers au loin sans venir les chercher en France, et je ne pourrais pas le retenir ! »

Mme André ne se doutait pas encore que la hardiesse contre le péril qu'elle reprochait au fils lui était venue de sa courageuse mère. Dès que la maison fut en ordre, que les livres furent remis en place et les dortoirs fermés, Mme Derville appela sa belle-fille dans sa chambre. Une robe et un peu de linge étaient déjà entassés dans un sac de nuit. « Je m'en vais à Verville, Jeanne, dit-elle simplement. — Ma mère ! » Mme André ne trouvait point de paroles ; l'effroi et la consternation lui coupaient la voix. « Je vais à Verville, reprit la vieille femme, je ne puis laisser ces pauvres gens seuls en proie au fléau qu'ils redoutent déjà sans savoir à quel point la misère et l'ivrognerie les désignent particulièrement à ses attaques ; il y avait déjà deux morts, hier, quand je suis partie. Dieu sait ce que je retrouverai ! Je vous laisse en paix, mon enfant, vous êtes avec votre mère, en bon air, les petits ne courent aucun danger. Je ne pense pas que le choléra vienne jusqu'ici ; s'il venait, Dieu vous garderait, j'espère, en sa main toute-puissante. Je ne crois pas à la contagion, mais il y a bien des gens qui en sont effrayés ; je ne reviendrai pas ici tant que le mal sera à Verville. Je vais embrasser Marie et Jean avant de partir. »

Mme André avait écouté sa belle-mère sans rien dire ; elle lui saisit le bras : « Et si vous étiez malade vous-même, qui est-ce qui vous soignerait ? demanda-t-elle d'une voix étouffée. — Quelqu'une des femmes de pêcheurs ; je vous défends de venir, quoi qu'on puisse vous dire. » Et comme elle voyait naître la résolution dans les yeux naguère effrayés de la jeune femme : « Vous ne viendrez pas, Jeanne ? votre mari vous le défendrait. Vous n'êtes plus seule, la maison est établie et marcherait aussi bien sans moi ; qu'importe où la vieille femme laissera ses os ? Je sais bien où je vais.... » Puis, revenant aux considérations pratiques et à la prévoyance intelligente

qui s'alliaient chez elle aux sentiments les plus élevés, elle donna à sa belle-fille, toujours muette, les instructions les plus exactes sur les précautions à prendre, les premiers soins à donner en cas de maladie, les avis à répéter dans le bourg si le mal s'y déclarait. Des affaires d'intérêt, pas un mot, tout était en commun dans la maison. « Vous trouverez mon testament dans ce tiroir, » dit-elle en terminant et pour couper court à la conversation ; elle ouvrit la porte à Jean qui frappait depuis un moment en criant d'une voix lamentable : « Dan mère ! dan mère ! »

Les deux petits enfants étaient sur les genoux de Mme Derville. Marie disait de temps en temps : « Je suis trop grande, grand'mère, je vous fatigue, » mais elle cédait sans peine à la main qui la retenait, et elle recevait et rendait avec joie quoique avec un peu d'étonnement les baisers qui pleuvaient sur son front et sur ses cheveux. Mme Derville n'était pas prodigue de caresses. « Grand'mère nous aime bien aujourd'hui, » pensait Marie.

La vieille dame se leva ; « Allez jouer dans le jardin, mes petits, » dit-elle. On obéit ; elle avait envoyé chercher l'âne de Lucas, et la petite carriole que le patient animal traînait quelquefois. Elle y jeta elle-même son sac de nuit, une boîte contenant des remèdes et quelques provisions. Malvina avait mis la tête à la fenêtre de sa cuisine et regardait d'un air effaré. Mais comme Mme Derville se préparait à monter dans la modeste voiture, « Bonne maman » parut à la porte ; sa fille avait été la chercher, lui confier son chagrin, ses inquiétudes et son impuissance à combattre la résolution de sa belle-mère : « Et pourquoi n'irait-elle pas ? » avait dit tranquillement Mme Piérard. On ne peut pas laisser ces pauvres gens tout seuls. S'ils me connaissent aussi bien qu'elle, j'irais à sa place, ça vaudrait mieux pour ici... pas pour là-bas... ajouta-t-elle avec un humble sourire. Je vais lui dire d'être tranquille sur la maison. »

Les deux vieilles femmes échangèrent un regard ; Mme Derville reconnut à l'instant chez la paisible mère de famille, modeste, timide, troublée d'une parole dure ou d'un geste violent, la calme résolution qui l'animait elle-même. « Je veillerai sur Jeanne et sur les enfants, dit Mme Piérard. — Et moi sur Verville avec la grâce de Dieu. — Si vous avez besoin de quelque chose ou de quelqu'un, c'est à moi que vous le ferez dire, » reprit Bonne maman. Mme Derville fit un pas et prit dans ses bras la courageuse femme ; elles s'embrassèrent sans un mot de plus. La petite carriole s'éloigna. Mme André, qui pleurait, s'était réfugiée dans sa chambre : on entendait dans le

jardin les éclats de rire de Marie et de Jean ; Bonne maman, encore debout, à la porte, passait son mouchoir sur ses yeux. « On ne pouvait pas les laisser seuls, » répétait-elle pour s'affermir le cœur.

Le choléra ne fit à Brucourt qu'une apparition passagère ; trois ou quatre personnes seulement furent atteintes, une seule mourut. C'en était assez pour jeter l'effroi dans un bourg prospère et dont les habitants étaient attachés à la vie par toutes ses aisances et ses douceurs. On se renfermait chez soi, on n'osait sortir que pour aller à l'église, on sonnait les cloches, et les indigents du village n'avaient jamais reçu de si abondantes aumônes ; mais ceux qui étaient malades n'avaient de secours à attendre que de leur médecin et du prêtre. L'effroi était dans toutes les maisons.

Rien ne contribuait davantage à l'inquiétude répandue à Brucourt que le bruit des ravages du fléau à Verville ; la point de cloches à sonner, car il n'y avait point d'église, point de médecin habitué là demander au moindre malaise, point de prêtre attaché au pauvre hameau ; chaque matin Malvina venait raconter à ses maîtresses les bruits du bourg. « On dit qu'il y a là-bas plus de morts qu'on n'en peut mettre en terre, le vicaire y est parti, et on dit qu'il y a un médecin qui ne se fait payer par personne.... » Le lendemain la servante était bien plus étonnée : « La maison de M. Brémont est fermée, c'est-à-dire il n'y a plus que Coralie et le jardinier, M. et Mme Brémont sont allés à Verville. On dit que c'est M. Brémont qui est médecin ; il en a déjà guéri plusieurs ; on m'a dit ce matin, mais je n'ai pas voulu le croire.... et Malvina baissait instinctivement la voix, que c'est M. et Mme Brémont qui mettent les morts dans leur bière ; M. Brémont a emporté un grand sac d'argent, et il paye tout.

— Je croirai tout ce qu'on voudra du courage et de la charité de ma belle-mère et de Mme Brémont, » dit Mme André que les larmes suffoquaient.

Marie s'était glissée dans la chambre sans qu'on s'en aperçût ; elle ne parlait pas, mais ses deux mains étaient fortement jointes et elle se disait dans son cœur :

« Quel dommage que je sois si petite ! j'irais avec grand'mère et je donnerais à boire aux malades, je ferais chauffer l'eau et la flanelle, je suis sûre que je pourrais être utile.... Grand'mère est comme les saints, elle n'a peur de rien.... C'est que le bon Dieu est avec elle.... Je ferai comme elle quand je serai grande.

— Dieu t'entende, Marie ! » disait Bonne maman qui lisait, dans les yeux de l'enfant, l'émotion contenue à grand peine dans son cœur.

Le bruit public avait dit vrai : lorsqu'on avait appris dans la maison du « père Brémont » la courageuse résolution de Mme Derville, M. Brémont avait fait deux ou trois fois le tour du jardin sans rien dire, puis il avait arpenté en long et en large le plancher de son cabinet ; sa femme qui travaillait près de la fenêtre l'avait laissé faire en silence, devinant les pensées qui l'agitaient. Puis comme le savant se taisait encore, elle s'était levée et l'avait arrêté dans sa monotone promenade.

« Oui, Michel, avait-elle dit simplement, allons retrouver Ernestine. »

Il la regardait sans étonnement, habitué à être compris sans une parole.

« Mes anciennes études de médecine pourront être utiles, il n'y a là personne. Et moi, je réponds que mes mains seront utiles même sans études.... D'ailleurs, on ne saurait laisser Ernestine toute seule, » et sans plus de délibérations le mari et la femme étaient partis pour Verville.

« Un endroit où je n'aurais pas mis le pied d'ordinaire, » pensait Mme Brémont en montant dans la carriole chargée de tout ce que la prévoyante maîtresse de maison avait pu imaginer en fait de ressources. L'amour de Dieu et du prochain avait triomphé des préjugés et des dégoûts de l'excellente femme.

Mme Derville avait cru voir les anges arriver à son secours. Elle pliait déjà sous le poids de la fatigue et d'une tâche au-dessus de ses forces, lorsque la voix décidée de sa cousine Eulalie vint retentir à ses oreilles ; c'était la carriole de M. Brémont qui avait été chercher le vicaire. Le jardinier n'avait pas voulu retourner à Verville, mais le prêtre avait ramené le cheval qui mangeait paisiblement son foin et son avoine dans la petite écurie du marchand Colette sans se douter du danger qui éloignait tout le pays du village infesté.

Le mal décroissait cependant à Verville, la maladie avait fait beaucoup de victimes, attaquant de préférence les ivrognes, hommes ou femmes, même les plus robustes ; nul n'était à l'abri de ses corps ; et les habitants, souvent errants, peu chargés des biens de ce monde, avaient fui de bien des maisons ; leurs demeures désertes avaient été transformées en hôpitaux temporaires qui permettaient de séparer les malades de leurs familles. M. et Mme Brémont, Mme Derville, le vicaire multipliaient leurs charitables efforts, priant auprès des mourants, exhortant ceux qui se portaient bien, soignant les malades, ensevelissant les morts ; on avait dit vrai à Brucourt : rien n'avait rebuté leur zèle, et les restes de la population auraient baisé les traces de leurs pas. Les plus endurcis avaient succombé ou s'étaient enfuis,

et les indifférents, les ignorants accablés par le fardeau et les terreurs de la vie présente écoutaient sans répugnance les bonnes nouvelles du salut. L'œuvre était belle et grande, mais il était temps qu'elle touchât à son terme, les forces des ouvriers allaient trahir leur zèle.

Un matin, Mme Brémont était sortie du bourg, prenant le cheval et la carriole pour se diriger vers une ferme où elle voulait acheter une nouvelle provision de farine ; les ressources de Colette étaient épuisées, d'ailleurs, la mort avait passé dans sa maison, et c'était la mère de Tranquille, toujours debout et qui savait faire le pain, qui avait été chargée de pétrir pour le petit hameau. Le sac d'argent de M. Brémont commençait à s'épuiser, car les pauvres pêcheurs n'allaient guère en mer, les moules étaient interdites pendant l'épidémie et personne ne payait le pain qu'on mangeait. Mme Brémont avait rejeté derrière elle toute sa prévoyance accoutumée ; elle puisait à pleines mains dans les économies du passé. Dieu pourvoira à l'avenir, » disait-elle.

Le temps s'écoulait, on était trop occupé au chevet des malades pour tenir grand compte des heures ; cependant le jour commençait à tomber, et la carriole ne revenait pas. « Eulalie sait cependant qu'il y a bien des gens en danger aujourd'hui, pensait Mme Derville ; on n'aura pas voulu lui vendre de la farine chez le père Ravet, elle aura été forcée d'aller plus loin. Dieu sait si on aura seulement voulu la laisser approcher. »

M. Brémont n'avait pas tant fait de réflexions ; il était inquiet, et remettant le malade qu'il soignait au jeune vicaire, maintenant secondé par deux sœurs de charité, il partit à pied dans la direction qu'avait prise sa femme. Le temps était beau, l'air pur et léger, le ciel d'orage qui avait pesé si longtemps sur toutes les têtes avait perdu ses nuages, et un petit vent frais circulait sur la côte. « Le mal va cesser.... » pensait le savant.... puis il ajouta sérieusement....« s'il plaît à Dieu, » et il continuait à marcher, écoutant à tous moments s'il entendait les pas du cheval.

Rien ne troublait le silence, les ombres commençaient à s'abaisser sur la campagne ; les ouvriers des champs étaient rentrés chez eux, hâtant le pas de peur de l'épidémie, plus dangereuse à la nuit tombante, disait-on. Tout à coup le hennissement prolongé d'un cheval se fit entendre à une petite distance ; il n'était pas accompagné d'un bruit de roues, mais deux fois le hennissement retentit dans la campagne paisible ; M. Brémont ne marchait plus, il courait. « C'est la voix du vieux Barbichon, j'en suis sûr, se disait-il,

Eulalie est tombée de voiture. » Le chemin lui paraissait long ; le cheval se taisait, enfin il s'arrêta tout à coup.

Son mari ne fit qu'un bond vers elle.



La carriole barrait la route, elle n'était pas brisée et Barbichon attendait tranquillement entre les brancards ; mais au pied d'un arbre, au bord du chemin, était assise Mme Brémont. Son mari ne fit qu'un bond vers elle. Les yeux déjà fermés se rouvrirent, la main glacée s'étendit. « Je ne souffre plus, dit-elle, Dieu est bon, la farine est dans la voiture ; » puis

reconnaissant tout à fait son mari : « A bientôt, Michel ! » dit-elle ; et ses paupières s'abaissèrent de nouveau. Le combat solitaire avec la souffrance et la mort était fini.

M. Brémont ne dit pas une parole, ne jeta pas un cri, ne versa pas une larme ; il prit dans ses bras le corps inanimé, et le plaça doucement dans la voiture, puis conduisant le cheval pas à pas, la tête découverte, il ramena à pied dans Verville celle qui était partie le matin pleine de force et de courage pour aller chercher le pain nécessaire aux vivants. Mme Derville, de plus en plus inquiète, sortit de l'un des petits hôpitaux au bruit des roues ; le vicaire, les sœurs, de charité, Tranquille et sa mère, tous ceux qui se portaient bien et les convalescents parurent aux portes ; Mme Derville courut à la carriole, elle avait aperçu sous les rayons de la lune les traits altérés de M. Brémont. « Aidez-moi à la descendre, Michel ; elle est malade, je vois bien, son lit est prêt, nous allons la soigner. » Le mari écarta tous ceux qui s'approchaient pour obéir aux ordres de Mme Derville. « Je la soignerai seul, dit-il, elle est morte. »

La courageuse femme tombée au champ d'honneur devait être la dernière victime du fléau. Elle avait lutté jusqu'au bout, cherchant à guérir les corps et à sauver les âmes en les amenant aux pieds de Jésus-Christ ; au terme de la course, Dieu lui avait accordé la couronne, elle se reposait, car l'œuvre était finie ; M. Brémont ne s'était pas trompé, avec le changement de vent l'épidémie disparaissait partout. De tous les points attaqués dans les environs arrivaient les mêmes nouvelles ; Verville aurait aisément pu trouver maintenant des médecins et des garde-malades, mais le besoin cessait là comme ailleurs.

Les parents retrouvaient leurs enfants et les enfants leurs parents au sortir des petits hôpitaux ; le danger avait parlé au cœur de plusieurs ; le cabaret de Colette, grand élément de tentation et de dépenses folles, était fermé, le propriétaire était mort et sa femme avait pris la fuite ; le dévouement de ceux qui avaient soigné, nourri, consolé la population au péril de leur propre vie semblait porter quelques fruits. On en avait parlé au loin, les besoins du hameau avaient attiré l'attention, on promettait une école, et il était question de bâtir une église ; la mère de Tranquille et quelques autres femmes proprement vêtues par les soins de Mme Derville commençaient même à venir au service à Brucourt. On avait encore peur d'elles, mais personne n'osait les chasser de la maison de Dieu, seulement les bancs qui avoisinaient celui où elles prenaient place restaient vides d'ordinaire. « On

disait qu'il n'y avait pas une chaise libre dans l'église de Brucourt, disaient-elles, et il y a toujours de la place. » Le vicaire revenu de Verville souriait tristement.

Mme Derville était rentrée à la vieille Grange ; mais avant de mettre le pied dans le bourg, elle avait accompagné M. Brémont jusqu'à sa demeure désolée. Il y était entré d'un pas tranquille, cherchant des yeux le fauteuil où sa femme s'asseyait d'ordinaire auprès de la fenêtre : « Je resterai ici, dit-il au bout d'un moment, assis à son bureau. J'avais pensé à m'établir à Verville ; mais je la retrouverai mieux dans cette chambre ; et j'irai à Verville ; Barbichon m'y conduira ; ce ne sera pas long, j'espère, ajouta-t-il plus bas. Elle a dit : A bientôt, Michel. » Mme Derville le quitta sans rien dire ; il ne s'aperçut pas qu'elle sortait. « J'irai à Verville, répétait-il, il y a de l'ouvrage à faire. »

Marie attendait sa grand'mère à la porte de la maison ; on arrivait à la fin des vacances ; personne ne redoutait plus Brucourt, où l'épidémie avait été plus légère que dans la plupart des villages, et les plus effrayés auraient eu honte de craindre le retour de Mme Derville. Les élèves attendaient avec impatience le moment de retourner à la vieille Grange. « Il n'y a personne comme Madame, » disait Honorine, revenue de Paris, en entendant raconter l'histoire du choléra de Verville. Au plus fort du danger, Mme Évrard était venue à Brucourt pour demander à Mme André des nouvelles « d'Ernestine », comme elle appelait toujours la grand'mère, et Mme Brémont avait été pleurée dans bien des maisons où l'on ne connaissait pas son visage. Biais Mme Derville n'avait permis à aucun des siens de venir à Verville. On était inquiet à la vieille Grange des effets de sa fatigue et de son chagrin. Marie, qui s'était jetée dans ses bras avant qu'elle eût pu entrer dans la maison, et sans laisser à sa mère le temps d'approcher, se dégagea bientôt des bras qui l'entouraient si tendrement ; elle regardait sa grand'mère de la tête aux pieds : Vous n'avez pas l'air malade, s'écria-t-elle enfin après un examen prolongé ; vous êtes seulement un peu maigrie, mais vous avez toujours vos mêmes yeux ! »





CHAPITRE X. — Les surprises.

Mme Derville avait toujours les mêmes yeux pénétrants et fermes ; une expression de douceur qui ne lui était pas ordinaire était venue accroître le charme de sa physionomie puissante ; mais elle succombait sous le poids de l'œuvre à laquelle elle avait consacré ses forces depuis deux mois. Quelques jours de plus et elle tombait silencieusement à sa place de combat, comme Mme Brémont, plus jeune et en apparence plus robuste qu'elle. Mme Piérard ne s'y trompa pas un seul instant.

« Qu'est-ce que tu dis ? » demanda-t-elle à sa fille, qui se réjouissait en quittant la chambre de sa belle-mère. Mme Derville avait consenti à se coucher, et Marie était assise au pied de son lit, silencieuse et grave. « Je veux seulement regarder Grand'mère, » avait-elle dit.

« Je dis que ma mère est moins épuisée que je ne craignais, et qu'elle sera remise avant le retour des élèves, » dit Mme André, qui semblait retrouver ce soir-là une confiance et une gaieté qu'elle avait perdues depuis qu'elle était séparée de Mme Derville.

Mme Piérard haussait les épaules. « Et je te dis, moi, qu'avant le retour des élèves elle ne quittera pas son lit. Elle couve une maladie ; peut-être n'est-ce que de la fatigue ; mais, à notre âge, c'est long... ou c'est bientôt fini ! » murmura-t-elle si bas que personne ne l'entendit. Et comme sa fille frémissait et qu'elle allait s'écrier, la vieille femme lui ferma la bouche :

« C'est maintenant à notre tour d'avoir du courage, dit-elle simplement ; l'exemple que nous avons reçu ne peut pas être perdu pour nous. »

L'exemple ne fut pas perdu, en effet. L'expérience de Mme Piérard ne l'avait pas trompée. Le lendemain, Mme Derville ne put pas sortir de son lit. Marie réclama la place de garde-malade. « Je soignerai Grand'mère, » dit-elle avec la confiante hardiesse de ses huit ans ; et la malade fit un signe de tête affirmatif. « Vous aurez assez à faire, Jeanne ; vous aurez tous les enfants sur les bras ; ne faites qu'une classe, et qu'Honorine soit monitrice des petites. — Maman s'est chargée de la petite classe, dit Mme André, elle qui n'a jamais voulu donner une leçon à ses propres enfants. » Mme Derville sourit doucement. « Je vous l'ai déjà dit bien des fois, et je vous le répète plus que jamais aujourd'hui, qu'aurions-nous fait sans votre mère ? Je vais être malade tranquillement. » Mme Piérard se mit d'abord à rire lorsque « Grand'mère » voulut la remercier, puis les larmes lui vinrent aux yeux. « Il faut bien que le grain porte du fruit, dit-elle. — Il n'y a que le bon grain qui ait du fruit : un grain, cent, un autre soixante, et un autre trente, repartit gravement Marie, qui écoutait sans bien comprendre. Le bon grain, c'est Bonne maman, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle à sa mère en lui racontant la petite conversation auprès du lit. Sa mère la prit sur ses genoux : « Bonne maman était la bonne terre, dit-elle ; mais le bon grain, c'est l'exemple de Grand'mère qui portera du fruit chez ma petite Marie, j'espère. » Marie était ambitieuse. « Un grain en rapporte cent, dit-elle ; il faut être un bel épi. »

Mme Piérard avait raison, le jour du dévouement et du courage était venu pour tous les habitants de la vieille Grange. Les élèves revenaient une à une, et deux ou trois familles conjuraient Mme André de recevoir leurs filles. « De nouvelles pensionnaires ? cela est impossible en ce moment, dit résolument Mme Piérard ; nous pouvons tout juste suffire à conserver les anciennes, celles qui aiment Mme Derville et qui sauront se plier aux circonstances. » Les mères des postulantes assuraient que leurs filles étaient toutes prêtes à aimer passionnément Mme Derville. « Ce sera pour un peu plus tard, si cela lui convient, quand elle ira mieux ; d'ailleurs, nous n'avons pas de chambres en état, et les ouvriers ne peuvent entrer dans la maison en ce moment-ci. » La mère d'Edmée avait eu la tentation de la garder chez elle : « Tu as douze ans, disait-elle, et il y a eu le choléra à Brucourt. » Mais la jeune fille conjura, pria, expliqua : « Je ne sais encore rien, j'avance vraiment maintenant. Mme André est à la tête de la grande classe ; il n'y a donc rien de changé.... » Elle se disait tout bas :

« Avec Honorine, je suis la plus âgée de toutes ; je pourrai être utile à ces dames ; ce n'est pas le moment de les abandonner dans leurs embarras. »

Les maîtresses avaient besoin de tout le secours que pouvait leur apporter la bonne volonté des élèves. Elles mettaient leur honneur à ne rien retrancher des heures de classe et à soigner les enfants comme de coutume. Si tous les lits se trouvaient faits et les dortoirs balayés le matin avant que Malvina, qui passait souvent la nuit auprès de la malade, y eût mis la main, c'était une invention d'Honorine, gaïement acceptée par les autres élèves. Les soucis du ménage avaient été partagés entre la mère et la fille, ni l'une ni l'autre n'ayant voulu renoncer au privilège de donner des soins à Mme Derville. On la veillait à tour de rôle, et Marie ne la quittait guère pendant la journée ; sa mère l'avait dispensée de toutes ses leçons : « Ce que tu apprends dans la chambre de grand'mère vaut mieux que quelques pages de géographie ou d'anglais, » avait-elle dit ; et l'enfant était trop heureuse de la permission pour chercher à comprendre ce qu'elle apprenait de si important en donnant à boire à la malade, en écoutant sa faible respiration ou en caressant ses mains amaigries.

Mme Piérard était inquiète, plus même que le médecin ; celui-ci assurait que la maladie n'était qu'un excès de fatigue agissant sur une personne âgée et usée. « Bonne maman » l'écoutait sans répondre ; puis, quand il était parti, elle disait : « Ce que c'est que d'être jeune ! Il ne voit pas qu'elle n'a plus envie de vivre ; elle croit sa tâche finie et elle se laisse aller tout doucement au repos. Je comprends ça ; mais que deviendrons-nous sans elle ? Et André qui n'écrit pas ! »

Un jour, Mme Derville était un peu plus forte que de coutume, « Grand'mère s'est un peu impatientée, disait Marie avec une satisfaction naïve ; j'aime mieux quand elle me gronde parce que je tiens son verre de travers, que lorsqu'elle a l'air de ne pas voir que la tisane coule sur son couvre-pied. » On s'aventura à faire entrer M. Brémont qui venait souvent savoir des nouvelles « d'Ernestine ». Il s'assit au pied du lit, plus pâle et plus maigri que la malade, mais animé d'une force et d'une résolution toute nouvelles ; il avait à peine échangé quelques mots d'amitié avec sa cousine, et il paraissait plongé dans une rêverie, lorsqu'il s'écria tout à coup (et Marie tressaillit sur son tabouret parce qu'il parlait trop haut) : Ernestine, quand vous serez guérie, nous irons ensemble à Verville.... — Vous y allez ?... » demanda faiblement Mme Derville. Le savant rougit et secoua la tête. « Je n'ai pas eu le courage... je vous attends.... » Puis il reprit : « Quand

vous serez guérie, vous me montrerez l'endroit où nous pourrons bâtir l'église... il faudra cinquante ans avant que le département, le gouvernement, les communes donnent l'argent nécessaire pour cela ; je leur laisserai bâtir l'école... s'il le faut... mais je suis riche... vous savez.... elle avait de la fortune... nous n'avons pas d'enfants... si je pouvais mettre l'église là où je l'ai trouvée... mais ce serait trop loin.... »

Mme Derville s'était soulevée sur son coude ; elle écoutait. Dans l'abattement et la langueur de la maladie, la pauvreté, l'ignorance, la destitution morale et matérielle du village des pêcheurs lui revenaient sans cesse à l'esprit, tels qu'elle les avait vus à nu pendant l'épidémie ; elle appréciait à leur juste valeur les promesses des auto lûtes.... « Une église, une école... c'est beau... mais les fonds, où sont-ils ? Verville a reçu un appel de Dieu... il n'y répondra pas... personne n'y parlera de la vie éternelle, personne n'y enseignera les enfants et les ignorants.... »

C'était un des fantômes qui hantaient le lit de maladie. Marie l'avait deviné par l'insistance que mettait toujours sa grand'mère à savoir des nouvelles de Verville, elle s'était levée et s'appuyait sur les genoux de M. Brémont en face de Mme Derville. « C'est un bonjour décidément, pensait-elle, les yeux de Grand'mère brillent comme à l'ordinaire. » Elle attendait la réponse de la malade.

« Vous avez raison, Michel, dit-elle enfin lentement, c'est juste pour elle et pour Verville... mais aurez-vous le courage de suivre l'œuvre jusqu'au bout ? Il faudra retourner là-bas préparer les adorateurs pour l'église, et les élèves pour l'école ? — Avec vous, répétait M. Brémont, quand vous serez guérie.... — Si Dieu le veut, je suis prête.... » Et la malade tendait les mains à son cousin. « Je vous attendrai, » dit-il. Elle ne le pressa pas davantage. « Il lui faut le temps de se reprendre, » pensait-elle ; mais, dans son abattement et sa tristesse, M. Brémont avait apporté à Grand'mère le cordial qui lui manquait, il fallait se guérir, il fallait reprendre des forces le plus tôt possible, non-seulement pour les siens, pour la maison qu'elle avait fondée et soutenue par son énergie, pour sa petite Marie qui la regardait avec des yeux si tendres, mais pour tous ces malheureux qu'elle avait soignés, nourris, consolés, pour les convalescents arrachés à la mort et qu'il fallait amener à Dieu, pour les semences de bien qu'elle avait répandues et qui pouvaient fructifier. Grand'mère » tendit les deux mains à sa petite-fille : « Aide-moi à me guérir, dit-elle, et tu viendras avec moi à Verville choisir l'emplacement de l'église. » Marie possédait l'instinct de la garde-malade,

cette faculté qu'on peut développer, mais qui est naturelle et spontanée ; elle répondit tranquillement, sans se laisser aller à son ardeur ordinaire : « Il faut d'abord pouvoir vous tenir debout, grand'mère, et pour cela il faut prendre votre cuillerée de gelée, au lieu de dire : « J'en ai assez, je n'ai pas faim. » Mme Derville sourit, elle accepta la gelée sans rien dire ; une demi-heure plus tard elle dormait, et Marie la gardait avec une inébranlable constance. Seulement, comme il faisait beau, que le soleil brillait, et que la fenêtre était ouverte sous les rideaux, la petite fille s'appuya sur le chambranle pour regarder dans le jardin.

C'était l'heure de la récréation ; mais au lieu du vacarme accoutumé, au lieu des éclats de rire, des jeux bruyants, des courses folles, le silence régnait dans le jardin, toutes les petites filles étaient assises ou se promenaient par groupes, parlant bas, bêchant tranquillement dans les petits terrains qu'on leur avait abandonnés, et regardant souvent du côté de la fenêtre ouverte. On aperçut bientôt Marie, et ses compagnes vinrent les unes après les autres sous la fenêtre, lui faire des signes d'amitié, et demander par gestes des nouvelles de la malade. On n'avait pas eu besoin de recommander aux enfants le calme et le silence ; dès qu'une des petites emportée par la gaieté ou la santé commençait à rire trop haut, à chanter, à courir dans la maison en lançant les portes derrière elle, Honorine, Edmée, Céleste même s'élançaient à sa poursuite. « Tu oublies Madame ! » disait-on, et l'enfant confuse se taisait aussitôt.

Marie répondait à ses amies, elle avait imaginé une petite poste ; une double ficelle était attachée à l'appui de la fenêtre, les bouts pendaient en bas. On enfilait un morceau de papier, une petite lettre au bout de la ficelle ; Marie tirait d'en haut et recevait la dépêche, elle ne se donnait pas tant de soin pour les réponses qu'elle jetait tout simplement au vent. On se poussait pour ramasser les lettres de Marie ; mais elles avaient toujours une adresse, et la destinataire avait seule l'honneur de faire la lecture du billet aux élèves assemblées : « Grand'mère dort ! écrivait la petite fille, elle a mangé sa gelée. » Dans une seconde lettre, elle ajoutait : « Grand'mère a beaucoup causé avec mon cousin Michel ; il a de très-belles idées, mais c'est trop long pour une lettre.... » Marie avait essayé de dessiner une église sur son papier dans l'espoir que ses correspondantes devineraient de quoi il s'agissait, mais personne ne put en venir à bout ; Honorine, assise au fond du jardin, appelait ses camarades ; Mme Derville s'agitait dans son sommeil, Marie quitta la fenêtre et reprit son poste au pied du lit. Mais, tout

en gardant sa grand'mère, elle se demandait souvent : « Qu'est-ce que faisaient Honorine et Edmée dans le bosquet ? je n'ai pas pu voir, c'était quelque chose de blanc ; j'en suis sûre, Céleste me faisait signe de regarder, mais je n'ai pas eu le temps, et elles ont changé de place, on n'apercevait plus rien. Qu'est-ce que c'est que ça ? » La petite fille bondit de sa place ; elle avait entendu le doux mugissement d'une vache si près de la maison, qu'elle semblait être dans le jardin ; mais quelque rapide qu'eût été son mouvement vers la fenêtre, elle ne vit rien, les élèves étaient rentrées en classe, le jardin était solitaire, seulement Marie crut apercevoir la porte qui donnait sur le verger ; elle était ouverte contre l'habitude, les prairies étaient louées à un fermier voisin et ne dépendaient pas de la vieille Grange. « Quand nous aurons une vache ! » disait Mme Derville. Les charités à Verville avant et pendant le choléra et la maladie de Grand'mère n'augmentaient pas les chances d'acquisition. « Ce serait pourtant bien commode ! » soupirait quelquefois Mme Piérard.

Marie, ne s'était pas trompée : elle avait vu quelque chose dans le bosquet, elle avait entendu quelque chose dans le jardin. La maison était pleine de mystères ; Mme Piérard était confidente des uns, Mme André des autres ; Mme Derville et Marie étaient seules exclues de toute participation dans les secrets ; c'étaient elles qu'on voulait surprendre et enchanter. Il était facile de cacher tout à la malade. Même auprès du lit de sa grand'mère, il n'était pas aisé d'attraper complètement Marie ; sa tête trottait depuis le jour où elle s'était mise à la fenêtre. Mais la pluie était venue ; les récréations n'avaient plus lieu dans le jardin ; les élèves se réunissaient dans la salle à manger ou dans le salon, et Marie, qui ne descendait qu'à l'heure des repas ou pour se promener avec sa mère sur la route au pas le plus accéléré que permissent les jambes du petit Jean, ne faisait aucun progrès dans la découverte des secrets. Jean avait fait ce qu'il avait pu pour révéler le plus important de tous ; mais Mme André l'avait fait taire à force de baisers, et Marie n'avait pas compris.

Le moment approchait, car Mme Derville se remettait. Les forces revenaient lentement, mais elles revenaient. Chaque visite de M. Brémont, chaque nouvelle conversation sur Verville et son église agissait comme un charme sur l'ardeur renaissante de la malade. Maintenant elle prenait de nouveau intérêt à tout ; elle avait demandé à voir Céleste d'abord, puis Honorine et Edmée ; l'une après l'autre, toutes les élèves avaient été admises dans la chambre si longtemps fermée. « Je voudrais rester ici avec

toi, disait Céleste à Marie. Cache-moi dans un coin, je ne ferai pas de bruit. » Marie riait : Céleste ne pouvait pas seulement traverser la chambre sans faire craquer ses souliers et sans pousser une chaise. « On est bien avec ta grand'mère ; c'est comme dans une église, » insistait la petite fille, qui s'endormait quelquefois au sermon. Mais Marie comprenait sa compagne : « Je n'ai jamais eu si envie d'être sage qu'en soignant Grand'mère, pensait-elle ; c'est juste ce que Céleste veut dire. » Honorine était émue en quittant Mme Derville. « Si je pouvais devenir un jour comme elle, pensait-elle, ça me serait égal d'avoir tous les chagrins qu'elle a eus ! »

Mme André remerciait Dieu dans son cœur, avec plus de ferveur que personne ; elle avait désespéré de la guérison de sa belle-mère, par le sentiment instinctif que celle-ci était prête à partir. Chaque signe de soumission à la volonté de Dieu, chaque sourire languissant qui indiquait le triomphe de la grâce sur une nature ardente jusqu'à la rudesse, chaque éclair des beaux yeux restés vifs dans la maladie, lui pénétraient le cœur comme un glaive : « Nous ne saurions la retenir ici-bas, disait-elle à sa mère ; je voudrais la voir se mettre en colère, comme je l'ai vue autrefois, » Mais Dieu avait encore une œuvre à accomplir, et il avait relevé sa servante de son lit de maladie. « Encore un peu de temps ! » avait-il dit. Mme Piérard allait s'asseoir auprès du fauteuil de Grand'mère, pendant les récréations des élèves, lorsque les mille soins d'un grand ménage, exactement tenu, lui laissaient un instant de liberté ; et elle racontait doucement, tout en tricotant des bas, pour Jean, les petites histoires de la journée, les fantaisies ou les ignorances des enfants, les bons mouvements qui avaient passé inaperçus, sauf aux yeux de Bonne maman, les petites méchancetés et les ruses ; la convalescente souriait, amusée de la finesse d'observation qui se cachait sous l'air tranquille de la vieille dame. « Et Jeanne ? dit-elle enfin un jour, comment la trouvez-vous ? » Mme Piérard rougit un peu : Elle est bien contente de vous voir en bonne voie de guérison... — Oui, mais elle est pâle ; elle s'est trop fatiguée. — Non, ce n'est pas ça ; » et la mère laissa échapper sa secrète inquiétude sans se rappeler à qui elle parlait.... « Mais elle n'a pas de lettres d'André ! »

Mme Derville ne répondit pas ; elle s'appuyait sur le dossier de son fauteuil, plus pâle tout à coup que pendant sa maladie. Les jours s'étaient écoulés dans cette étroite chambre, isolée du monde par la souffrance et la faiblesse ; les semaines s'étaient ajoutées aux semaines, et la malade ne savait plus quel courrier était arrivé, quelle lettre manquait ; elle avait

oublié le jour du mois, presque le mois lui-même. « Le choléra, la mort d'Eulalie et ma maladie m'ont fait perdre la mémoire, » se disait-elle. Ce fut par un pénible effort qu'elle se rendit compte du temps.

On arrivait au milieu de novembre, l'été de la Saint-Martin était achevé, les pluies et les brouillards de l'hiver naissant enveloppaient Brucourt et voilaient la vue de la mer. On n'avait pas de lettres du capitaine depuis... depuis.... La mère cherchait encore... depuis... le commencement d'août, depuis le début de l'épidémie ; trois mois et demi ; deux courriers sans lettres.

« Dieu garde mon fils ! » dit enfin Mme Derville : ce furent ses seules paroles. Mais Marie resta consternée lorsqu'elle rentra de la promenade que sa mère avait exigée : « Qu'avez-vous donc fait, Grand'mère ? » s'écria-t-elle. Celle-ci l'attira auprès d'elle en l'embrassant. « Je suis seulement un peu fatiguée, aide-moi à me coucher, » dit-elle.

A dater de ce jour, au grand étonnement de Mme Piérard, qui se reprochait amèrement son imprudence, les progrès de la convalescence devinrent plus rapides, comme pressés par la volonté énergique de la malade.

« Elles ont encore besoin de moi, » pensait-elle.

A travers toutes ses inquiétudes, Mme André avait repris en partie sa gaieté ; elle s'appuyait de nouveau sur la foi courageuse de sa belle-mère.

« Elle sait que nous n'avons pas de lettre d'André, de son fils, » Mme Piérard avait confessé son étourderie, « et elle espère toujours ; il faut bien espérer, moi aussi. » Chaque regard de la mère rendait du courage et de la sérénité à la femme ; personne ne voyait Mme Derville seule dans sa chambre avec Dieu.

Les préoccupations secrètes des mères n'attristaient pas les enfants ; Marie pensait bien quelquefois : « Papa n'écrit pas souvent ! » puis elle oubliait, et les élèves, qui ne connaissaient pas le capitaine et qui étaient accoutumées au silence épistolaire de leurs pères, ne s'inquiétaient pas de la correspondance de Chine. Elles avaient des affaires bien plus importantes et plus prochaines ; toutes les petites têtes étaient pleines du même sujet. Maintenant que Marie était à peu près rentrée dans la vie commune, on n'avait pas pu lui cacher longtemps un des mystères, A force de soins et de ruses, on avait réussi à l'empêcher de découvrir le second, le plus beau ; mais il n'y avait plus moyen de reculer, un jour pouvait tout dévoiler. Honorine et Céleste frappèrent doucement à la porte de Mme Derville. Elle

était assise auprès du feu ; la pluie avait cessé depuis deux jours, mais l'air était vif, et le pâle soleil de décembre ne le réchauffait guère, même à midi. Les deux enfants s'avancèrent gravement, comme des ambassadeurs chargés d'une mission importante.

« Madame, dit Honorine, vos élèves vous font demander par notre bouche si vos forces vous permettront de descendre tout à l'heure dans le salon.

— Le feu est allumé, cria Céleste, et le grand fauteuil est déjà à côté de la cheminée.

— Nous serions désireuses, » reprit Honorine, choquée de la familiarité du langage de sa compagne, « de vous offrir un léger gage de notre respect et de notre attachement. »

Céleste riait, elle ne pouvait plus se contenir ; elle sauta sur Marie, qui écoutait le discours d'Honorine avec un ravissement un peu moqueur, et elle l'embrassa trois fois de suite. Mme Derville riait aussi :

« J'aurai certainement l'honneur de me rendre à l'invitation de mes élèves, » dit-elle, en faisant à Honorine une demi-révère, sans se lever de son fauteuil ; « est-ce à l'instant que vous requérez ma présence ? »

— Tout à l'heure, tout à l'heure, madame ! » cria Céleste.

Honorine, fidèle au programme qu'elle avait préparé d'avance, salua profondément :

« Nous demandons seulement un quart d'heure pour achever nos préparatifs. »

Les ambassadeurs se retirèrent ; Marie fit un mouvement pour les suivre, puis elle revint en souriant vers sa grand'mère.

« Vous aurez besoin de mon épaule pour vous servir de bâton de vieillesse ; je reste pour vous conduire à la réception.... »

— La réception de ces demoiselles... ?

— Non, la vôtre ; tout le monde doit être en grande toilette. En passant par le dortoir tout à l'heure, j'ai vu Bonne maman qui tirait les belles robes de l'armoire. Si vous changiez de bonnet, Grand'mère ? Vous n'avez pas bonne mine aujourd'hui ? Je leur avais dit que vous aviez bien dormi, mais vous avez les yeux battus.... » Et la petite fille, sans attendre la réponse, monta sur une chaise pour attirer à elle un petit carton placé sur une étagère.

« Mon plus beau bonnet ! disait Mme Derville, tu n'y penses pas. »

Mais elle se laissa faire. Puis Marie enveloppa sa « malade », comme elle disait, dans un vieux châle de cachemire blanc, fin et souple. « Vous voilà

prête ; oh ! comme vous êtes jolie ! » disait-elle, en lissant les cheveux blancs et soyeux ; « maintenant, qu'on ne nous fasse pas attendre, ou vous serez fatiguée d'avance. Ah ! les voilà ! »

On entendait des pas dans l'escalier. Cette fois, c'était Edmée et Artémise qui venaient en grande pompe chercher Mme Derville.

« Tu ne peux pas avoir tous les honneurs, quoique tu t'appelles Honorine, » avait dit Edmée en riant, et Honorine n'avait pas réclamé parce qu'elle tenait à se trouver dans le salon à l'entrée de *Madame*. Marie ne céda à personne le soin de soutenir sa grand'mère.

« Toi, Edmée, dit-elle, tu es trop grande, tu ne ferais pas un bon bâton de vieillesse, Grand'mère est petite ; et toi, Artémise, il faut que tu grandisses encore un peu.

— J'ai cependant huit ans comme toi.

— Dis neuf ans ; dans quinze jours, j'aurai neuf ans, et en tout cas je suis plus grande. »

Le fait était incontestable. Les deux, ambassadeurs prirent les devants. La porte s'ouvrit toute grande à l'approche de Mme Derville. « Madame ! » annonça Edmée de sa plus grosse voix.

Tout le monde se leva, on était assis en cercle autour de la chambre, d'après les instructions d'Honorine restée seule debout. Les regards de Mme Derville suivirent la direction des yeux de Marie, et elle vit sur la grande table, au milieu du salon, un couvre-pied magnifique en guipure et en batiste, véritable œuvre d'art qui avait absorbé les récréations de toutes les élèves depuis plus de deux mois ; Honorine avait commencé à travailler pendant les vacances, dans l'enthousiasme que lui causait le courage et le dévouement de Mme Derville. Elle voulait lui offrir un coussin de son ouvrage ; puis l'ambition était venue, tout le monde avait voulu prendre part au cadeau ; Mme Piérard, Mme André, Honorine avaient été mises en réquisition par les ignorantes ; on avait organisé l'ouvrage d'après les facultés de chacune ; Malvina elle-même avait découvert, dans sa malle, des carrés de guipure qu'elle avait faits naguère à l'école, et avait conjuré Mlle Honorine de s'en servir ; ils n'étaient pas très-fins, ni bien faits, et la grande directrice des travaux avait grande envie de les rejeter ; mais la bonne volonté de la servante avait touché Mme Piérard, et elle avait trouvé moyen de placer avantageusement l'œuvre de Malvina, qui, en conséquence, était debout à la porte, écoutant avidement les récits des petites filles qui parlaient toutes à la fois.

*« Elle me connaît, disait Céleste, elle est née
chez nous ! Elle s'appelle Brunette ! »*



Mme Derville admirait, riait, remerciait : « Je comprends maintenant le silence et le calme qui m'étonnaient tant dans la maison, disait-elle, toutes vos récréations étaient consacrées à ce travail d'Hercule. Comment avez-vous pu leur laisser entreprendre une pareille tâche ? » ajouta-t-elle en se tournant d'un air de reproche vers Mme Piérard et sa fille qui s'étaient approchées de la fenêtre et regardaient dans le jardin.

« Nous n'avons demandé l'avis de personne, nous avons commencé nous-mêmes ! » criaient les petites, celles qui n'avaient presque rien fait et qu'on avait eu grand peine à empêcher de tout gêner.

« Ces magnificences vont terriblement jurer avec mes vieux rideaux d'indienne, continua Mme Derville, qui avait mis ses lunettes pour examiner de plus près le travail, mais je vous préviens que je n'ai pas d'argent pour en acheter d'autres.

— Nous ferons.... » commençait Artémise ; mais Honorine lui mit vivement la main sur la bouche ; les enfants échangèrent un regard, la même pensée ambitieuse leur avait traversé l'esprit : « Nous ferons les rideaux comme le couvrepied, » se disaient-elles.

Céleste s'était glissée hors de la chambre ; peu à peu tout le monde s'approchait des fenêtres, Mme Derville seule était restée assise à côté de la table, regardant les carrés, les comptant, cherchant à reconnaître l'ouvrage de chacune, touchée du zèle et de l'affection des enfants, un peu fâchée de

la peine qu'elles avaient prise, des récréations qu'elles avaient manquées ; Marie était auprès d'elle. Un cri s'éleva du jardin.

Au même instant, Mme Piérard et Honorine ouvrirent les fenêtres ; Mme André jeta un manteau sur les épaules de sa belle-mère et l'attira doucement vers la croisée ; sur la pelouse, dans le jardin, en face de la maison, une belle vache brune et blanche, les cornes enlacées d'une guirlande de chrysanthèmes, levait la tête d'un air effaré, frappant l'herbe du pied ; un robuste paysan la retenait par une corde, et Céleste, triomphante, radieuse, les yeux fixés sur la fenêtre où elle cherchait Mme Derville, criait d'une voix entrecoupée par l'émotion :

« C'est papa et maman, et aussi grand'mère, qui vous envoient cette vache ; il vous faut du bon lait pour reprendre vos forces, et elle donne vingt litres par jour ! Papa m'a chargée de vous le dire ! »

L'enfant embrassait la vache qui se laissait faire.

« Elle me connaît, disait Céleste, elle est née chez nous ! Elle s'appelle Brunette !

— Et nous avons loué la prairie derrière le jardin, ma mère, dit gaiement Mme André ; le fermier prétend qu'il la donne pour rien, parce que c'est pour vous ! »





CHAPITRE XI. — Un village transformé. — Une bonne nouvelle.

Le bon lait de Brunette et plus encore l'affection dont elle se sentait entourée avaient fait merveille. Mme Derville, un peu maigrie, avait repris sa place à la tête de la petite classe ; le travail divisé semblait si léger, que Mme Piérard et sa fille s'étonnaient sans cesse d'avoir tant de loisir. « Il me semble que je n'ai rien à faire depuis que vous avez remis la main à l'œuvre, disait Jeanne à sa belle-mère. Entre Verville et votre maladie, nous avons été près de quatre mois complètement privées de vous. — Moi, je trouve aussi ma tâche bien facile, répondit Mme Derville ; votre mère a eu tort de se priver toute sa vie du plaisir d'enseigner, elle doit y avoir beaucoup d'aptitude, les enfants ont fait de vrais progrès sous sa direction. — C'est qu'elles avaient envie de vous faire plaisir ; et Mme André riait. Maman avait découvert ce grand secret, quand ses élèves avaient le nez en l'air, elle disait : Si Mme Derville était là, elle ne serait pas contente. Tout le monde reprenait son ouvrage ; mes grandes me donnaient à peine le temps de respirer tant elles étaient empressées de finir leurs tâches pour se remettre à leur couvre-pied. Les dessins de guipure ont quel fois fait tort à l'histoire et à la géographie. » Puis changeant tout à coup d'accent et baissant la voix, la jeune femme se laissa glisser à terre, mettant sa tête sur les genoux de sa belle-mère : « Pourquoi André ne nous écrit-il pas ? Si au moins nous savions où il est ? » Les nouvelles obtenues du ministère de la

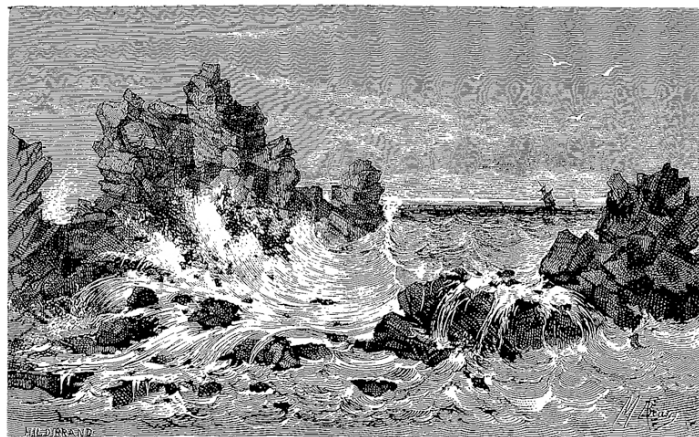
marine étaient rassurantes sur le sort de la frégate, nul sinistre en mer n'avait été annoncé. Point de lettres cependant par le troisième courrier. Mme Derville caressait la joue de Jeanne : « Je sens qu'il vit, disait-elle, prions pour lui. » Et elle changeait la conversation. Ses forces ne suffisaient pas à l'épanchement.

Les élèves commençaient à s'apercevoir de l'inquiétude de leurs maîtresses. Marie avait plusieurs fois trouvé sa mère en larmes, la tête appuyée contre un carreau de vitre, regardant du côté de la mer. C'était un triste spectacle : l'Océan roulait des vagues grisâtres comme le ciel, bordées d'une écume furieuse qui se brisait sur la plage ; le vent était si fort, et la mer si houleuse, que le bruit retentissait jusqu'à Brucourt, au milieu de la riche vallée, des prairies et des pommiers, « Quel temps ! » disait Mme André. Marie la tirait par sa manche. « La mer de Chine est si loin, maman, disait-elle tout bas ; il y fait peut-être un beau soleil. — C'est vrai, » avouait la mère ; mais les consolations géographiques de sa petite fille n'étaient pas longtemps efficaces ; les bateaux à vapeur qu'on apercevait à l'horizon, battus par la tempête, les grands navires qu'on voyait parfois couchés sur les vagues, parlaient trop haut de l'irrésistible puissance des éléments et de la faiblesse de l'homme. « Notre Seigneur Jésus-Christ a dit à la mer : Tais-toi, sois tranquille, et il s'est fait un grand calme, » reprenait Marie qui voyait les larmes de sa mère continuer de couler. Là était la vraie force et l'unique consolation.

Mme Derville, plus active et plus ardente que sa belle-fille, malgré le poids de l'âge et des épreuves, cherchait et trouvait encore un autre adoucissement à ses anxiétés dans la mission qu'elle poursuivait à Verville. Elle avait conquis dans le pauvre village un empire sans borne ; la population avait été épurée par l'épidémie, les vagabonds qui avaient fui devant le fléau n'étaient pas revenus. Quelques-uns s'étaient montrés sur la plage, se rendant chez Colette, mais le cabaret était fermé ; une modeste boutique s'était établie à sa place ; à la prière de Mme Derville, M. Brémont avait acheté le fonds du défunt à ses héritiers, et il avait confié le petit commerce à la mère de Tranquille ; le jeune garçon faisait les courses, il allait à la ville renouveler les marchandises ; les petites filles trottaient entre les rochers et ramassaient quelques moules, soutenant leur petit frère qui commençait à marcher ; l'aisance avait reparu dans le pauvre ménage, plus assurée que du vivant du mari. « Vous voyez bien que j'avais raison de dire qu'il faut se confier à Dieu, » répétait Mme Derville à la veuve qu'elle avait

soutenue, consolée, arrachée à la misère. La paysanne n'était pas bavarde, elle ne savait pas dire ce qu'elle avait dans le cœur, mais elle se dédommageait avec Tranquille. « C'est pas à tout le monde que le bon Dieu envoie ses anges, » disait-elle ; et Tranquille, relevant sa manche, regardait une cicatrice qu'il portait encore au bras. « Si je ne m'étais pas blessé ce jour-là, nous serions morts de faim ! Et il n'y aurait plus âme qui vive par ici ; que serait-on devenu sans elle pendant le choléra ? »

L'Océan roulait des vagues grisâtres comme le ciel.



L'action de Mme Derville sur les habitants du petit village n'était pas toute-puissante, mais les « mauvais gars », comme on les appelait dans le pays, avaient peur d'elle, et la respectaient dans une certaine mesure ; d'ailleurs, la perspective d'une église, d'une école, par conséquent, d'une surveillance et d'une règle répugnaient à un grand nombre d'anciens familiers de Verville ; beaucoup de maisons avaient reçu de nouveaux habitants, quelques progrès moraux avaient résulté de la maladie et des relations qui s'étaient établies entre les pêcheurs, le vicaire, M. Brémont et Mme Derville. Un homme naguère redouté de tous avait été complètement changé par la crainte de la mort ; rendu à la santé par la bonté de Dieu, il était venu trouver M. Brémont dès que celui-ci avait parlé de construire une église à Verville : J'étais tailleur de pierres de mon état, dit-il, avant de tourner de travers ; je sais encore travailler ; si vous voulez m'employer à construire l'église, je ne ferai pas le lundi, et je vous donnerai l'ouvrage de ce jour-là pour rien.... » Et comme M. Brémont refusait tout ému : « C'est

pas pour vous seul, ni pour Mme Derville, mais... c'est aussi pour le bon Dieu. » Ce fut la première condition que M. Brémont fit à son entrepreneur. « J'ai un tailleur de pierres sous la main, vous l'emploierez à ce qu'il pourra faire, mais je tiens à ce qu'il ait sa part de l'ouvrage. » L'entrepreneur faisait des difficultés. « C'est à prendre ou à laisser, » dit M. Brémont. Pierre Ormont fut enrôlé dans l'atelier, il sut bientôt s'y faire sa place. La première fois qu'on le paya, il apporta à M. Brémont l'argent de deux journées. C'est pour les deux lundis, » dit-il brusquement. M. Brémont mit la petite monnaie dans une boîte à part et la montra à Mme Derville. « Ce sont les premiers fruits de Verville, dit-il. Je consacrerai cet argent à quelque usage spécial. Il m'a coûté assez cher. »

L'église avançait, bien lentement, mais les fondements étaient creusés, et les terrassements étaient faits ; l'école n'était pas commencée, ou n'avait pas d'argent, on ne savait pas quand on en aurait, la commune dont dépendait le petit village était obérée, le conseil municipal ne se souciait pas de faire des sacrifices pour un hameau éloigné, dont les habitants étaient un déshonneur pour l'endroit, disait-on. Mme Derville se désolait. Tous les jeudis elle se mettait en route, quelque temps qu'il fût ; Marie avait obtenu le privilège de l'accompagner ; on réunissait les enfants dans la petite salle qui servait naguère de cabaret. « Grand'mère leur donne une leçon, disait la petite fille ; moi, je montre les lettres aux tout petits ; les grands ne savent pas lire non plus, mais ils ne veulent pas m'écouter. Avant de commencer, Grand'mère leur fait toujours laver les mains et la figure, et, à la fin, elle leur donne une pomme ou un morceau de sucre candi ; mais ils ont presque tout oublié d'un jeudi à l'autre et on n'avance pas vite. »

Un matin, M. Brémont arriva à la vieille Grange : « J'ai acheté la maison de Jacques Guesnet, dit-il en entrant. — Et que voulez-vous en faire ? » demanda Mme Derville fort étonnée ; c'était la seule maison construite en pierres qui fût à Verville, la plus ancienne ; on disait que dans le vieux temps, quand il n'y avait point de pêcheurs sur la côte, c'était un rendez-vous de chouans, et un lieu isolé d'où partaient les barques qui s'en allaient rejoindre en pleine mer les navires en partance pour les îles ou pour l'Angleterre. « Je vais m'y établir, » continua tranquillement M. Brémont. Sa cousine se leva, elle n'osait pas en croire ses oreilles, un grand espoir lui traversait le cœur. « Vous y établir ? répéta-t-elle. — Oui, je logerai en haut, il y a une bonne chambre, et une autre à côté où je mettrai mes livres ; en bas je ferai une école, et je répéterai tous les jours aux enfants les leçons

que vous leur donnez le jeudi. — Et vos travaux, votre livre ? — J'ai assez travaillé pour la terre, dit simplement M. Brémont, il faut travailler pour Dieu maintenant. Eulalie travaille pour lui là-haut. » Mme Derville ne répliqua pas ; elle regardait en silence le savant distrait, absorbé dans ses réflexions et ses recherches, impropre aux affaires d'ici-bas qu'il avait longtemps abandonnées à sa femme, et elle admirait l'œuvre que le chagrin et la tendresse pour celle qu'il avait perdue avaient accompli dans son cœur par la grâce de Dieu. Il reprit, comme un homme qui a soigneusement mûri son plan : « Je n'aurais pas eu le courage d'y mettre les pieds sans vous ; mais maintenant que j'y suis retourné, que je revois les gens qu'elle a soignés, les enfants qu'elle a tenus sur ses genoux, pour lesquels elle a donné sa vie, il me semble qu'elle y est avec moi. Je ne la retrouve plus dans notre maison, où nous avons été si longtemps heureux ensemble ; elle s'est établie à Verville, il faut bien que je m'y établisse aussi. Quand je mourrai, je laisserai de quoi payer le maître d'école ; tant que je puis, j'aime mieux travailler moi-même. »

Mme Derville s'était levée, elle avait pris les mains de son cousin entre les siennes. « Dieu sera avec vous, dit-elle ; maintenant, je puis vieillir et m'affaiblir en paix : mon pauvre Verville ne sera jamais abandonné. »

Mais Verville et tous ses intérêts ne suffisaient plus à distraire et à charmer les angoisses de Mme Derville ; la foi et la confiance en Dieu arrêtaient les murmures sur leurs lèvres et leur donnaient la force de continuer leur tâche de tous les jours, mais l'espérance devenait de la soumission et chaque jour en s'écoulant enlevait une illusion. Lorsque la jeune femme regardait la robe de laine noire que sa belle-mère ne quittait jamais, elle se disait : « Peut-être devrais-je la porter aussi, depuis combien de mois ? » M. Brémont répétait toujours : « On saurait au ministère de la guerre s'il était arrivé à votre mari quelque accident funeste... il peut être malade... voilà tout. » La femme et la mère du capitaine en étaient venues à souhaiter qu'il fût malade.

Un jour tous les enfants étaient en classe, les maîtresses à leur poste, et le petit Jean aidait « Bonne maman » dans les soins du ménage ; il la suivait de chambre en chambre comme un chien, dérangeant souvent ce qu'elle venait de mettre en ordre. Il s'était enfin établi dans une chaise haute à côté de la table où Mme Piérard recouvrait des pots de confitures, dont les papiers étaient moisissés. Le petit garçon appréciait fort cette occupation, il mettait quelquefois ses doigts dans les pots de confitures et léchait la gelée

qui restait attachée aux papiers rejetés. De temps en temps il se tournait vers la fenêtre, le vent et la pluie fouettaient les vitres, il était trois heures et le jour baissait déjà. « Peuh ! vilain ! » bégayait Jean, qui n'avait pu sortir de toute la journée. Tout à coup il poussa un cri : « Monsieur ! »

Mme Piérard se leva, étonnée, stupéfaite ; un homme était en effet à la porte, dans un costume si bizarre, qu'elle n'en croyait pas ses yeux. « C'est un Chinois ! » s'écria-t-elle, tout en s'avancant dans l'étroit vestibule, par instinct d'hospitalité. « Chinois ou non, il ne fait pas un temps à jeter un chien dehors ! » Puis, joignant une nouvelle idée à la première, moins rapidement que n'eût fait Mme Derville, elle hâta le pas en se disant à elle-même : « Qui sait s'il ne nous apporte pas des nouvelles d'André ? »

Le Chinois était dans le vestibule et la porte s'était refermée derrière lui, personne ne bougeait dans la salle d'études ; on entendait la voix de Mme André qui lisait tout haut, commentant à mesure l'oraison funèbre de Bossuet, qui faisait le sujet de la leçon de littérature. Mais Jean frappait à la porte de toute la force de ses petits poings, sa mère faisait la sourde oreille ; Céleste, qui se trouvait au bout du banc, étendit le bras sans rien dire et laissa entrer le petit garçon : « Homme ! queue ! cheval ! » criait-il. La longue tresse du Chinois avait sur-le-champ frappé ses regards.

Céleste avait jeté un coup d'œil dans l'antichambre et elle s'était levée ; ses yeux étaient si grands ouverts qu'ils en devenaient ronds. « Un homme, un Chinois, madame ! » s'écriait-elle au moment où Mme Piérard, entrant précipitamment dans la salle d'étude, appelait sa fille à son aide : « Viens donc, Jeanne, il y a là un homme habillé comme les Chinois des paravents, avec une queue qui n'en finit pas, et je ne sais pas ce qu'il veut dire. Il parle anglais, je crois, et il a un papier avec notre adresse, mais je n'entends pas.... »

Mme André n'écoutait plus, à ce mot : un Chinois ! » elle avait quitté son fauteuil, et traversant rapidement la salle, elle apparut à la porte de l'antichambre avant que sa belle-mère, dont l'âge ralentissait les mouvements, eût pu la rejoindre ou lui faire une question : « Mon mari ? » demanda-t-elle en anglais au Chinois étonné qui la regardait de ses petits yeux obliques sans bien comprendre ce qu'elle lui disait. Il tendit son papier : « Mme André Derville, à Brucourt, Manche. » Ce n'était pas l'écriture du capitaine. « N'avez-vous pas une lettre ? » demanda-t-elle, mais les forces commençaient à lui manquer ; elle croyait voir apporter par ce bizarre messenger la confirmation de toutes ses craintes. « Ah ! ma mère ! dit-elle,

en se tournant vers Mme Derville qui s'approchait à l'instant. Ce n'est pas André qui a écrit cela ! et elle lui montrait le papier.

— Et ceci ? » demanda la mère, toujours plus forte et plus maîtresse d'elle-même. Le Chinois cherchait dans son portefeuille de soie rose « brodé comme un châte », dirent plus tard les petites filles, il en tira une lettre qu'il tendit à Mme Derville. Elle la prit ; l'adresse n'était pas de la main de son fils. Vous voyez ! » dit Jeanne, et elle se laissa aller sur un banc. Sa belle-mère, pâle comme la mort, déchirait l'enveloppe. « Il vit, dit-elle, il a dicté la lettre !

— Il est malade ! » crièrent à la fois Jeanne et sa mère. Marie s'accrochait à l'épaule de Mme André. « Il vit ! répéta Mme Derville, et il vivra, s'il plaît à Dieu ! Il a été blessé, malade, mourant ! » Puis parcourant rapidement la première page : « Jeanne, dit-elle, faisons entrer et asseoir le messenger qui nous apporte cette grande joie. André dit qu'il a été bon pour lui, qu'il l'a soigné dans sa maison... il dit aussi, ajouta-t-elle en continuant de lire, que c'est un chrétien. »

Un chrétien chinois ! L'imagination des enfants qui se pressaient à la porte prit feu à cette idée. Un converti de ce pays, où ils sont si rares, un homme qui avait compris et accepté la foi en Jésus-Christ au péril de sa vie ! Mme Piérard offrait des rafraîchissements au messenger ; Honorine, Edmée, Céleste même, essayaient de se faire comprendre, en estropiant de leur mieux quelques phrases anglaises. Le Chinois faisait des signes d'assentiment, il ne pouvait pas s'exprimer, et un grand soulagement se peignit sur sa figure lorsqu'il aperçut une plume et du papier sur la table ; il écrivit en mauvais anglais : « Je suis venu de la part du capitaine pour apporter sa lettre, je viens en France pour apprendre le français et faire le commerce avec les Français. Il a dit qu'on m'enverrait à Cherbourg, mieux qu'à Paris, moins cher. » Puis il ajouta, voyant que les enfants lisaient facilement et comprenaient sans peine : « Capitaine, bien bon, très-malade, méchants Chinois ont voulu tuer lui comme chrétien, sœurs de charité tuées, église brûlée. » Le Chinois baissait la tête, comme s'il était honteux des crimes de ses compatriotes, il posa la plume, il était fatigué, il avait faim, maintenant on l'avait compris. Il mangeait à l'aide de deux petits bâtons d'ivoire qu'il avait tirés de sa poche. Les enfants entouraient la table, le contemplant de tous leurs yeux. Marie avait disparu avec sa mère et sa grand'mère. Mme Piérard avait dépêché un voisin pour chercher M. Brémont. Dans les grandes conjonctures, elle avait habituellement recours à

Mme Derville ; mais celle-ci s'était enfermée dans sa chambre, et d'ailleurs ne pouvait pas communiquer avec le Chinois. « Elle ne sait pas un mot d'anglais, pas plus que moi ! » Dans, son admiration pour le savoir de M. Brémont, Bonne maman n'était pas bien sûre qu'il ne sût pas un peu de chinois.

Pendant ce temps, Mme Derville avait attiré sa belle-fille hors du réfectoire où le Chinois était à table ; toutes deux avaient gravi l'escalier, lentement, péniblement ; après le premier effort de courage et de résolution, après avoir ouvert la lettre qui lui annonçait la vie ou la mort de son fils, Grand'mère ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes ; elle arriva à grand'peine jusqu'à son fauteuil, malgré le secours de Jeanne et de la petite Marie qui l'avait suivi sans bruit.

« Il vit ! répéta la mère, dès qu'elle fut assise. Et c'est Dieu qui l'a gardé ! car il devait cent fois mourir ! Voyez ! » Et elle tendait à sa belle-fille les lignes qui lui étaient adressées. « Il m'a fait écrire à moi, dit-elle en souriant, la première lettre qu'il écrira lui-même sera pour vous ! » Ces mots pansèrent une petite plaie qui s'était fait sentir même à travers la grande joie de la délivrance. Mme André se pencha sur le dossier du fauteuil et ses lèvres effleurèrent le front de sa belle-mère tout en lisant :

« Je n'ai que la force de dicter quelques lignes pour vous, ma bonne mère, mais je suis sauvé et à mon bord. Dieu soit loué ! J'étais à terre en expédition quand les Chinois se sont soulevés contre les chrétiens ; on ne sait pas encore pourquoi. Le carnage a été affreux et on a brûlé l'église en même temps que les missionnaires et les pauvres sœurs. On a fait quelques prisonniers, j'ai été du nombre, et tout ce que les démons de l'enfer peuvent imaginer, je l'ai souffert entre les mains de mes gardiens. Heureusement cela n'a pas été long. L'amiral a menacé de bombarder la ville, on a rendu les prisonniers et on payera cher les victimes ; mais j'ai été à la mort sans pouvoir écrire. J'espère que vous n'aurez rien su par le ministère avant de recevoir ma lettre et mon Chinois. J'ai été soigné chez lui. Il est converti et très-bon. Aidez-le si vous pouvez. Vous me verrez bientôt, dès que je serai en état de voyager ; j'ai obtenu un congé de convalescence. Ma mère, ma Jeanne, j'ai cru ne plus vous revoir. Remerciez Dieu pour moi. »

Mme André serrait sa belle-mère dans ses bras, elle pleurait, et se mettant à genoux auprès de la vieille femme : « Comme il a souffert, manière ! » répétait-elle. Mme Derville avait les mains jointes, et ses yeux étaient fixés sur le ciel qui s'était un moment dégagé des nuages, aux derniers rayons du

soleil couchant : Il a dit : *Dieu soit loué ! Remerciez Dieu pour moi ; Dieu deux fois dans une seule page !* » Marie baisait les mains de sa grand'mère ; elle ne semblait pas s'en apercevoir, et elle répétait tout bas : « Deux fois ! Merci, mon Dieu ! »





CHAPITRE XII. — Les rochers rouges. — Un grand danger. — Le retour de l'absent.

Le fardeau d'une inquiétude toujours croissante avait été enlevé à Mmes Derville ; malgré les secours de M. Brémont qui avait trouvé moyen de comprendre le Chinois et de se faire comprendre par lui, elles avaient eu fort à faire avant d'expédier le fidèle messenger sur Cherbourg. Le bon cousin Michel l'avait accompagné et installé dans une maison de commerce ; personne n'avait pu deviner comment le Chinois était parvenu jusqu'à Brucourt plus rapidement que les nouvelles du massacre des chrétiens contenues dans les journaux ; les renseignements envoyés tardivement par le ministère de la guerre confirmaient les renseignements du capitaine et disaient à sa femme et à sa mère ce qu'il n'avait pas dit lui-même. « Le capitaine Derville s'est fait le plus grand honneur par son dévouement, il aurait pu reprendre la mer sans danger s'il n'avait voulu protéger les ecclésiastiques et les femmes sans défense ; c'est en les couvrant de son corps qu'il a été fait prisonnier. » Marie avait demandé la permission de copier ce passage de la lettre officielle et elle portait partout avec elle son précieux petit papier enfermé dans un sachet de soie bleue. « Comme j'embrasserai papa quand il reviendra ! » se disait-elle.

« Quand il reviendra ? » Le temps était bien long. On perdait courage précisément parce qu'on était moins inquiet. Le long silence qui avait amené d'abord une espèce de résignation, causait de l'impatience

maintenant qu'on avait en perspective une grande joie ; le capitaine n'écrivait pas. « Il va revenir ! » répétaient sa mère et sa femme lorsque les habitants du bourg ou leurs, amis lointains demandaient des nouvelles. « Il arriverait en même temps que sa lettre. » Mais les semaines s'ajoutaient aux semaines, elles devenaient des mois, et on ne recevait ni lettres ni voyageur.

Mme Derville sentait la nécessité de lutter contre le découragement qui menaçait de l'envahir, elle, qui ne perdait jamais courage ; sa belle-fille avait succombé depuis longtemps ; sans les élèves, sans les leçons régulières et l'obligation d'un effort continu, Mme André serait restée tout le jour les mains sur les genoux, les yeux attachés sur la mer, ne faisant rien, ne disant rien, pensant à peine, toutes ses facultés concentrées dans l'attente. « Par bonheur, Jeanne est obligée de travailler, » disait Mme Derville. Bonne maman était disposée à plaindre sa pauvre fille « qui n'avait même pas le temps de pleurer, » disait-elle. « On trouve toujours le temps de pleurer, » pensait Mme Derville, dont l'oreiller était souvent mouillé le matin ; « mais quand on est très-occupé, on n'a pas le temps de se désespérer, grâce à Dieu. »

On était très-occupé à la vieille Grange ; il avait fallu céder aux instances de quelques familles, et admettre trois élèves de plus dans la maison. Mme Piérard avait insisté pour céder sa chambre aux nouvelles arrivées, et elle s'était installée dans un petit cabinet donnant sur la chambre de sa fille. « Sans cela il faudrait arranger un appartement dans le grenier, disait-elle, ce serait de grands frais, et André n'aura pas fait d'économies là-bas, avec sa maladie. » Mme Derville avaient fini par céder ; on ne faisait pas non plus de grandes économies à la vieille Grange : on vivait et c'était beaucoup, on donnait même aux pauvres, et malgré tous les efforts de M. Brémont, Verville était une lourde charge, mais la bourse de réserve était toujours bien mince. « Marie et Jean ne seront jamais de grands partis, » disait Mme André en riant. Il arrivait parfois à Mme Derville de dire : « Tant mieux ! » Bonne maman branlait la tête, elle avait grand peur de la pauvreté.

Pour échapper à l'abattement et à l'impatience, on faisait souvent de longues promenades, le soleil se levait plus tôt, il se couchait plus tard ; on était déjà à la fin de février. On avait beau partir dans une direction opposée, décider d'avance le but de la promenade, on finissait presque toujours par se trouver au bord de la mer, et le plus souvent à Verville. Mme Derville avait quelque chose à dire au cousin Michel qui avait mis à exécution son projet et s'était installé dans la maison de Jacques Guesnet.

Les enfants avaient des bonbons à porter à l'école, une paire de chaussons tricotés pour les sabots de quelque vieillard ; Mme Piérard ou Mme André avaient raccommodé le vieux linge constamment envoyé pour Verville par les parents des élèves ; personne ne se plaignait lorsqu'on voyait apparaître les maisons du petit village ; seulement on riait. « Nous voilà encore à Verville ! disait Céleste. On peut bien répéter que tout chemin mène à Rome ; » et les autres disaient comme elle.

Un matin, on était parti de bonne heure ; c'était le lendemain du courrier qui n'avait rien apporté, et Mme Derville comme Jeanne avaient été saisies d'un redoublement d'impatience. On résolut de déjeuner au bord de la mer ; le temps était beau, doux et pur comme il l'est souvent à cette époque ; les chatons des saules, les longues grappes à demi fleuries des noisetiers commençaient à égayer les haies ; en se penchant sous les taillis les petites filles avaient trouvé une ou deux violettes, pâles encore et à demi ouvertes, mais elles annonçaient le printemps, et on se pressait pour les regarder. Artémise qui avait fait la découverte était fière de son trésor, elle courut en avant pour rejoindre Mme Derville qui avait consenti à prendre l'âne de Lucas. « Voyez, madame ! » dit-elle ; et comme Grand'mère admirait les timides petites fleurs, premier gage des beaux ours, l'enfant les posa doucement dans sa main ouverte. Mme Derville fut sur le point de refuser, puis elle se rappela Artémise égoïste et personnelle, gardant seule ses moules en face du sacrifice de toutes ses compagnes. « Elle a gagné depuis un an, » se dit-elle ; et se penchant vers l'enfant, elle l'embrassa. Artémise était rouge de plaisir lorsqu'elle se mêla de nouveau au groupe de ses compagnes.

L'âne de Lucas portait un panier derrière Mme Derville ; on ne voulait pas prendre M. Brémont par surprise, et le dîner accompagnait l'invasion qui s'établissait dans sa petite salle à manger. La salle de l'école était à côté ; Mme Déraille fut bientôt installée au poste d'honneur ; dès qu'elle arrivait, le cousin Michel abdiquait sur-le-champ. Il n'y avait aucun moyen de lui faire reprendre sa place. « Ce sont mes jours de leçon, disait-il ; je vis là-dessus toute la semaine. — Vous aurez congé aujourd'hui, criaient les enfants ; Grand'mère va déjeuner d'abord, et puis elle a promis qu'on irait se promener jusqu'aux rochers rouges. » Vaine espérance ! Il y avait trop d'affaires à discuter, trop de décisions à prendre, trop de malades à visiter. Dès que Mme Derville eut déjeuné, elle rentra dans la salle de l'école. « Une heure de classe d'abord ; et puis toutes les consultations avec Michel,

qui prendront bien une heure, cela fait deux heures, dit-elle à sa belle-fille. Puisque nous avons décidé votre mère à venir aujourd'hui, vous ne serez pas trop fatiguée par les enfants ; accompagnez-les jusqu'aux rochers rouges, on goûtera au retour avant de reprendre le chemin de Brucourt. » Mme André ne demandait pas mieux ; la porte de l'école se referma, et tout le monde se mit en marche. On portait des paniers, car les petites filles avaient la prétention de pêcher des crevettes dans le sable fin de la plage, avant d'arriver aux beaux rochers de granit rose qui s'élevaient dans le lointain. On avait emporté toutes les petites bûches du jardin.

Il était fort heureux pour Mme André de ne pas se trouver seule, car les poussins de sa couvée s'écartaient à chaque instant et dans toutes les directions. Les trois nouvelles, Louisa, Hermance et Marguerite, n'avaient jamais fait d'excursion de cette nature ; elles n'avaient jamais pêché la crevette ; elles n'avaient jamais ramassé les étoiles de mer, les crabes, les coquilles qui remplissaient déjà à moitié les paniers de leurs camarades ; il fallait les encourager, les rassurer, leur donner l'exemple ; on riait, on courait, on se poussait, on se mouillait les pieds, et on n'écoutait guère les appels désespérés des deux maîtresses. Enfin on arriva aux rochers rouges, couverts de superbes herbes marines aux couleurs variées et délicates, quelques-unes fort rares ; les petites filles projetaient un magnifique album qu'on devait offrir au capitaine à son retour. « Qui sait ? » disait Marie, qui avait la première conçu cette idée, « nous avons peut-être ici des plantes que papa n'a jamais vues dans tous ses voyages ? » Et comme sa mère souriait dédaigneusement, Marie reprenait : En tout cas, je suis sûre qu'il n'y a pas fait attention. — Cela est plus possible, » avait concédé Mme André, et on recueillait les herbes marines avec une ardeur et une émulation sans égales. Il faudra six albums au moins pour coller tout cela, » assurait Mme Piérard ; mais elle ne réussissait pas à ralentir les recherches.

Le temps s'écoulait, Mme André regarda sa montre : « Vite, mes enfants, dit-elle, il faut repartir, Grand'mère nous attendra. » Marie demandait : « Encore un instant. Êtes-vous toutes là ? Honorine, Edmée, Céleste, Artémise, Marguerite.... » Les premières appelées levaient la main ; on sortait des creux de rochers, on descendait de la falaise, on reprenait les paniers. « Tout le monde est-il là ? » répéta Mme André. Louisa et Hermance n'avaient pas répondu !

Un frisson saisit les-deux maîtresses ; elles appelèrent plus haut, et les enfants répétèrent leurs cris, toujours sans succès. « Elles se cachent, disait

Marie ; elles vont sauter sur nous au moment où nous nous y attendrons le moins. » Sa mère fronçait le sourcil à cette idée ; elle reprit d'une voix plus sévère ; « Louisa, Hermance, venez tout de suite, je le veux ! » Deux mouettes perchées un instant sur la falaise poussèrent un cri rauque et s'élevèrent lentement au-dessus des rochers, volant dans la direction de la mer. Instinctivement et sans savoir pourquoi, Mme Piérard les suivit un instant des yeux, puis elle s'écria, en regardant vers la ligne blanchâtre de l'Océan : « Là-bas ! Ne voyez-vous pas quelqu'un au delà de la première flaque d'eau ? » On regardait ; les unes croyaient distinguer quelque chose, d'autres ne voyaient rien. Honorine assurait qu'il y avait là deux ou trois rochers. Mme André avait la vue basse et elle n'avait pas sa lunette d'approche comme à Brucourt ; enfin Marie, qui n'avait pas quitté des yeux la direction indiquée par Bonne maman, s'écria tout à coup : C'est elles, j'en suis sûre, elles remuent ; les voilà qui courent ; elles sont devant la *nau*, et elles ne peuvent pas passer ! »

Que faire ? La mer montait ; à chaque instant le trajet devenait plus difficile, il pouvait bientôt devenir périlleux. « Emmenez les enfants, ma mère, » dit Mme André en relevant résolument sa robe ; « je vais chercher celles-là pendant qu'on peut encore marcher dans l'eau, avant un quart d'heure il faudra nager. » Mme Piérard hésitait, tremblait, insistait pour aller elle-même en quête des petites imprudentes. Sa fille s'était déjà mise en marche, retenant d'un regard Marie qui voulait la suivre. Il était impossible de partir ; on ne courait aucun danger au milieu des rochers, la mer ne les baignait que dans les plus fortes marées. On attendit, les yeux fixés sur celle qui s'éloignait d'un pas rapide, sur les enfants qui couraient toujours le long du petit lac salé qui les séparait de leurs compagnes, évidemment éperdues et cherchant un passage sans oser s'aventurer dans l'eau. On commençait à distinguer l'écume blanche des vagues qui se brisaient au loin.

« Maman marche vite ! » disait Marie, debout à côté de Bonne maman, la main serrée entre les siennes ; « si j'étais Louisa, je viendrais au-devant d'elle dans l'eau. — Si tu étais Louisa, j'espère que tu n'ajouterais pas une seconde imprudence à la première, » dit Mme Piérard plus sévèrement que sa petite-fille n'était accoutumée à l'entendre parler. « Et que deviendrait Hermance, qui a la tête de moins que Louisa et qui est si délicate ? » Marie baissa les yeux et ne répondit rien. Lorsqu'elle s'aventura à regarder de nouveau, elle poussa un cri de joie. « Je vois un homme, » dit-elle.

Un instant de plus et tout le monde le voyait comme elle. Un pêcheur de crevettes évidemment, son filet triangulaire sur les épaules, un panier attaché derrière son dos, avançait résolument. « Il est jeune, se dit Mme Piérard. — Il est fort, cria Honorine ; il portera Hermance, il aidera Louisa à marcher. Elle ne le voit pas ! » Marie se laissa tomber à terre dans son impatiente impuissance. « Elle va entrer dans l'eau. Maman ! Madame ! » criaient toutes les petites filles. Mme Piérard, les yeux fixés sur sa fille, ne criait pas, mais elle parlait à Dieu dans son cœur.

Le pêcheur avait vu Mme André d'un côté de la *nau* et les deux enfants de l'autre ; il avait compris et il pressait le pas. « Il a jeté son panier et son filet ; il court, il va arriver ! Le voilà qui entre dans l'eau. Maman y est aussi ! Et Louisa ! »

Louisa n'avait pas plus de bon sens que Marie n'en eût montré à sa place ; en apercevant sa maîtresse, près de la délivrance dont elle avait désespéré, elle voulut courir à elle, malgré les signes que lui faisait Mme André ; la pauvre femme redoublait d'efforts, mais l'eau lui montait déjà aux genoux ; quelques pas de plus, elle en aurait jusqu'à la taille ; ses jupons mouillés gênaient sa marche, et l'enfant commençait déjà à lui tendre les bras en criant. Tout à coup, à côté d'elle, un bruit retentit dans le flot qui l'étourdissait de son murmure, et elle vit passer le pêcheur qui lui cria : « N'avancez pas ; la *nau* est profonde par ici ! » Un instant après, il saisissait Louisa, qui avait perdu la tête, et ne pouvait plus marcher ni crier. Il la tenait dans ses bras, embarrassé de ce fardeau pour aller chercher Hermance, étendue sur le sable, pleurant de toutes ses forces. Comme il se retournait, il aperçut Mme André qui avait courageusement suivi ses traces par les endroits les moins profonds. « Tenez, dit-il, elle peut marcher si elle veut ; elle n'en aura que jusqu'au cou. » Il fallait bien marcher, la maîtresse ne se sentait pas la force de porter l'enfant dans ses bras, mais elle pouvait soutenir ses pas chancelants à travers des petites vagues qui commençaient à se former avec la marée montante. Comme elles arrivaient toutes deux haletantes, épuisées, sur le sable humide, et qu'elles sentaient de nouveau le terrain ferme sous leurs pieds, le pêcheur, secouant l'eau de ses manches et de son pantalon de toile, déposa Hermance à côté de Louisa. Mme André fit un effort pour le remercier, mais ses lèvres glacées articulaient à peine quelques sons indistincts ; le brave homme fit un signe de tête. « N'y a pas de quoi, dit-il ; si je ne fais erreur, vous êtes des gens de Mme Derville, elle en a fait bien d'autres pour nous à Verville ! » Et reprenant son filet et son

panier, le pêcheur continua sa tâche, fouillant le sable pour y trouver des crevettes. « C'est encore ma mère qui nous a sauvées, par l'aide de Dieu ! » pensa la jeune femme en traînant après elle les enfants épuisées, morfondues, gelées, mais si honteuses et si pénitentes de leur escapade qu'elles n'osaient pas se plaindre. « Il n'y a pas un pêcheur de la côte qui ne soit au service des gens de Mme Derville. »

Un instant après, il saisissait Louisa, qui avait perdu la tête, et ne pouvait plus marcher ni crier.



Il fallut porter les deux « noyées », comme les appelaient leurs camarades, pour arriver à Verville ; Mme Piérard avait pris Hermance dans ses bras, et, malgré son âge, malgré le poids de l'enfant qui la faisait enfoncer à chaque pas dans le sable, elle avançait résolument, refusant le secours de sa fille : Tu peux à peine te traîner, » disait-elle, et cela était vrai. Honorine et Edmée avaient joint leurs mains et portaient Louisa sur *le coussin de la reine* ; lorsqu'elles étaient trop fatiguées, Marie et Céleste prenaient leur place, mais les pauvres enfants étaient encore si petites que les pieds de Louisa traînaient à terre, et les *grandes* étaient obligées de recommencer leur tâche. Tout le monde trouva le chemin long jusqu'à Verville.

Heureusement Coralie avait cuit le matin le pain de M. Brémont et des vieillards qu'il nourrissait à ses frais ; le four était encore chaud, on y plaça à la hâte les vêtements mouillés, les souliers humides, et Mme Derville proposa même, en riant, d'y mettre les petites noyées. « Cela les séchera pour le reste de leurs jours, » dit-elle. Louisa riait aussi ; Hermance avait un peu peur, et se serrait contre Mme Piérard. « Vous avez failli périr par votre faute, dit Grand'mère, regardant en face les deux petites filles, et vous avez mis votre maîtresse en danger. Songez-y bien et ne recommencez plus, puisque Dieu vous a fait la grâce de vous en tirer à si bon marché. » Les enfants étaient toutes les deux dans le lit de Coralie, chaud et bien bassiné, lorsque Mme Derville leur tint ce discours. Elles baissèrent la tête sans répondre, attendant de plus longs reproches et la menace d'une punition. Mais c'était tout ; Grand'mère ne prolongeait jamais les réprimandes, et elle savait qu'aucun châtiment ne pourrait aggraver l'impression qu'avaient reçue les petites étourdies. Ce fut elle qui les attacha sur l'âne de Lucas, lorsqu'on put enfin reprendre le chemin de Brucourt. Il était tard. Coralie avait voulu repasser les robes avant d'habiller les enfants, et Mme André avait eu de la peine à faire sécher ses vêtements. La nuit tombait comme on entrait dans le bourg.

« Malvina s'est bien pressée d'allumer la lampe, » dit Mme Piérard en apercevant de loin une lueur rougeâtre qui éclairait les fenêtres de la vieille Grange. « Peut-être n'est-ce que le feu du salon. Il y a de la lumière dans le réfectoire, et dans votre chambre aussi, ajouta-t-elle en se tournant vers Mme Derville. A quoi a-t-elle pensé ? Sait-elle déjà notre aventure ? »

Mme Derville ne répondit pas ; elle marchait plus vite. « On voit bien que ma mère n'a pas été dans la *nau* ce matin, et que ses jupons n'ont pas

été mouillés comme les miens, » pensait Mme André, qui se sentait courbaturée dans tous les membres ; un instant de plus, et elle ne se traînait pas, elle ne marchait pas, elle courait. A la porte de la vieille Grange, regardant sur la route et cherchant à pénétrer le crépuscule, elle avait aperçu un homme. Elle avait la vue basse d'ordinaire, mais elle distinguait facilement les objets dans l'obscurité. D'ailleurs la tendresse ouvre les yeux comme les oreilles, et elle avait reconnu, son mari.

Elle fut la première dans ses bras. Il l'avait déjà attirée dans la maison et tous deux avaient disparu dans la salle d'étude, lorsque Mme Derville, haletante, mais les yeux brillants d'une joie sereine, mit doucement la main sur le loquet de la porte ; elle avait retenu Marie, qui courait après sa mère. « Laisse-leur un moment ! » avait-elle dit ; et ce fut sans se presser qu'elle entra enfin dans la chambre, sa petite fille suspendue à son bras. Jean criait : « Papa ! papa ! » à la porte de la cuisine. Il avait commencé par se cacher lorsque le capitaine avait voulu l'embrasser, raconta Malvina ; mais bientôt les leçons de sa mère avaient repris leur empire, et il avait dit de lui-même : « Papa ! » en montrant le portrait toujours suspendu au chevet de Jeanne. Malvina était aussi fière que le petit garçon, et elle s'étendait sur son étonnement, sur ses questions au nouvel arrivant, répétant sans cesse aux curieuses interrogations des petites filles : « Il m'a dit comme ça : C'est ici la vieille Grange, la maison de Mme Derville ? » J'ai dit : « Oui. Qu'est-ce que vous leur voulez ? Elles sont à la mer. » Et il a dit : « Je suis le capitaine Derville. » Alors vous comprenez bien que j'ai tout jeté par terre et que j'ai été chercher Jean. »

La porte s'ouvrit vivement ; Mme Derville parut, rajeunie, le regard humide, les mains tendues ; elle cherchait Mme Piérard. « Où est Bonne maman ? » demanda-t-elle. Tout le monde appelait à la fois ; Mme Piérard, souvent susceptible, malgré sa bonté véritable, s'était sentie oubliée dans ce premier moment de joie, et elle s'était réfugiée dans sa chambre. Ce fut là que Mme Derville alla la chercher, devinant sans peine le mouvement d'humeur de la brave dame, et ne paraissant pas s'en douter. « Jeanne ne pense qu'à son mari, dit-elle, à peine si elle a songé à demander s'il avait vu Jean. Elle est si heureuse après tant d'inquiétudes ! » Lorsque Mme Piérard embrassa son gendre, elle ne songeait plus à s'étonner d'avoir été laissée en arrière. Jean tirait la robe de Bonne maman, il avait faim ; on oubliait le souper. La ménagère s'empressa de veiller au repas ; Malvina était fort en retard, et toutes ses facultés étaient bouleversées.

« Sans moi, pensait sa belle-mère, André aurait conçu une pauvre idée de notre cuisine. Heureusement il vient de Chine, et il ne doit pas être bien difficile. »

Sauf les pensionnaires affamées par l'air de la mer, par la longue course et par les émotions, personne ne sut ce soir-là ce qu'on mangeait.

« Je mange ma femme et mes enfants, » disait le capitaine auquel sa mère reprochait en riant de ne pas faire honneur au souper. Les petites filles ouvraient de grands yeux.

Mme Derville avait laissé le champ libre à sa belle-fille. Satisfaite d'avoir retrouvé son fils, confiante dans l'expression sereine de sa physionomie, elle attendait paisiblement que son tour fût venu pour les confidences et les épanchements de cœur.

« Comme je me serais impatientée autrefois ! » pensait-elle en entendant vaguement à travers les cloisons de la vieille maison la conversation qui se prolongeait indéfiniment dans la chambre de Mme André.

« Comme j'aurais voulu prendre tout de suite ma part de tout ! Maintenant je laisse couler l'eau et venir le temps ! » Et elle souriait.

Marie prenait patience en se réfugiant chez sa grand'mère.

« La porte de maman est encore fermée ! » dit-elle le matin, en sautant de bonne heure sur le lit de Mme Derville ; « je n'ai presque pas vu papa, et il ne m'a pas parlé !

— Notre tour viendra, » disait gaiement Grand'mère ; et ce fut avec la petite fille sur ses genoux qu'elle accueillit son fils lorsqu'il vint lui dire bonjour.

« Cette enfant dit qu'elle n'a pas vu son père. »

Et elle lui faisait signe de prendre Marie dans ses bras. Le capitaine voulut faire connaissance avec les élèves ; ce fut Marie qui lui présenta toutes ses camarades.

« Celle-là, qui est la plus grande de toutes, c'est Honorine, et puis Edniée, Artémise, Louisa et Hermance qui se sont noyées hier. » Elle continuait à les nommer toutes ; quand elle en vint à Céleste, elle tira son père par la manche : « Celle-là, c'est mon amie ; il ne faut pas le dire aux autres, parce que cela leur ferait de la peine. »

Céleste s'était jetée au cou du capitaine, comme si elle l'avait connu toute sa vie.

« Je crois que ce sera aussi mon amie, » dit M. Derville très-gravement. Marie riait si fort qu'elle réveilla Jean, qui dormait encore. Bonne maman

eut beaucoup de peine à le consoler.

Les voisins s'étaient succédé tout le jour à la vieille Grange. Les autorités de Brucourt avaient rendu visite au capitaine, et l'avaient félicité sur sa belle conduite et son heureux retour dans sa patrie. M. Brémont était arrivé de bonne heure de Verville où la nouvelle était déjà parvenue. Tranquille avait trouvé moyen de voir M. Derville et racontait à tous les pêcheurs comment ses poignets portaient encore les traces des cordes dont les Chinois l'avaient lié. « Ils avaient le front de les mouiller d'heure en heure, pour le serrer davantage, disait le petit marchand indigné. Il a eu les bras presque coupés. On l'a promené déshabillé dans une charrette pleine de clous et de morceaux de fer ; il paraît que les chemins ne sont pas bons par là, et il était tout en sang. C'est comme un miracle qu'il ne soit pas mort.

— Ah ! sa mère l'a trop demandé au bon Dieu ! disaient les femmes des pêcheurs, et bien sûr qu'il l'écoute toujours. »

Ce fut seulement vers le soir, vingt-quatre heures après le premier embrassement, que le capitaine se trouva enfin seul avec sa mère. Ils avaient causé longtemps ; il racontait le danger qu'il avait couru, les souffrances qu'il avait endurées ; elle l'écoutait en silence, appuyant de temps à autre sa main sur l'épaule de son fils. Il dit enfin en baissant un peu la voix : « Vous comprenez, ma mère, que cela m'étonnait un peu d'être en passe de devenir martyr.... Mourir parce qu'on est chrétien, quand on l'est aussi peu que moi.... » Il ajouta promptement : « Je crois que c'est cela qui m'a fait de l'effet.... Je ne reviens pas le même.... J'ai demandé pardon à Dieu.... Je comprends maintenant bien des choses que vous m'aviez dites.... »

La mère se pencha sur le front hâlé du marin, et elle écarta doucement ses cheveux pour l'embrasser...

« Jusqu'ici j'avais parlé seule, dit-elle, maintenant c'est Dieu que tu as entendu. » Et elle se répétait à elle-même, en s'appuyant sur le dossier de son fauteuil, les paroles du patriarche Siméon :

« O Éternel, vous laissez maintenant votre serviteur aller en paix, selon votre parole, car mes yeux ont vu votre salut. »

« Jeanne, » dit quelques jours plus tard le capitaine, en lisant avec sa femme la description de la femme forte par le roi Salomon, ne trouves-tu pas que c'est le portrait de ma mère ? Ses enfants se lèvent et la disent bien heureuse.

— Ses petits-enfants aussi, ajouta Jeanne avec une émotion profonde ; Marie est tout autre depuis qu'elle a vécu avec elle. Ah ! ce voyage que je redoutais tant, qui m'a tant fait pleurer, que de bénédictions ne nous a-t-il pas apportées !

— Je crois, — le marin parlait aussi simplement qu'eût pu le faire Marie, — je crois, quand nous serons dans le ciel, que nous nous souviendrons souvent avec regret de ce que nous avons voulu, jamais de ce que Dieu a voulu pour nous ! »

Dieu voulait maintenant un temps de repos pour ceux qu'il avait soutenus à travers tant d'épreuves. Le capitaine ne retourna plus en mer ; sa santé était sérieusement altérée par les mauvais traitements des Chinois, et il obtint un petit poste dans les douanes ; son devoir le conduisait souvent à Verville ; il y trouva bientôt du plaisir. M. Brémont se frottait les mains : Je commençais à être trop occupé, je ne pouvais plus venir à bout de tous mes élèves, grands et petits, disait-il ; mais à présent André m'aide, et quand il leur raconte quelque aventure de ses voyages, ils écoutent tous la bouche ouverte, comme s'ils ne devaient jamais la refermer ! — Et cela vous aide pour vos leçons d'écriture, mon cousin ? demandait malicieusement Marie. — Pour celles de lecture, petite méchante ; tout le monde veut savoir lire pour lire les histoires de voyages. » Marie avait la bouche fermée.

A Brucourt, on travaillait toujours. Le capitaine Derville aurait voulu renvoyer les élèves et fermer la pension, mais les jeunes filles s'étaient mises à pleurer, les parents étaient arrivés en masse, conjurant les grand'mères, la mère, le capitaine, Marie elle-même, pour obtenir qu'on gardât les enfants. « Elles ne seront jamais aussi bien qu'ici, » répétait-on de tous les côtés. Écoute, André, avait dit Mme Derville, j'ai encore assez de force pour gagner ma vie, Jeanne ne s'est jamais mieux portée, sa bonne mère est heureuse ; si nous pouvions mettre quelque chose de côté, ce serait pour la dot de Marie ! » Le capitaine riait en secouant la tête : « Marie n'aura pas besoin de dot de bien longtemps ; et d'ailleurs, ma mère, elle travaillera, vous le lui avez appris.... Mais si cela vous fait plaisir.... plutôt que de voir pleurer tout ce monde.... faites ce que vous voudrez. »

Et voilà comment il y a encore à Brucourt une pension de petites filles.



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

Et très-richement illustré par les plus célèbres artistes.



PROSPECTUS

Ce nouveau recueil hebdomadaire est spécialement destiné aux jeunes gens et aux jeunes filles de dix à quinze ans.

Il forme, chaque semaine, une magnifique livraison de seize pages imprimées sur deux colonnes, contenant environ 1200 lignes de texte et de belles gravures d'après nos meilleurs artistes. La première partie est consacrée aux œuvres d'imagination, aux voyages; l'autre, à ces mille notions de science, d'art, d'industrie, qu'il est si utile de présenter à la jeunesse et qui l'intéressent d'autant plus, qu'elles lui sont présentées avec tout l'attrait de l'actualité.

Les trois premiers semestres du *Journal de la Jeunesse* forment

trois magnifiques volumes in-8°, richement illustrés par les plus célèbres artistes.

Ces volumes sont les livres les plus attrayants et les plus instructifs que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il suffira de jeter un coup d'œil sur le rapide énoncé des principaux articles qui les composent pour se convaincre que le *Journal de la Jeunesse* a fidèlement observé le programme qu'il s'était proposé.

MATIÈRES CONTENUES DANS LES TROIS PREMIERS VOLUMES DU

JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVELLES, CONTES, RÉCITS. — Les Braves gens, la Ferme des Quatre Chênes, Panade, par J. Girardin; Une sœur, par M^{me} de Witt; En congé, par M^{lle} Fleuriot; Gertrude, par la comtesse de Sannois; la Récompense partagée, le Marchand de Venise, le Sultan et les Fauvettes, le Chasseur indien, par Ét. Leroux; le Chien de Newton, l'Énigme du sphinx, une Réhabilitation, une Mouche qui vole, par M^{lle} Marie Maréchal; la Fille aux pieds nus, par Auerbach; les Hirondelles de mon oncle, par Eug. Muller; le Tailleur de pierres, Tamerlan et la fourmi, le Cadi du Caire, par P. Vincent; le Poisson d'avril, le Parapluie omnibus, par J. Levoisin; le Violoneux de la Sapinière, la fille de Carilès, par M^{me} Colomb, etc.

CAUSERIES. — Le Jury, Incendies et pompiers, Oberkampf, les Oranges, une Croisade d'enfants, Copernic, la Monnaie, Bonjour, les Jeux floraux, l'Hôtel de Ville, les Écoliers soldats, la Jambe de bois, par l'oncle Auselme; le Parapluie, le Jeu d'échecs, par P. Vincent; le Bal costumé, par J. Levoisin; le Panorama des Champs-Élysées, une Chasse aux crocodiles en Cochinchine, par Claparot; l'Hôtel des Invalides, par Louis Rousselet, etc.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, AVENTURES. — Dans l'extrême Far-West, par Johnson; Livingstone, par R. Cortambert; la Marine française et les pirates chinois, Éruption du Mauna Loa, Henry Stanley, les Mines de diamants du Cap, les Sources du Nil, Sir S. Baker, le Turkestan, la Guinée, l'Indo-Chine, par Louis Rousselet; les Naufragés du détroit de Magellan, le Sahara algérien, un Nouveau Robinson Crusoe, les Modocs, les Indes hollandaises, par Ét. Leroux; les Premiers explorateurs des régions arctiques, l'Expédition du capitaine Hall au pôle Nord, l'Équipage du *Polaris*, les Naufragés au Spitzberg, le royaume de Dahomey, par Lucien d'Elne; la Grotte d'Adelsberg, par Louis Énault, etc.

HISTOIRE NATURELLE, ZOOLOGIE, BOTANIQUE. — Le Cormoran, le Pélican, l'Amour maternel chez les oiseaux, par E. Menault; l'Hippopotame du Jardin zoologique, le Hamster, l'Austruche, le Bouquetin du Tyrol, les Invasions de sauterelles en Algérie, la Taupe, la Pêche du hareng, le Départ des hirondelles, l'Éléphant, le Calmar, par Th. Lally; un Perroquet centenaire, le Cresson, le Mégathérium, par H. Norval; le Jardinage de la jeunesse, par L. Châtenay; les Oiseaux gigantesques, par Marcel Devic; la Mer chez soi, l'Aquarium d'eau douce, par H. de la Blanchère; le Phylloxera, par Albert Lévy, etc.

ASTRONOMIE. — La Terre rencontrée par une comète, la Planète Vénus, l'Éclipse du 26 mai, Comment on mesure la distance du soleil à la terre, par A. Guillemin.

INVENTIONS, DÉCOUVERTES. — Les Bateaux à vapeur de la Manche, par A. Guillemin; les Dépêches microscopiques et les Pigeons voyageurs, Impressions de voyage en ballon, le Professeur Charles, par G. Tissandier; la Bouée de l'Espérance, par Ét. Leroux; un Nouvel appareil de sauvetage, le Pyrophone, par A. Lévy; un Fanal inextinguible, une Mine de gaz d'éclairage, les Omnibus, par P. Vincent; les Navires cuirassés, par Léon Renard; le Chemin de fer du Rigi, le Scaphandre, par H. Norval, etc.

CAUSERIES INDUSTRIELLES. — La Laine, le Coton, Thomas Highs ou le Métier à filer le chanvre, par Eug. Muller; Comment on obtient la glace dans l'Inde, par Louis Rousselet; Les Huiles de pétrole, par G. Tissandier; Comment se fait une aiguille, les Vendanges, Emploi de l'air comprimé, les Eaux de Paris, les Marbres de Carrare, par P. Vincent; les Bonbons, par H. Norval.

ACTUALITÉS, CONTEMPORAINS, VARIÉTÉS. — Les Inondations, par A. Guillemin; l'Incendie de Boston, par R. Cortambert; le Naufrage du *Northfleet*, la Famille Durand à l'Exposition de Vienne, par Eug. Muller; Découvertes au Forum, romain, par Fr. Wey; les Cyclones, par G. Tissandier; l'Exposition de Vienne, les Bohémiens, une Réception à Péking, par L. Rousselet; le Naufrage de l'*Atlantic*, le Tremblement de terre de San-Salvador, Horace Greeley, le Voyage du chah de Perse, par P. Vincent; l'Ouverture de la chasse, l'Exposition des races canines, par Th. Lally; les Funérailles d'un roi indien, Agassiz, Livingstone, Latour-d'Auvergne, Kaméhaméha V, par Ét. Leroux; l'Arc, par H. de la Blanchère; Paganini, Nélaton et Coste, par H. Norval, etc.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE paraît le samedi de chaque semaine à partir du 7 décembre 1872. Chaque numéro, imprimé sur deux colonnes par M. MARTINET, contient 16 pages

de texte et de gravures, et est protégé par une couverture. —
Le prix du numéro est de 40 centimes.

Chaque année de la publication forme deux beaux volumes
in-8° richement illustrés. Prix de chaque vol. : broché, 10 fr.,
cartonné en percaline rouge, tranches dorées, 13 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

UN AN (2 volumes).....	20 FRANCS
SIX MOIS (1 volume).....	10 —

*Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois,
du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin*

ON S'ABONNE A PARIS

A la Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*La Petite fille aux grand'mères, par Mme Guizot de Witt.
Ouvrage illustré de 36 vignettes par M. Beau*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56266836>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr